Contes de ma mère par messieurs M. Castellan, Ed. Lassène, L. H***, L. Michelant, Mmes Camille Bodin et Eugénie Foa... [...]




CONTES
DE
MA MÈRE


Pp

CONTES
DE MA MÈRE

LAGNY. — TYPOGRAPHIE DE VIALAT.

CONTES

DE

MA MÈRE

PAR MESSIEURS

T. CASTELLAN, ÉD. LASSÈNE, L. H***, L. MICHELANT;
Mmes CAMILLE BODIN & EUGÉNIE FOA

AVEC

Illustrations dans le texte

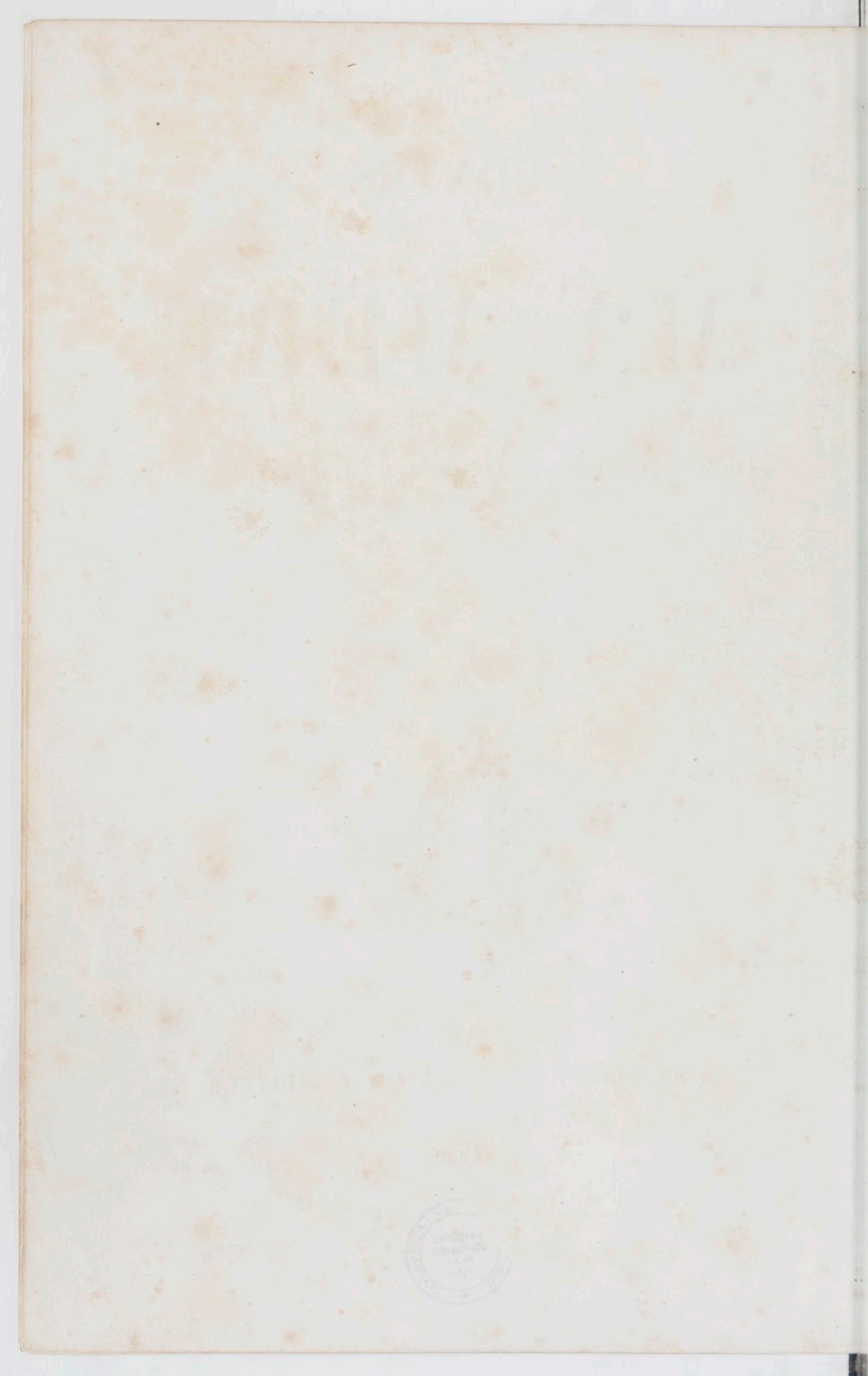
TROISIÈME ÉDITION



PARIS
ARNAULD DE VRESSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
55, RUE DE RIVOLI, 55

1859





CONTES DE LA MÈRE.



Faites comme nous avons fait et ce sera bien fait.

(Le subterfuge.)



LE SUBTERFUGE

I

LA TANTE LÉONARDE.



Les quatre enfants d'un riche cultivateur de Pau étaient encore plongés dans la douleur de la mort de leur père, lorsque, le lendemain de son enterrement, ils virent entrer chez eux une vieille femme qu'ils reconnurent aussitôt pour la sœur de leur père.

— Eh! bonjour, ma tante Léonarde! lui dirent-ils tous les quatre; soyez la bienvenue, mais vous arrivez trop tard.

— Hélas! mes enfants, à mon âge, soixante-dix ans bien mptés vienne la Saint-Martin, car je suis de 1700, on ne

fait pas, savez-vous, vingt lieues tout d'une traite; il y a trois jours que je marche... Enfin, me voici, dit-elle en s'asseyant! et regardant tristement autour d'elle : Pauvre frère!... il est parti le premier, il m'attend là-haut, et je n'ai guère le temps de le pleurer, car je pense que je le rejoindrai bientôt.

— Chassez donc ces vilaines idées-là, dit l'aîné des garçons.

— D'autant plus que mes moments sont comptés et qu'il faut que je me hâte, ajouta Léonarde; écoutez donc... Marcel, votre père, comme vous le savez, s'était marié deux fois, mes enfants. La première de ses femmes, Marthe, mère de Victor et de Blanchette, était fort riche; la seconde, la Lignaque, mère de Louise et de Catherine, était fort pauvre; votre père ne possédait rien : donc toute la fortune, les terres, les métairies, les vaches, les troupeaux, tout appartient aux deux aînés, aux enfants de Marthe, à Victor et à Blanchette. Les enfants de la Lignaque n'ont rien; les papiers qui sont déposés chez le tabellion prouveront ce que j'avance..... Toutefois ce n'est pas précisément pour vous apprendre ceci que je suis venue, tout le monde et le tabellion n'auraient pas manqué de vous le faire savoir en temps et lieu. Voici le but de mon voyage : Victor, Blanchette, vous possédez une grande fortune, vous êtes riches! votre autre frère et votre autre sœur n'ont rien : partagez avec eux, je vous en prie; songez que ce sont les enfants de votre père..... et que si Dieu vous a donné la fortune, c'est pour en faire un bon usage..... Mais je vois que ma morale vous ennuie, dit-elle, s'apercevant que les deux aînés, préoccupés de leur nouvelle fortune, ne l'écoutaient plus, et que les deux autres, en proie à la douleur, n'écoutaient

pas davantage; c'est moi qui ai tort, je me tais et vous demande seulement une chambre pour me reposer jusqu'à demain. Les quatre enfants s'empressèrent de souscrire au désir de la vieille tante; on eut bien soin d'elle, et le lendemain elle partit également charmée de tous ses neveux et nièces. C'était l'heure d'aller aux champs. Louis, armé de sa serpette, appela son frère.

— Ne viens-tu pas? lui dit-il.

— Non, répondit celui-ci; bon pour toi de travailler à gagner le pain que tu manges ici; moi, je suis riche, je me repose.

Le pauvre Louis, remué jusqu'au fond du cœur de cette réponse, ne dit mot, et partit pour les champs.

Dans le même moment Catherine cherchait sa sœur; la trouvant au lit, elle lui demanda si elle était malade.

— Non! répondit celle-ci.

— Allons, lève-toi! lui dit Catherine, la lessive est trempée, il faut...

Mais elle fut interrompue par Blanchette, qui, d'un ton aigre, répéta : — Il faut!... Il faut faire l'ouvrage toute seule, Catherine, et m'économiser une servante : c'est aux pauvres à servir les riches, et je suis riche, entendez-vous?

Étonnée de ce ton et de ce langage si nouveaux, Catherine semblait clouée à sa place, elle ne bougeait pas. Sa sœur la tira de cette espèce d'apathie en ajoutant : — Eh bien! que faites-vous là, plantée comme un poteau de grande route? Allons donc, dépêchez-vous; je veux bien vous garder chez moi, mais au moins gagnez votre dépense.

Catherine s'échappa en pleurant à chaudes larmes.

Le soir de ce jour elle eut un entretien avec son frère, et tous les deux vinrent trouver les enfants riches.

— Il nous est trop pénible de servir un frère et une sœur, dit Louis en prenant la parole ; nous sommes tous enfants du même père, nous vous quittons.

— Pour aller où? demandèrent, il faut l'avouer, avec beaucoup d'intérêt Victor et Blanchette.

— Partout ailleurs que chez toi, mauvaise sœur, dit Catherine en pleurant.

— A ton aise, repartit Blanchette; seulement je vous prie l'un et l'autre de bien dire dans le village que c'est vous qui voulez nous quitter; car pour rien au monde je ne voudrais que les voisins crussent que mon frère et moi nous avons chassé de chez nous les enfants de notre père.

— Sois tranquille, Blanchette, dit Victor prenant le bras de sa sœur pour l'emmener, nous dirons la vérité, que c'est nous qui avons voulu vous quitter.

Au moment où les enfants de la Lignaque dépassaient la porte, Victor eut comme un remords, et cria à son frère :

— Louis, tu as tort de faire le fier; à ta place, moi, je te servirais. Puis, le voyant continuer son chemin sans retourner la tête, il ajouta : — Dans tous les cas, quand tu voudras de l'ouvrage, viens à la ferme, tu en trouveras.

Louis et Catherine ne retournèrent pas même la tête pour témoigner qu'ils avaient entendu. Victor revint près de sa sœur.

II.

L'ENFANT, LE PAIN ET LE CHIEN.

En quittant la maison de leur père, Louis et Catherine se retirèrent dans une petite cabane, au bord d'une petite rivière assez poissonneuse. Louis pêchait et allait à la ville vendre son

poisson ; Catherine filait et s'occupait de l'intérieur. Cela alla bien jusqu'à l'hiver ; alors la rivière gela, plus de poissons : le fil que Catherine filait ne pouvant plus subvenir aux besoins de ces deux pauvres enfants, la plus grande misère se mit dans ce petit ménage.

Cependant le printemps revint, puis l'été, et à l'époque de la moisson un homme se présenta chez les enfants de la Lignaque.

— J'ai eu l'entreprise des moissons du pays, leur dit-il, j'enrôle des moissonneurs; voulez-vous être de ma bande ?

— Je le veux bien ! dirent à la fois Louis et Catherine, enchantés de gagner un peu d'argent.

Cela dit, ils suivirent l'entrepreneur.

Mais quel fut l'étonnement de ces pauvres enfants, lorsqu'ils aperçurent que le champ qu'ils allaient faucher était celui de leur frère et sœur ; toutefois ils étaient loués, ils se mirent à l'ouvrage. Victor les aperçut travaillant, il alla à eux, et, les voyant assez pauvrement vêtus, il leur dit :

— Ah ! ah ! la misère vous a ramenés chez moi : je pourrais vous renvoyer ; mais je suis bon parent, vous pouvez travailler dans ce champ tant qu'il y aura à travailler.

Et il courut dire à sa sœur la rencontre qu'il venait de faire; celle-ci ne s'en émut pas autrement.

Le lendemain, cependant, à l'heure où les moissonneurs prenaient leur repas, Blanchette eut envie de se montrer aux enfants de la Lignaque avec les nouveaux vêtements qu'elle portait depuis la mort de son père et qu'elle avait fait faire à la ville, car elle avait quitté le costume de la campagne. Elle s'avança donc, vêtue en demoiselle, en compagnie de son frère, jusque sous un gros orme où elle pensait

trouver ses parents; mais elle ne vit là qu'un enfant et un chien.

L'enfant mangeait une tartine de pain beurrée; le chien, assis devant l'enfant, avait si bien l'air de lui en demander un morceau, que Blanchette dit à l'enfant de lui en donner; l'enfant résista.

— Fi! le vilain gourmand, qui ne veut point partager avec ce pauvre chien! dit Blanchette à l'enfant.

— Ah! Blanchette Blanchette! dit une voix qui partait de derrière l'orme, ce que tu dis là à l'enfant, ne pourrait-on te le dire, à toi qui gardes toute la fortune de ta mère sans vouloir, — non point partager, — mais en donner un peu aux enfants de ton père?

Blanchette se retourna pour voir qui lui parlait; elle vit la tante Léonarde un bâton à la main et en costume de voyage. Sans laisser à la jeune fille le temps de répondre, la vieille continua: — Je suis arrivée par la prairie, et, en voyant Louis et Catherine si pauvrement vêtus, je me suis informée, et les moissonneurs m'ont tout raconté: et la vilaine conduite de ton frère et de toi, et la noble fierté des enfants de la Lignaque, qui n'ont point voulu être serviteurs là où ils avaient été maîtres; heureusement que je suis venue faire changer les choses de face.

— Comment, ma tante? dirent à la fois Victor et Blanchette.

La vieille tante s'assit sur le banc où était déjà assise Blanchette, et, faisant signe aux enfants de la Lignaque d'approcher, elle dit:

— Apprenez un grand secret: la fortune ne venait point de Marthe, mais de la Lignaque; tout appartient donc ici aux enfants de la dernière!

— Dites-vous vrai, ma tante? s'écrièrent à la fois les jeunes gens.

— Très-vrai; c'était une épreuve que j'avais voulu faire, répondit la vieille tante; je m'étais entendue avec le tabellion pour cela, nous réservant de tout rétablir en temps et lieu. Le temps est venu... Louis, Catherine, à votre tour, mes enfants, à commander, à faire les maîtres ici. Allons, Louis, jette ta faucille à Victor, et ordonne-lui d'aller dans les champs se griller au soleil pour agrandir tes richesses; allons, Catherine, asseois-toi ici à l'ombre, et envoie ta servante Blanchette préparer ton repas. Faites les maîtres, mes enfants, soyez fiers, insolents; chassez-les à votre tour, vous êtes riches!

Mais sans avoir l'air de comprendre les dernières paroles de la tante Léonarde, Louis et Catherine échangèrent un regard entre eux; Louis alla s'asseoir aux pieds de Blanchette, qui, honteuse, baissait les yeux, desquels de grosses larmes s'échappaient.

— Reste avec nous, chère sœur, lui dit-il, et qu'il n'y ait ici ni maître, ni valet, mais bien des sœurs et des frères unis, et qui s'aiment. Dis... le veux-tu?

Catherine, qui s'était glissée souriante sous le bras de Victor, lui dit en même temps :

— Faisons comme dans le temps où notre père vivait, Victor : d'une belle poire il en faisait quatre morceaux, et tous ses enfants étaient égaux... Dis... le veux-tu?

— Vous êtes trop bons, répondirent à la fois les deux enfants de Marthe, nous ne méritons pas que vous agissiez ainsi avec nous; nous sommes de méchants enfants... Faites comme nous avons fait, et ce sera bien fait!

— Que le ciel nous en préserve! crièrent à la fois les en-

fants de la Lignaque. Et Louis ajouta vivement : — Nous n'avons eu qu'un même père, n'ayons qu'une même fortune, qu'une même maison, qu'un même champ.

Voyant cette noble représaille, la tante se prit à fondre en larmes : — Ah ! mon Dieu, dit-elle presque malgré elle, pourquoi tout ce que je viens de dire n'est-il pas vrai ?

— Quoi ! s'écrièrent les enfants de la Lignaque, nous sommes toujours pauvres !

— Quoi ! s'écrièrent les enfants de Marthe, nous sommes toujours riches !

— Hélas ! oui, répondit la vieille.

Alors la scène changea ; ce fut au tour des enfants de Marthe à embrasser les enfants de la Lignaque.

— Eh bien ! tant mieux, dirent-ils ; cela nous donne au moins les moyens de revenir sur notre mauvaise conduite ; et que les paroles de Louis soient sacrées : Nous n'avons eu qu'un même père, n'ayons qu'une même fortune, qu'une même maison, qu'un même champ.

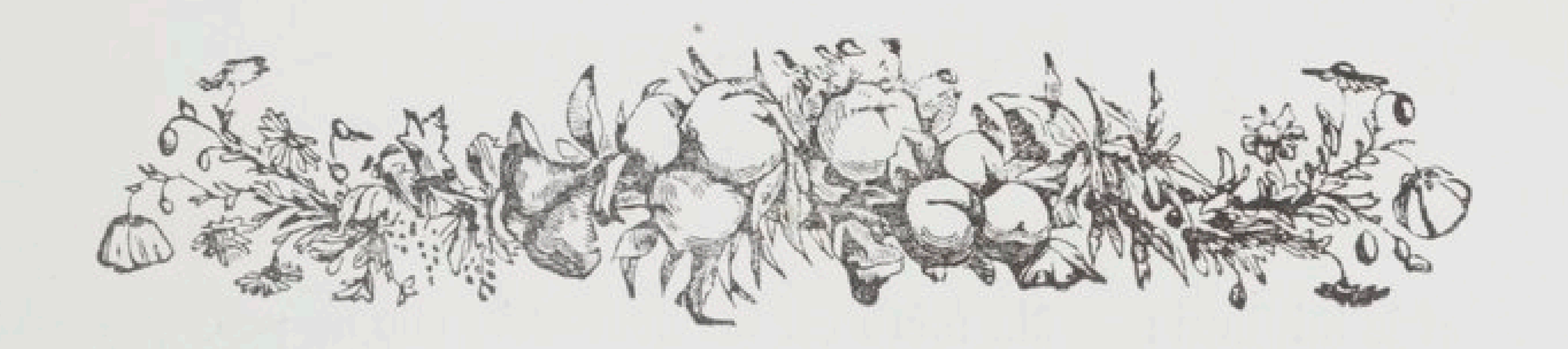
— Viens, ma sœur, dit Blanchette allant prendre la main de Catherine.

— Viens, mon frère, dit Victor passant son bras sous celui de Louis.

— Allons, ma tante, dirent-ils tous les quatre à la fois, venez jouir du résultat de votre subterfuge.

Onc depuis dans le village on ne parlait que de la bonne harmonie et de l'accord parfait qui régnaient parmi les enfants de Marcel.

Eugénie FOA.



L'ENFANT TROUVÉ



— Ne vous chagrinez donc pas comme ça, m'ame Marguerite; après tout, ce monsieur n'est pas un loup. Allons, du courage, notre maîtresse, le bon Dieu ne vous abandonnera pas.

— Hélas! Rose, c'est fini pour nous, M. de Bret ne veut rien entendre! Tout ce qu'a pu lui dire mon mari n'a fait que l'irriter davantage.

— Vas-y toi, mère, dit Clément, un petit garçon de huit ans à la mine éveillée.

— Moi? oh! non pas; je ne l'ai vu qu'une fois, l'an passé, quand je fus lui porter notre terme; il est dur, fier.

— Tant pis pour lui s'il est fier; mais c'est égal, mère, vas-y tout de même, prie-le bien.

— Non, non, je n'oserai jamais!

— Eh bien! j'irai, moi, mère, j'irai trouver ce M. de Bret, et je lui dirai : — Ma mère est malheureuse, elle ne peut pas vous payer dans ce moment; mais elle vous payera, c'est moi qui vous le dis.

— Tais-toi, Clément; non, je ne veux pas. Ton père va venir, peut-être aura-t-il été plus heureux.

— Clément! Clément!

— Ah! voilà Justin qui m'appelle, c'est pour jouer; j'y vais.

— Quel bon petit cœur, pensa Marguerite; qui sait ce qu'il deviendra un jour? Puis, s'adressant à Rose : — Rentre à la ferme, lui dit-elle, va mettre la table; il est midi, nos gens vont arriver pour dîner.

— C'est juste, notre maîtresse, v'là que j'y vas.

Rose sortit, et madame Faucheux, demeurée seule, s'abandonna à ses réflexions.

Antoine Faucheux avait affermé ce beau domaine, situé à quelques lieues de Rouen. Au bout de quatre ans, grâce à son activité et aux soins de Marguerite, sa femme, il parvint à relever la ferme de l'état de dépérissement où son prédécesseur l'avait laissée. Il commençait déjà à réaliser quelques bénéfices, lorsque M. Champeaux, le propriétaire, mourut.

Le domaine ne tarda pas à être vendu. Antoine s'empressa d'aller rendre visite à l'acquéreur afin d'obtenir de lui la conservation du bail. Elle lui fut accordée.

La première année se passa comme les précédentes ; mais la seconde fut une année désastreuse, et qui ruina complétement le pauvre Antoine. La grêle dévasta tout chez lui ; plantations, prairies, récolte, tout fut détruit Le terme expiré, le mal-

heureux fermier se trouva dans l'impossibilité de le payer. Antoine se rendit alors chez M. de Bret, le nouveau propriétaire, pour le conjurer de lui accorder du temps; M. de Bret fut intraitable.

Marguerite était au désespoir. Antoine ne savait à quel saint se vouer. Enfin il se décida à faire une dernière tentative; le matin du jour où commmence notre histoire, il alla au château où était alors M. de Bret, et c'est dans l'attente de son retour que nous avons laissé la pauvre Marguerite, seule, pensive, et le cœur en proie à la plus vive anxiété.

Elle réfléchissait à la cruelle situation où le ciel les avait jetés, lorsqu'une voix bien chère vint l'arracher à ses sombres pensées.

C'étaient ses enfants qui se livraient à leurs jeux, et qui accouraient près de leur mère.

Clément se traînait à quatre pattes, portant sur son dos le petit Justin, dont le visage frais et joufflu respirait la joie et la santé. Sa main était armée d'un fouet, et, prenant devant sa mère l'attitude d'un cavalier consommé :

— Hu! hu! hu donc, dada! criait le petit espiègle à son frère, qui se prêtait gaiement à son badinage. Vois donc, maman, comme je me tiens bien. Oh! je n'ai pas peur, va. Hu! hu! mais va donc plus vite, Clément! galope, galope! Hu! hu donc! il ne veut pas galoper, maman, c'est ennuyeux.

Marguerite ne put s'empêcher de sourire à la vue de ses enfants. Malgré son chagrin, la mère sentit le bonheur pénétrer son âme; Justin paraissait si heureux, et Clément était si complaisant, si bon pour son frère! Tout à coup son mari parut, et avec lui M. de Bret.

A sa vue, Marguerite se leva.

— Ah! Monsieur, s'écria-t-elle, votre rigueur frapperait aussi ces innocentes créatures. Vous êtes père, peut-être, Monsieur, alors vous comprendrez les angoisses de mon cœur; je vous en conjure, Monsieur, pitié, pitié pour mes enfants!

— Père! murmura M. de Bret, oui, je le fus... j'avais un fils aussi, moi... mais je ne l'ai plus... La mort, sans doute... Puis, faisant un mouvement comme pour chasser un souvenir douloureux:

— Je ne viens pas ici, reprit-il brusquement, pour m'apitoyer avec vous sur l'avenir de vos enfants. Vous devez savoir ce qui m'amène, c'est de l'argent qu'il me faut.

— Hu donc! hu donc! cria Justin.

Mais Clément ne bougeait pas. Toujours à quatre pattes, les yeux fixés sur l'étranger, il semblait dominé devant lui par un sentiment qu'il ne pouvait définir.

— De l'argent, Monsieur, dit Marguerite, mais nous n'en avons pas. Cette année nous a été fatale. Attendez, Monsieur, attendez; nous vous jurons que l'année prochaine tout vous sera payé.

— Impossible, Madame; et, si vous n'avez rien de mieux à me dire, je sais ce qui me reste à faire.

Il allait se retirer en prononçant ces paroles, lorsqu'un cri plaintif se fait entendre.

— Oh! la, la! Oh! la, la!

C'était Justin. Son frère s'était levé tout à coup, et le petit cavalier était tombé par terre.

— C'est une barbarie, s'écria Clément en s'avançant vers M. de Bret, c'est une cruauté; il faut que vous ayez l'âme bien dure pour tourmenter ainsi ma pauvre mère.

— Tais-toi, Clément, je t'en prie.

— Non, mère, il faut que je parle.

— Tais-toi, te dis-je.

— Te traiter de la sorte, toi?

— Tais-toi, je te l'ordonne.

Clément obéit, mais il se retira pour cacher ses larmes prêtes à couler.

— C'est votre fils, Madame? demanda M. de Bret.

— Pardonnez-lui, Monsieur, c'est un enfant.

— Qui promet, Madame, son caractère...

— Est excellent, Monsieur; mais il est vif, sensible, et en voyant sa mère malheureuse...

— Il est à vous, Madame?

— Monsieur...

— Eh bien, quoi donc? Cet enfant vous appartient-il?

— Monsieur!

— Vous hésitez?

— Hélas!

— Achevez!

— Il ne m'appartient pas, Monsieur.

— Que dites-vous?

— Clément n'est pas mon fils.

— Comment se fait-il?

— Je ne sais si je dois...

— Parlez, Madame.

— Il y a six ans que nous prîmes pour la première fois possession de cette ferme. M. Champeaux avait exigé que l'acte fût signé chez son notaire, à Paris. Antoine était malade, et, comme l'affaire ne pouvait pas se remettre, je partis à sa place. Tout se termina comme nous en étions convenus avec M. Champeaux, et je fis aussitôt mes dispositions pour re-

tourner chez nous. Il était midi et demi, la voiture partait à une heure, et je me rendais aux bureaux de la diligence, lorsqu'en passant dans la rue Saint-Honoré je vois un petit garçon qui pleurait à chaudes larmes, et à qui personne ne faisait attention. Je m'approche de lui, je le questionne, mais je ne peux obtenir pour toute réponse que ces mots : — Papa, maman, Pierre.

— Pierre! fit M. de Bret, continuez.

— Je pensai que le pauvre petit avait été perdu; je le pris dans mes bras, j'interrogeai tous ceux que je rencontrai, je ne pus rien découvrir. Quel parti prendre, que faire? L'heure du départ approchait, je ne pouvais pas, en conscience, laisser là ce cher petit être exposé à périr de faim ou sous les pieds des chevaux, je n'hésitai plus. — Viens, lui dis-je, puisque la Providence m'envoie à ton secours, je ne t'abandonnerai pas; viens, tu seras mon fils.

— Je l'emmenai avec moi, et nous partîmes. Nous employâmes, Faucheux et moi, tous les moyens possibles pour faire connaître aux parents de l'enfant (si toutefois ils existaient encore) les circonstances qui l'avaient remis entre nos mains. C'était notre devoir, n'est-ce pas, Monsieur? Personne ne l'a jamais réclamé; il y a six ans de cela, et depuis ce temps Clément n'a pas quitté la ferme, où il passe pour notre fils.

— Il y a six ans, dites-vous?

— Oui, Monsieur.

— Le jour où vous le trouvâtes dans les rues de Paris, n'était-ce pas le 18 mai?

— Attendez!

— Rappelez bien vos souvenirs, madame Marguerite.

— Oui, oui, c'était bien le 18 mai.

— Dieu! c'est précisément ce jour-là qu'une affaire de la plus haute importante nous força de partir subitement pour l'Angleterre.

— Que dites-vous?

— Cet enfant ne portait-il pas une chaîne à son cou?

— Oui, Monsieur, une chaîne d'or.

— Avec un médaillon?

— Oui, Monsieur, un portrait de femme.

— C'est lui, c'est mon fils!

— Votre fils?

— Dans le trouble où nous jeta ce départ précipité, il disparut. Pierre, chargé de veiller sur lui, se mit sur-le-champ à sa recherche, mais il ne put découvrir ses traces.

— Je le crois bien; il était avec moi, faisant route pour Rouen.

— Et cette chaîne, ce portrait?

— Je les ai là, Monsieur.

— Montrez-les-moi, madame Marguerite.

Marguerite rentra à la maison, et en rapporta une chaîne d'or qu'elle remit à M. de Bret.

— C'est elle! c'est le portrait de sa mère, que la perte de son enfant a conduite au tombeau.

En prononçant ces paroles, M. de Bret se précipite dans la maison; il aperçoit Clément qui pleurait encore, debout contre la croisée. Il va à lui, l'enlève dans ses bras, le presse sur son cœur:

— Jules! s'écria-t-il, Jules! mon fils, mon fils bien-aimé!

— Laissez-moi, fit Clément en cherchant à se dégager; je ne m'appelle pas Jules, et vous n'êtes pas mon papa; mon papa est bon; vous, vous êtes méchant.

— Méchant, moi! Ah! le ciel en est témoin, j'étais bon autrefois; mais je te perdis, toi en qui j'avais mis toute ma consolation, tout mon orgueil; je vis ta mère expirer de douleur : tant de malheurs à la fois m'accablèrent, mon cœur se ferma à toutes les sensations, je devins malgré moi égoïste, dur, insensible aux infortunes d'autrui; mais je te retrouve et je sens déjà renaître dans mon âme mes sentiments d'autrefois. Faucheux, Marguerite, je fus bien cruel envers vous, pardonnez-moi. Cette ferme vous appartient, je vous la donne. Qu'est-ce que cela auprès du trésor que vous m'avez conservé? Mais ma reconnaissance...

Marguerite pleurait en pensant qu'il fallait se séparer de son fils.

— Rassurez-vous, bonne Marguerite, votre Clément ne vous quittera pas.

— A la bonne heure, tu es bon, à présent, dit Clément en s'élançant au cou de son père.

En effet, M. de Bret se fixa au château. Clément ne voulut pas renoncer à sa vie active des champs, il passait toute la journée à la ferme; et quand il voyait de la tristesse sur les traits de Marguerite, il se jetait dans ses bras et lui disait : — Console-toi, ma mère, je suis toujours ton fils.

TONIN CASTELLAN.



Imp Roche Paris.

Ah! comme cette dame tient singulièrement son violon.

(L'enfance de Montaigne.)



L'ENFANCE DE MONTAIGNE



— Dieu ! que c'est ennuyeux de travailler, et que je voudrais donc avoir existé il y a deux ou trois cents ans, quand on était réputé bien savant lorsqu'on savait lire et écrire !.. Ce n'était pas comme aujourd'hui, au moins ! Ah ! le bon temps que le temps d'autrefois !

Ainsi se lamentait Henri Dubreuil, jeune collégien qui était venu passer ses vacances dans une charmante campagne que possédait son père en Normandie, et qui se regardait

comme bien malheureux parce que chaque matin il lui fallait traduire vingt-cinq vers de Virgile. Il ne suffisait pas au petit paresseux de courir pendant dix heures chaque jour à travers les bois et les prairies, et les deux heures qu'il consacrait à un léger travail lui semblaient bien pénibles.

Ne blâmons pas trop le petit paresseux; car, si nous sommes bien francs, nous avouerons qu'à son âge nous n'étions guère plus sensés que lui ; il est bien rare que la raison vienne éclairer de son flambeau un jeune esprit de douze ans !

M. Dubreuil était assis dans un coin de sa bibliothèque, qui servait ainsi journellement de prison au jeune collégien, et, lorsqu'il entendit cette exclamation arrachée par la paresse, il suspendit la lecture du volume qu'il tenait à la main, et, s'approchant d'Henri, lui dit en lui frappant légèrement sur l'épaule :

— Tu t'imagines donc qu'on ne travaillait pas autrefois?

— Mais certainement... On est obligé de se donner beaucoup plus de peine aujourd'hui qu'autrefois, et du temps du moyen âge, par exemple, on ne travaillait presque pas... J'ai toujours entendu dire cela.

— C'est un bruit que les paresseux font courir...

— Comment!... mais n'est-il pas vrai que des chevaliers ne savaient même pas tracer leur nom, et signaient les lettres qu'ils dictaient à leur aumônier en faisant une croix... ou en appuyant le pommeau de leur épée sur un cachet en cire?...

— Il est certain qu'à une époque de barbarie, et déjà bien éloignée de nous, quelques chevaliers avaient le mauvais goût de faire parade de leur ignorance... Mais même à cette

époque, mon pauvre Henri, tu n'aurais pas eu ce droit... car je ne suis nullement baron... Et si tu avais voulu conquérir un rang ou une position quelconque dans le monde, il t'aurait fallu travailler... et beaucoup même... Dans les couvents comme dans les universités, on trouvait une foule de savants qui cultivaient toutes les connaissances humaines...

— Comment, mon père, on savait le latin, au moyen âge?...

— On le savait cent fois mieux que de nos jours, car tous les actes publics n'étaient rédigés que dans cette langue, et de plus on cultivait une foule de sciences dont le nom seul est parvenu jusqu'à nous... telles que l'alchimie, l'astrologie, la chiromancie, etc., etc., et les écoliers des universités ne quittaient jamais les bancs avant l'âge de trente ans!

— Trente ans!... et moi qui espère bien sortir du collége Louis-le-Grand à dix-huit ans!...

— Que traduis-tu là, dans ce moment, Henri?...

— La troisième églogue de Virgile... C'est joliment difficile... je suis arrêté au cinquième vers... je n'y comprends rien du tout!... et cependant ce n'est pas faute de chercher dans mon dictionnaire... Mais plus je cherche et plus je m'embrouille dans le sens de ma phrase!...

— Comment, tu as douze ans... et tu ne sais pas encore traduire quelques vers latins! Si tu avais vécu il y a trois cents ans, comme tu le désirais tout à l'heure, un petit bonhomme âgé de sept ans aurait bien ri de ton embarras.

— Un enfant de sept ans m'aurait aidé dans ma traduction de Virgile?... c'est une plaisanterie, n'est-ce pas?

— Je ne plaisante nullement... et cet enfant, qui par la suite a écrit le volume que je tiens en ce moment entre les mains, se nommait *Michel de Montaigne*. A six ans il com-

mença ses études classiques; à douze ans il jouait à merveille son personnage dans les tragédies latines que l'on représentait alors dans tous les colléges... Et, dès l'âge de treize ans, ayant terminé ses études classïques, il commença ses *études en droit.*

— A treize ans étudiant en droit!... Et mon cousin Anatole qui était si fier d'être entré à l'École de Droit l'année dernière, parce que, disait-il, il n'avait que dix-huit ans!... Mais à ce compte-là Michel Montaigne fut donc reçu avocat à seize ans!

— Il ne plaida pas à cet âge parce que les études en droit étaient encore beaucoup plus longues en 1550 que de nos jours; mais à vingt et un ans il était conseiller au parlement de Bordeaux.

— Conseiller au parlement!.. Et moi qui m'imaginais que tous les conseillers devaient toujours être de vieux magistrats à lunettes et à perruque.

— Tu vois, Henri, que, pour arriver à occuper dignement cet emploi honorable, Michel Montaigne a su utiliser toute sa jeunesse, et il est probable que, même lors du temps des vacances, il ne se plaignait pas comme toi de n'avoir que dix heures par jour pour courir après les papillons et dénicher de petits oiseaux. Si tu veux, comme Montaigne, commencer ton droit à l'âge de douze ans, il te faudra rattraper bien du temps perdu, car il y a loin des églogues de Virgile au Code civil... et il y a bien loin surtout du devoir que tu fais en ce moment aux travaux littéraires qui occupaient déjà la plume de Montaigne à l'âge de dix-huit ans... Un jour tu liras les ouvrages de cet immortel écrivain, et tu les aimeras, tu les admireras comme moi. Aujourd'hui ils ne t'amuseraient probablement pas plus que les vers de Virgile; mais du moins tu peux regarder le

portrait qui est mis en tête de l'édition de ses OEuvres; et vois comme sur ce noble visage se reflète tout le génie profond qui distingue ce grand philosophe, qui sut si bien connaître et décrire le cœur humain.

— Oh! comme il a l'air triste!

— C'est qu'effectivement une connaissance trop approfondie du cœur humain est plutôt faite pour donner de la tristesse que de la gaieté... à moins d'être comme Démocrite et de rire de toute espèce de choses et d'événements... Et puis une circonstance bien pénible est venue influer sur l'existence entière de Montaigne, c'est la mort de La *Boétie*. Cet ami si tendre, qui lui fut enlevé à l'âge de trente-deux ans, avait laissé à son cœur une plaie qui saigna éternellement...

— Ah! je veux désormais travailler comme Michel Montaigne pour devenir aussi célèbre que lui... et avoir aussi un jour mon portrait gravé en tête de mes ouvrages... les OEuvres complètes de Henri Dubreuil!...

— Je ne te promets pas le génie de Montaigne, mais du moins tu pourras acquérir une instruction qui fera de toi un citoyen utile à son pays... Quand je te conseille de travailler activement pendant ta jeunesse, crois bien que je n'ai en vue que ton bonheur futur, et Montaigne lui-même a dû à de sages conseils une grande partie de ses succès... Car le père de notre philosophe, qui habitait le château de Saint-Michel-de-Montaigne, à deux lieues de Bordeaux, entoura l'enfance de son fils de tous les soins imaginables. — Pour éveiller les idées de son enfant, et lui donner dès l'âge le plus tendre le goût des belles choses et des beaux-arts, il entourait son berceau des fleurs les plus belles, des étoffes les plus riches, et, lorsqu'on voulait réveiller ce jeune enfant, ce n'était toujours qu'aux agréables accords des instruments les plus doux et les plus harmonieux.

— Comment ! on réveillait Montaigne au bruit de la mu sique?...

— Du moins la tradition nous le rapporte... Et, il y a deux ou trois ans, tu aurais même pu voir au salon du Louvre un charmant tableau d'un de nos peintres les plus distingués, M. Debacq, et représentant cet épisode de l'enfance de Montaigne... Du reste, à défaut du tableau original, je puis t'en montrer une charmante copie... Tiens, voici tout justement dans cet album la lithographie dont je te parle...

— J'aimerais assez être réveillé de la sorte... ce doit être plus agréable que le roulement du tambour du collége... Ah ! comme cette dame tient singulièrement son violon !

— Ce n'est pas un violon, c'est une *viole d'amour*, instrument dont la mode s'est perdue je ne sais trop pourquoi, car les sons en étaient d'une extrême douceur... Un de ces soirs, quand je te conduirai à l'Opéra, tu pourras entendre cet instrument dans le premier acte des *Huguenots*..... Meyerbeer, cet illustre compositeur qui ne néglige aucun soin pour mettre en scène ses admirables opéras, a fait confectionner une *viole d'amour* pour accompagner la délicieuse romance que chante Duprez..... ou plutôt le jeune seigneur *Raoul de Nangis* :

Plus blanche que la blanche hermine!

— Et l'instrument dont joue la dame qui est derrière le berceau, n'est-ce pas une guitare?

— Pas tout à fait... c'est une *mandoline*... L'usage s'en est aussi perdu en France... La guitare elle-même est bien

passée de mode, et n'est plus guère l'apanage que des pauvres troubadours ambulants... Car tout est de fantaisie chez nous, les instruments de musique comme les étoffes et les habits... Aujourd'hui le piano seul est enseigné aux jeunes personnes dans tous les pensionnats, et probablement que, dans deux cents ans, le piano sera aussi oublié en France que la viole d'amour... On ne connaîtra plus cet instrument que de souvenir, et on le montrera comme un objet de curiosité dans nos musées.

— Et quand pourrai-je lire les ouvrages de Montaigne... dites-moi, mon père ?

— Lorsque tu seras sorti du collége... Et à mesure que tu avanceras dans la vie, tu apprécieras chaque jour davantage la lecture de ce grand moraliste...

— En ce cas, gardez-moi, je vous prie, ses ouvrages avec soin pour que je les retrouve dans votre bibliothèque dans quelques années...

— Ne crains pas de courir le risque de te procurer difficilement les ouvrages de Michel Montaigne... Grâce à Dieu, ils ont obtenu tout le succès dont ils étaient dignes, car depuis l'an 1580, époque où parut à Bordeaux la première édition de ses *Essais*, jusqu'en l'an 1843, on compte *soixante-seize* éditions différentes des *Essais de Montaigne*, et il ne se passe pour ainsi dire pas une seule année que ce livre ne soit réimprimé à un grand nombre d'exemplaires... Mais aussi tu sais maintenant à quel prix Montaigne est arrivé à cet honneur?... Les travaux de l'écolier ont préparé la gloire du vieillard...

— Ah! mon père, je ne me plaindrai plus du sort des collégiens en 1843, car je vois bien qu'à ma place, au lieu de traduire vingt-cinq vers de Virgile, Michel Montaigne en

aurait traduit cent... Je vais tâcher de faire aujourd'hui comme aurait fait Michel Montaigne.

— Mais demain je crains bien que Michel Montaigne ne redevienne Henri Dubreuil.

***



LES ENFANTS DU FERMIER



— Mon garçon, disait un matin du mois d'avril 1790 le fermier Hubert en s'adressant à Gilles, son fils, âgé de douze ans, tu vois cette chaumière où tu es né, ainsi que ta sœur Gillette : à côté est l'église où j'ai épousé ta mère qui pleure là dans un coin ; eh bien ! demain on nous chassera ignominieusement de la chaumière et même du village, non parce que nous avons fauté, mon enfant... les cheveux blancs de ton père sont sans tache... mais parce que la grêle a détruit la récolte et que nous n'avons pas de quoi payer les arrérages. Le bailli est un homme dur et méchant, j'ai idée que le seigneur ne l'est pas autant ; ce serait affreux de penser que dans un petit hameau comme

Gentilly il y existât deux mauvais chrétiens. Le marquis de Gentilly est arrivé d'hier au soir, m'a-t-on dit; mets tes habits du dimanche, Gilles, prends ta sœur par la main, et allez-vous-en tous les deux au château. Avec ça, Gilles, que tu es un savant : M. le curé assure que l'année prochaine, si tu étudies toujours aussi bien, tu sauras lire, que déjà tu ne connais pas mal toutes tes lettres : ça me paraît un peu exagéré ; mais enfin je ne dis pas non, ça se peut. Va donc, Gilles, arrange en route un petit compliment que tu dégoiseras gentiment à notre seigneur : tu lui diras que nous lui devons, c'est vrai; mais que voilà deux ans la grêle a détruit nos récoltes, que nous lui demandons du temps, que nous le payerons, que nous sommes d'honnêtes gens. Ne va pas dire ça tout de go comme je te le dis là, arrange ça au mieux; enfin attendris-le, et fais qu'on ne nous chasse pas de notre pauvre chaumière. Va, mon garçon; tu as compris?

— Très-bien, papa, répondit Gilles.

— Moi aussi, papa, j'ai compris, dit Gillette, dont la mère achevait la toilette, et si Gilles manque de mémoire, je le soufflerai.

— Pourvu que Monseigneur veuille bien écouter deux enfants de payans! dit la femme du fermier en pleurant.

— Monseigneur est un homme, femme, et un homme n'est pas un tigre, fit observer Hubert.

— Il ne nous mangera pas, peut-être, dit Gilles.

— Du courage, mes enfants, dit le fermier en faisant signe à Gilles de partir, et nous, femme, en attendant, allons prier Dieu d'avoir pitié de ces deux pauvres agneaux.

Tout en marchant le long du sentier qui conduisait au château, Gilles dit à sa sœur :

— Qu'as-tu donc à la main?

— Une corbeille de poires bien conservées, répondit-elle, pour Monseigneur.

— Ça n'est pas trop bête, dit Gilles; seulement Monseigneur se souciera de nos poires comme de Colin-Tampon, voilà!

— Bast! des poires comme celles-là! dit Gillette.

— Chut! dit Gilles montrant à sa sœur, dans le lointain, deux personnes qui venaient à eux.

— Dieu, que ces gens-là sont bien mis! dit la petite paysanne d'un ton d'admiration; le petit monsieur est-il bien poudré, a-t-il un joli habit et de jolies bottes bien luisantes!

— Et la petite demoiselle, dit Gilles à son tour, les beaux panaches qu'elle a à son chapeau! et sa robe plus longue par derrière que par devant; m'est avis, Gillette, que l'étoffe en est plus chère que la tienne.

— Qu'ils sont gentils tous les deux, qu'ils sont gentils! dit Gillette.

— Ça doit être Monseigneur et madame sa femme, dit Gilles, je crois que c'est le moment de débiter mon compliment.

— M'est avis, Gilles, que ce sont les enfants de M. le marquis de Gentilly, notre seigneur, dit Gillette, quoiqu'ils aient bien grandi depuis deux ans qu'ils ne sont venus au pays.

— Oui, ils ne sont pas venus ici l'an dernier, dit Gilles, parce que leur mère était morte, leur père à l'armée; c'est M. le curé qui m'a conté ça : et des enfants de marquis, ça ne vient pas tout seul à la campagne.

— Où allez-vous donc, la petite, avec vos belles poires? dit le petit monsieur poudré prenant d'abord le menton de

Gillette et de là une poire dans laquelle il mordit à belles dents.

— Adrien, dit la jeune fille à son frère, il me semble que je les connais. N'êtes-vous pas les enfants du fermier Hubert? ajouta-t-elle en s'adressant aux petits paysans.

— Pour vous servir, Mademoiselle, répondit Gilles baissant les yeux, tout honteux, et tortillant le bout de son chapeau dans ses mains.

— Et que désirez-vous, mes enfants? dit Adrien se posant en protecteur.

— Parler à monseigneur votre père, mon beau petit Monsieur, répondit Gillette.

— Dites, dites, c'est comme si vous lui parliez, répliqua Adrien.

— Voici ce que c'est, monsieur Adrien, dit Gilles. Nous devons à Monseigneur beaucoup... beaucoup d'argent, je ne sais pas au juste combien; mais ça pourra bien aller, je crois, à vingt écus, ou bien à dix... papa ne m'a pas dit la somme.

— Et...? ajouta la jeune fille en riant aux éclats.

— Et... répéta Gilles tout décontenancé par cet éclat de rire, — et nous ne pouvons pas payer... et M. le bailli veut nous mettre à la porte de cheux nous... et ça fâche papa, ça chagrine maman; et cette chaumière, voyez-vous, mademoiselle Angélique et monsieur Adrien, c'est là où nous sommes nés ma sœur et moi, à ce que dit papa : car il y a si longtemps et j'étais si petit que je ne me le rappelle pas. C'est là aussi, c'est-à-dire dans l'église à côté, où il s'est marié avec maman... Bref, l'église, le village, la chaumière, ajouta Gilles s'embrouillant de plus en plus, car chacune de ses paroles excitait un nouvel éclat de rire

chez ses petits auditeurs... bref... sauf vot' respect... la chaumière...

— Nous ne voudrions pas la quitter, ajouta Gillette venant au secours de son frère.

— Elle est belle? sa chaumière, pour la regretter, interrompit le petit marquis en s'adressant à sa sœur.

— Dame! ça n'est pas un château, osa dire Gilles; mais on y dort, on y dîne : l'été on est à l'abri du soleil, et l'hiver de la pluie.

— Je ne comprends pas qu'on puisse vivre dans une chaumière, et encore moins qu'on pleure de la quitter, répliqua la petite fille d'un ton si dédaigneux que les larmes en vinrent aux yeux des deux pauvres enfants.

— Si vous n'aviez que ça pourtant, répliqua Gillette avec vivacité, vous vous trouveriez bien heureuse de la garder.

— Que ça! répéta Angélique en le prenant sur un ton élevé; vous êtes une insolente, ma mie, de vous comparer à moi, et mon frère devrait vous donner quelques coups de cravache pour vous apprendre ce que vous nous devez.

Effrayée de ce ton et peut-être aussi de la menace, la petite paysanne poussa un cri de peur auquel Gilles ajouta un cri de rage.

— Ma sœur! ma sœur! battre ma sœur!... dit-il en se plaçant devant sa sœur les poings écartés, comme pour la défendre.

— Et toi avec, répliqua Adrien.

— Moi, c'est différent, Monseigneur, vous en avez le droit, répliqua Gilles; vous avez peut-être aussi le droit de battre ma sœur, mais, morguenne... voyez-vous, tant que je ne serai pas manchot, je ne le souffrirai pas.

— Bien, monsieur Adrien, bien! dit une voix qui fit frémir

de la tête aux pieds les enfants du fermier Hubert, car ils reconnurent la voix du bailli, châtiez-moi ces petits vilains d'importance.

— O mon Dieu, nous sommes perdus! s'écrièrent les deux paysans en fondant en larmes.

A la vue de la douleur de ces enfants, Adrien et Angélique, honteux du mouvement de colère qui les avait animés contre deux êtres aussi inoffensifs que ces deux paysans, s'élancèrent vers eux; Angélique prit la main de Gillette, Adrien celle de Gilles.

— Ne pleurez pas, dirent-ils tous les deux, ne pleurez pas, il ne vous sera fait aucun mal, c'est moi qui vous le dis.

— Oh! non certes, il ne leur sera fait aucun mal, répliqua le bailli, on les mettra tout doucettement à la porte de leur misérable chaumière, puis tout doucettement hors du village...

— Comment, dit Adrien, vous auriez la cruauté, monsieur le bailli!...

— Monsieur le bailli, dit Angélique d'un ton sérieux, avant de chasser de chez eux des fermiers de mon père, vous attendrez son retour. Il sera ici dans huit jours, dans trois, demain peut-être.

— Je suis désolé d'avoir à refuser Mademoiselle, mais je n'attendrai pas une heure, dit le bailli se posant avec suffisance dans sa robe doctorale.

— Monsieur le bailli! dit Adrien rouge de colère.

— Ce que c'est que les enfants! dit le bailli; tout à l'heure vous vouliez rosser ces petits paysans, et maintenant vous ne voulez pas qu'on leur cause du chagrin.

— Tout à l'heure j'avais tort, monsieur le bailli, répliqua Adrien d'un accent triste et digne, et je vous prie...

— Impossible, monsieur Adrien, la loi est là : payer ou la prison...

Adrien allait peut-être s'emporter, lorsque sa sœur le prit par le bras. — Laisse, Adrien, nous ne sommes pas les plus forts ici, mais nous avons un autre moyen de consoler ces enfants.

— Oui, cinquante écus que mon grand-père m'a donnés hier en le quittant, répondit Adrien.

— J'en ai un peu plus, moi, répondit Angélique, que ma grand'mère m'avait donnés pour acheter une robe... Puis, s'adressant à Gillette, elle lui dit :

— Suis-moi au château, Gillette, et ne pleurez pas, nous nous chargeons, mon frère et moi, d'acquitter M. le bailli.

— Et vous n'irez pas bien loin, mes chers enfants, dit un homme d'un certain âge sortant tout à coup de derrière le socle d'une statue, d'où, sans être vu, il avait tout vu, tout entendu ; vous êtes de petits anges que votre mère en mourant a laissés près de moi pour me consoler de tous mes chagrins... — Monsieur le bailli, ajouta-t-il en changeant subitement de ton, vous avez outrepassé vos pouvoirs. Quant à toi, Gilles, tu es un bon frère ; va dire à ton père qu'en ta faveur je lui remets l'argent qu'il me doit, et que je le tiens quitte des deux années de fermage, à condition qu'il emploiera cet argent à ton éducation. Et vous, mes enfants, accompagnez-moi dans la tournée que j'ai à faire sur mes terres. Essuyons les larmes de notre prochain pour que Dieu essuie un jour les nôtres !

Cela dit, le bailli se retira honteux, le marquis s'éloigna d'un côté avec ses deux enfants, et Gilles et Gillette prirent le chemin de leur chaumière.

En y entrant ils racontèrent tout ce qui s'était passé ; la joie prit la place de la douleur, et la nuit était venue, que ces braves

gens causaient encore de la bonté de leur seigneur. Tout à coup la femme dit à son mari :

— M'est avis, Hubert, que tu devrais aller remercier le seigneur avant de te coucher?

— C'est vrai, dit Hubert se levant, où avais-je donc la tête que je n'y pensais pas !

— Tu vas seul, papa? lui demanda Gilles.

— Oui, dit Hubert. Couchez-vous, vous autres, il est tard.

Et il sortit. Mais la joie bien plus que la peine tient le cœur et les yeux éveillés; lorsque Hubert revint, il trouva sa femme et ses enfants debout.

— As-tu vu le seigneur? lui demanda la première.

— Oui, dit Hubert pâle comme un mort et l'air soucieux.

— Et l'as-tu bien remercié, Hubert?

— Oui... non... Ne me fais pas de questions, femme, je ne peux rien dire, bonsoir.

Disant ces mots, le paysan prit une lumière et passa dans la pièce voisine, laissant sa femme et ses enfants ébahis de cette réponse.

EUGÉNIE FOA.



A. de Vresse edit. Quai des Gds Augustins 7.

Lith. Laurant et Cie ...

Cécile alors déposa sur la Croix une couronne d'immortelles.



LA

TOMBE DU PAUVRE PIERRE



Par une belle matinée de septembre, les habitants d'un petit village suisse, situé à peu de distance de Vevey, sortirent tout à coup de leur demeure. Le roulement lointain d'une chaise de poste s'était fait entendre, et ces bons paysans venaient de quitter leurs paisibles travaux pour offrir aux voyageurs leur lait et leurs fruits; mais les chevaux passèrent rapidement devant leurs portes et ne s'arrêtèrent qu'au bas de la colline, devant un mur qui servait d'enceinte au cimetière du village.

Quatre personnes descendirent de la voiture et entrèrent dans ce lieu du repos.

Un jeune homme marchait devant, donnant le bras à une dame, âgée d'environ cinquante ans; deux autres dames fort jeunes les suivaient.

Après plusieurs allées et venues au milieu des cyprès dont presque chaque tombe était entourée, la dame âgée s'arrêta.

— Par ici, par ici, s'écria-t-elle; la voilà, je la reconnais! Et elle se dirigea vers le point qu'elle désignait du doigt.

C'était une croix de bois jadis noire, mais que le temps avait blanchie; nul arbuste ne poussait autour. Les débris d'une couronne d'immortelles en surmontaient le faîte; mais il était aisé de voir que bien des années s'étaient écoulées depuis qu'une main amie l'avait déposée là.

Les quatre voyageurs s'agenouillèrent au pied de la croix, et adressèrent au ciel une fervente prière pour le repos de celui dont ils visitaient, pour la dernière fois peut-être, la dépouille mortelle. Ce saint vœu accompli, ils reprirent à pied le chemin du village.

De la place de l'église où ils s'étaient rassemblés, les paysans avaient assisté à cette œuvre pieuse; les hommes la tête découverte, les femmes à genoux. Ils avaient religieusement uni leur prière à celle des voyageurs. Quand ils les virent apparaître, tous les saluèrent en silence. Un vieillard était au milieu d'eux. C'était le patriarche du pays; chacun le vénérait et ne l'abordait qu'avec respect. La dame âgée alla directement à lui.

— Père Lutner, lui dit-elle, s'il y a des malheureux parmi vous, voici pour les secourir; prenez, et que Dieu vous accorde encore de longs jours.

En disant ces mots elle déposa dans les mains du vieillard une bourse remplie d'or.

Un instant après la chaise de poste reprenait au grand galop la route de Genève.

— Je le savais bien, s'écria le père Lutner, je savais bien qu'elle ne nous avait pas oubliés!

— Qui? demandèrent toutes les voix ensemble.

— Elle, cette excellente femme.

— Vous la connaissez?

— Oui.

— Qui donc est-elle?

— Vous ne le savez pas?

— Non.

— Écoutez-moi, je vais vous l'apprendre.

On entoura le père Lutner, et voici ce qu'il raconta:

Pierre Lalou habitait, il y a dix-huit ans, ce village, où il exerçait l'état de colporteur. Sa famille, dont il était le seul soutien, se composait de Cécile sa femme, d'un jeune garçon de cinq ans nommé Julien, et de la petite Laure, âgée seulement de quinze mois. Il les chérissait tous d'une tendresse sans égale. Il eût été le plus heureux des hommes sans les fréquentes absences auxquelles l'obligeait la nature de son négoce; mais à peine rentrait-il à la maison qu'il fallait songer à se mettre de nouveau en chemin. Jeune, actif, courageux, Pierre travaillait avec une ardeur infatigable.

— Femme, dit-il un jour à Cécile, voilà la foire de Lausanne qui approche, tu sais comme elle est productive d'habitude, je veux qu'elle le soit bien davantage cette année. J'ai commandé à M. Poterel, de Genève, un assortiment complet, tous objets de choix; j'ai consacré à l'achat de ces marchandises tout l'argent que nous avons de disponible; mais ne t'en mets pas en peine, leur placement m'inquiète fort peu; je connais maintenant le goût du pays, et je suis sûr de réaliser sur cette

pacotille un bénéfice comme je n'en ai encore fait de ma vie.

Cécile, pour toute réponse, serra la main de son mari.

La semaine se passa à numéroter, enregistrer et envelopper avec soin les articles de M. Poterel à mesure qu'ils arrivaient.

Le lundi matin Pierre dit adieu à Cécile, et, après avoir recommandé à Julien d'être bien sage, après avoir couvert de baisers les joues blanches et roses de la petite Laure, qui, suspendue au bras de sa mère, répondait à ses caresses par de bruyants éclats de joie auxquels se mêlait le mot papa, qu'elle bégayait à peine, il plaça sa balle sur son dos, prit son bâton ferré à la main, et, le cœur encore ému des larmes de Cécile, il alla gagner la grande route dont on distinguait au loin la ligne tortueuse et bordée d'arbres. Cécile le regarda s'éloigner aussi loin que ses yeux purent l'apercevoir; quand elle ne le vit plus, elle rentra dans la maison, et reprit tristement son travail du ménage.

Ce jour-là, la chaleur était accablante. Malgré la sueur qui ruisselait de son visage, Pierre avait déjà parcouru trois grandes lieues sans ralentir sa marche. La foire s'ouvrait le lendemain; il voulait arriver à Lausanne assez tôt pour voir quelques amis, et se coucher de bonne heure afin d'être prêt à la pointe du jour.

Les eaux du lac qu'il côtoyait, soulevées par un furieux vent du sud, grondaient à ses pieds, semblables aux vagues d'une mer battue par la tempête. Pierre n'y prenait pas garde : tout à ses idées, il continuait bravement sa route, pensant à ses affaires, à sa femme, à ses enfants qu'il était déjà impatient de revoir; il paraissait insensible à ce spectacle imposant de la nature.

Il venait de dépasser Morges; deux lieues encore et il tou-

chait au terme de son voyage, lorsque tout à coup ces mots : Au secours! au secours! frappèrent son oreille.

Pierre lève la tête, il aperçoit, dans une barque amarrée au rivage, deux femmes dont les traits et les gestes décelaient le plus violent désespoir. L'une surtout, plus élégamment vêtue que l'autre, remplissait l'air de ses cris. — Ma fille! ma fille! disait-elle en tendant les mains vers un objet blanc qui flottait à la surface du lac, et que les flots emportaient loin du bord; ma fille! qui me rendra ma fille? mon Dieu! mon Dieu, rendez-moi ma fille!

Et elle allait se précipiter pour ressaisir son enfant.

— Attendez! attendez! lui crie Pierre.

Dans un clin d'œil il s'est débarrassé de sa balle et de son bâton ferré, et, prompt comme l'éclair, il s'élance dans le lac.

Au même moment un cri plus déchirant encore retentit à ses côtés : l'enfant, que sa robe avait préservée jusqu'alors, venait de disparaître sous les eaux, et la malheureuse mère tombait évanouie dans les bras de sa compagne.

Pierre était excellent nageur; il se dirige vers le point où il avait vu flotter la robe blanche; il plonge une fois, deux fois, mais sans succès : la troisième fois il reparaît ramenant avec lui la pauvre petite créature. Muni de son précieux fardeau, il regagna le rivage, et un instant après il déposait l'enfant plein de vie sur le sein de sa mère.

Hélas! l'infortunée ne pouvait jouir d'un tel bonheur. Privée de l'usage de ses sens, elle ne voyait rien, elle n'entendait rien de ce qui se passait autour d'elle; Pierre alors courut à sa balle et en rapporta un flacon contenant des sels : ce secours la rendit à la vie.

Comment exprimer ce qu'éprouva l'heureuse mère en entendant la voix de sa fille, en sentant ses petites mains entou-

rer son cou, ses lèvres fraîches et rosées lui baiser le visage ? Elle resta longtemps immobile, retenant son souffle et n'osant laisser éclater sa joie; elle craignait d'être le jouet d'un songe que le réveil allait dissiper.

Cependant, peu à peu, ses souvenirs lui revinrent, et quand elle se fut assurée que c'était bien sa fille qu'elle pressait sur son cœur, sa fille qu'elle avait vue disparaître sous les eaux du lac, ses yeux se baignèrent de larmes, elle tomba à genoux, et remercia Dieu de la lui avoir rendue. Lorsque les premiers transports furent passés, elle chercha son libérateur, il avait disparu. Pierre était déjà bien loin : sa balle sur le dos, son bâton ferré à la main, il cheminait vers Lausanne.

Il y arriva un peu avant la chute du jour. Son premier soin fut de changer de vêtements, ceux qu'il avait sur lui étaient encore tout humides; puis il sortit pour remplir, auprès des autorités de la ville, les formalités indispensables. Quand il vint le soir, il éprouva des frissons et un violent mal de tête qui le forcèrent de se coucher; la nuit, le mal empira, il ne put dormir, et quand il voulut se lever, le lendemain matin, une fièvre ardente le retint dans son lit.

Pour comble de malheur, le temps de la foire se passa sans que le pauvre Pierre pût placer la moindre petite pièce de sa pacotille. Cette pensée acheva de l'abattre. De ce moment il devint tellement faible, qu'il fut contraint de prendre une voiture pour regagner son village.

Arrivé chez lui, la maladie prit tout à coup un caractère effrayant. On fit venir le meilleur médecin de Vevey; mais tous les secours de l'art furent inutiles, trois jours après, l'infortuné Pierre expira.

Rien ne saurait peindre la douleur de la pauvre Cécile; ce fut un coup terrible pour elle, et qui faillit la conduire au tombeau.

Grâce aux paroles consolantes d'un bon prêtre, son âme prit le dessus, la vue de ses enfants lui rendit le courage.

Pierre était mort pauvre, il fut inhumé aux frais de la paroisse.

Cécile voulut l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure. Elle suivit le corbillard ; la petite Laure dormait dans ses bras, Julien marchait à ses côtés, tenant d'une main le jupon de sa mère.

La cérémonie terminée, le prêtre et les assistants se retirèrent. Cécile alors déposa sur la croix une couronne d'immortelles, puis, s'agenouillant sur la terre qui recouvrait les restes de son époux, *elle pria Dieu de ne point l'abandonner.*

Quelle fut sa surprise, en rentrant chez elle, de voir devant la porte de sa maison une voiture attelée de deux beaux chevaux, et tout près de là le médecin causant avec deux étrangers !

C'étaient, mes amis, M. et madame Bunher, le père et la mère de la petite fille que Pierre avait retirée du lac. Leurs démarches pour connaître le sauveur de leur fille avaient été longtemps infructueuses; enfin, ils avaient découvert son nom et sa demeure, et ils étaient partis pour lui exprimer leur reconnaissance; mais en apprenant du docteur combien le dévouement de Pierre lui avait été fatal, ils résolurent de venir au secours de sa malheureuse famille.

M. Bunher était un riche banquier; il proposa à Cécile de l'emmener à Genève avec ses enfants dont il promit de prendre soin. Cécile refusa d'abord, mais les instances de madame Bunher devinrent si pressantes qu'elle ne put y résister, ils partirent.

Madame Bunher eut pour Laure toute la tendresse d'une mère, elle la fit élever sous ses yeux avec Aspasie sa fille; son

frère fut placé dans un collége, où il reçut une brillante éducation. A l'âge de dix-huit ans M. Bunher le prit chez lui; plus tard, il le mit à la tête de sa maison, et, il y a six mois, Julien épousa mademoiselle Aspasie. Vous venez de la voir : c'est cette jeune et belle femme qui nous souriait avec tant de bonté. La jeune personne aux cheveux blonds, c'est Laure; la vieille dame, c'est Cécile, et le beau monsieur qui lui donnait le bras, c'est Julien.

Ils sont riches maintenant, mais la fortune ne les a pas changés; ils n'ont point oublié dans leur grandeur la tombe du pauvre Pierre.

Tonin CASTELLAN.



LA RECONNAISSANCE



Tout près de Landerneau, petite ville de la Basse-Bretagne, à vingt minutes environ en y arrivant par Morlaix, à gauche de la route, on apercevait encore en 1822 une petite maisonnette fort jolie. Ses murs blancs, ses volets peints en vert, sa couverture d'ardoise qui reluisait aux rayons du soleil, lui donnaient l'air d'une superbe maison de plaisance, comparée aux misérables huttes recouvertes en paille noircie par la fumée qui servent d'habitation aux paysans de cette contrée. A droite, un petit

jardin potager; à gauche, un verger planté des plus beaux arbres à fruits; sur le derrière, une petite prairie brillant, dans la saison des fleurs, des couleurs les plus variées : le tout était entouré d'une double haie d'acacias et de rosiers sauvages.

Une affaire de la plus grave importance m'avait appelé à Brest; nous arrivâmes de grand matin à Morlaix, où la voiture devait s'arrêter une heure. Le temps était superbe, l'air frais et pur; cela me donna l'envie de faire une promenade à pied : je prévins donc le conducteur, et me voilà parti, admirant en amateur les sites pittoresques dont ce pays abonde.

Arrivé devant la maison que je viens de décrire, je m'arrêtai pour la contempler, tant elle me frappa par sa propreté et l'harmonie de son entourage.

— Le délicieux petit endroit! m'écriai-je tout haut.

— N'est-ce pas, Monsieur? dit une voix tout près de moi.

Je me retourne : c'était un Bas-Breton avec ses larges culottes bouffantes, son chapeau à larges bords, sa face hâlée et ses longs cheveux noirs retombant sur ses épaules.

— A qui appartient cette maison? lui demandai-je.

— A un marin.

— Ah! un officier de marine?

— Non, un simple matelot qui l'habite avec sa femme et ses deux enfants.

— Un simple matelot!

— Oui, Monsieur.

— C'est singulier.

— Oh! c'est une histoire qui a fait beaucoup de bruit ici.

— Une histoire! contez-la-moi donc.

— Volontiers. Asseyons-nous sur ce banc de pierre.

Nous nous assîmes, et le paysan commença son récit.

— Xavier Burle est un enfant du pays qui épousa fort jeune,

en 1810, Magdelone Giffe, aussi fille du pays. Xavier, appelé à servir la patrie, préféra prendre du service dans la marine; nous autres, Bretons, nous aimons mieux ça. Xavier possédait à cinquante pas de ce petit bijou, mais de l'autre côté de la route, une pauvre bicoque qui ne valait guère mieux que celles que vous voyez autour de nous : c'était l'héritage de son père. Pressé de rejoindre son navire, qui devait mettre à la voile dans le courant de la semaine suivante, il installa sa femme le mieux qu'il put dans sa propriété, lui laissa le peu d'argent qu'il avait, et partit pour Brest.

Magdelone était une excellente blanchisseuse, rangée, économe; aussi ses affaires prirent-elles bientôt une extension considérable. Il était rare que l'année se passât sans qu'elle eût l'occasion de voir son mari au moins une fois. Elle vivait donc heureuse; le produit de son travail suffisait amplement à son existence et à celle de ses deux enfants, une petite fille de quatre ans et un garçon nouvellement né, lorsqu'un jour, c'était, je crois, le 4 octobre, un vendredi, à six heures du matin, le feu se déclare chez elle. Le vent du nord-ouest soufflait avec tant de violence, que, malgré les prompts secours que nous lui portâmes, tout fut dévoré en peu d'instants.

A la nouvelle de cet affreux désastre, le premier mouvement de Magdelone est de courir au secours de ses enfants. La chambre où ils reposaient, touchant à l'endroit où avait éclaté l'incendie, était déjà à moitié envahie par les flammes, une fumée noire et épaisse en obscurcissait l'entrée. Magdelone ne distinguait rien; mais la voix de ces petits malheureux qui appelaient leur mère la guida. Elle va à eux, les enlève de leur couche, et, sans être arrêtée par les solives en feu qui craquaient sous ses pas, elle franchit rapidement la distance qui lui

restait à parcourir pour sortir de ce lieu de désolation. Arrivée sur la grande route, elle y dépose son précieux fardeau; puis elle tombe sur une pierre, les vêtements en désordre, l'âme brisée par le désespoir.

Ses yeux suivaient avec effroi les progrès de l'incendie, lorsque tout à coup un bruit affreux se fait entendre. Magdelone jette un cri; la maison venait de crouler, ce n'était plus qu'un monceau de décombres.

— L'infortunée! m'écriai-je.

— Le courage ne l'abandonna pas, reprit le paysan. Il existe à Brest une caisse de secours pour les marins malheureux et leurs familles. Magdelone le savait, elle résolut de s'y rendre. Elle confia sa fille à une brave femme du voisinage, et, le soir même du jour de la catastrophe, elle prit à pied le chemin de cette ville, portant dans ses bras son fils, trop jeune encore pour qu'il pût se passer de sa mère. Elle marcha ainsi toute la nuit, supportant ainsi sans se plaindre la fatigue de la route et les angoisses de la faim. Parvenue au bout de son voyage, sa première pensée fut de se rendre à l'église, afin de remercier Dieu de lui avoir conservé ses enfants sains et saufs; mais, arrivée sur la place, ses genoux fléchirent, elle n'eut que le temps de se réfugier sous le porche, où elle tomba privée de sentiment.

Au même instant une foule élégante sortait de l'église : on venait d'y célébrer un mariage. Bientôt parut une jeune femme vêtue de blanc, donnant le bras à un homme jeune encore et qui portait l'uniforme de capitaine de vaisseau. C'étaient les nouveaux mariés.

La jeune femme distribua des aumônes aux pauvres qui se précipitaient sur son passage; elle aperçoit Magdelone évanouie, tenant toujours son enfant dans ses bras.

— Germain! Germain! appela-t-elle, vite, secourez cette femme!

Germain tira de sa poche un flacon d'éther; il le fit respirer à Magdelone, qui ouvrit bientôt les yeux.

— Comment vous trouvez-vous? lui demanda la nouvelle mariée.

— Mieux, Madame, lui répondit Magdelone, je vous remercie.

— Votre état me touche, bonne femme, qui êtes-vous?

— Hélas! Madame, je suis la femme d'un marin; le feu a tout détruit chez moi, je suis venue à Brest pour réclamer quelques secours, en attendant le retour de mon mari. J'ai marché toute la nuit; mais la fatigue, le manque de nourriture...

— Votre mari est marin? lui dit l'officier.

— Oui, Monsieur, depuis cinq ans, à bord de *la Cérès*.

— A bord de *la Cérès*, dites-vous? Et quel est son nom?

— Xavier Burle.

— Xavier Burle! Vous êtes la femme de Xavier Burle?

— Oui, Monsieur.

— Germain, faites avancer la voiture Montez, montez, bonne femme.

Magdelone voulut exprimer sa reconnaissance pour tous les soins qu'on lui prodiguait. — Vous ne me devez rien, lui dit son hôte, des circonstances que vous connaîtrez plus tard m'ont fait contracter envers votre mari une dette que rien au monde ne peut acquitter, et, quoi que je fasse pour vous, je serai toujours le débiteur de Xavier. J'exige donc que vous restiez chez moi jusqu'à ce que vous et votre enfant soyez parfaitement remis.

Un mois se passa, pendant lequel Magdelone avait souvent

témoigné le désir de revoir sa fille, qu'elle avait laissée dans son village.

— Nous irons, nous irons bientôt, lui disait toujours la jeune dame; rassurez-vous.

Elle faisait fréquemment des promenades en voiture avec l'officier et sa femme.

Un jour, leur promenade se prolongea plus qu'à l'ordinaire. Au bout de trois heures environ ils s'arrêtèrent devant cette jolie maison, que Magdelone reconnut pour celle de Thomas Dille, quoique les embellissements qu'on y avait faits la rendissent pour ainsi dire méconnaissable.

— Nous voici arrivés, dit la jeune dame.

Ils descendirent de voiture. La première personne qui frappa les regards de Magdelone fut son mari, qui l'avait reconnue de loin, et qui accourait avec sa fille. Débarqué le matin même, le matelot était aussitôt parti pour son village.

Ce fut un moment de douce joie pour les deux époux de se revoir après dix mois d'absence. Mais lorsque Xavier aperçut l'officier :

— Monsieur Varin! s'écria-t-il.

— Moi-même.

— Vous avec ma femme!

— Pourquoi pas?

— Je ne puis comprendre...

— Entre ici avec nous, mon brave, je te l'expliquerai.

— Volontiers, mon capitaine.

Ils entrèrent dans la maison.

— Dis-moi, Xavier, te souviens-tu du jour où nous abordâmes cette corvette anglaise?

— Si je m'en souviens, mon capitaine!

— Nous sautâmes les premiers à bord.

— Dites donc que c'est vous qui sautâtes le premier, et moi le second.

— Les Anglais m'avaient entouré, j'allais périr; tu te précipitas au-devant des coups...

— C'était mon devoir.

— Et tu reçus dans la poitrine celui qui m'était destiné.

— Vous croyez, mon capitaine? Dans tous les cas, il y a longtemps que je n'y pense plus.

— Oui, mais moi, je ne l'ai point oublié.

— Que voulez-vous dire?

— Que sans toi je n'existerais plus.

— Ne parlons pas de ça, mon capitaine.

— Soit. Dis-moi, comment trouves-tu cette maison?

— Charmante, mon capitaine.

— Elle te plaît?

— Ce serait difficile autrement.

— Tu y passerais volontiers tes jours, n'est-ce pas?

— Je le crois bien, mais...

— En ce cas, tu peux y rester.

— Comment cela?

— Cette maison t'appartient.

— A moi?

— Oui, je te la donne.

— Vous n'y pensez pas, mon capitaine.

— Tu refuses, toi qui m'as sauvé la vie!

— Mais, mon capitaine, en conscience je ne puis...

— Tu n'as donc jamais eu d'amitié pour moi?

— Moi, mon capitaine? Dieu! s'il fallait encore...

— Alors, tu acceptes donc?

— Dame, mon capitaine, si vous dites que je ne vous aime pas...

— Allons, c'est convenu, tu acceptes?

— Oui, mon capitaine.

— Et tu passeras tes jours ici?

— Je ne demande pas mieux, mon capitaine; mais le service?

— N'est-ce que cela?

— Mais il me semble que...

— Ne t'en mets pas en peine.

— Cependant...

— Tu es libre.

— Que dites-vous?

— Voilà ton congé.

— Il serait possible! s'écria le matelot, en saisissant le papier que son capitaine lui présentait.

Il voulut se jeter à ses pieds.

— Relève-toi, mon brave, je suis toujours ton débiteur.

Xavier est maintenant le plus heureux des hommes; tout lui a prospéré depuis qu'il est dans sa petite maisonnette, et à la prière que chaque jour la famille réunie adresse à l'Être suprême, vient se mêler le nom de leur bienfaiteur.

Le paysan breton finissait à peine son récit, que le claquement du fouet m'annonça l'arrivée de la diligence; je repris ma place dans le coupé, où je m'assoupis bientôt, en pensant à l'action généreuse du brave capitaine de marine.

Tonin CASTELLAN.



LE BRIGAND SEPOLINI



Le soleil, un de ces soleils du mois d'août en Italie, dardait d'aplomb sur une délicieuse habitation située à quelques milles de Venise; le temps était lourd, la chaleur suffocante, et le calme plat de la nature, qui permettait à chaque bruit de se faire entendre distinctement, faisait présager un orage prochain. Midi venait de sonner à la petite église du village.

Dans ce moment la porte de la délicieuse habitation s'ouvrit, et il en sortit une jeune fille tenant un enfant dans ses bras; une vieille femme la suivait.

— J'en suis désolée, Marietta, disait la vieille femme du ton le plus indifférent, mais je ne puis absolument rien pour ta mère. C'est ma nièce, c'est vrai; aussi je ne lui refuse ni ma

bénédiction, ni mes prières; mais quant aux cent écus qu'il lui faut pour empêcher ton père d'aller en prison, je ne les ai pas... de trop s'entend.

— Mais songez-y, ma tante, reprit Marietta suppliante; si mon père va en prison, qui est-ce qui conduira sa gondole? Et si la gondole ne fait rien, ma mère, moi et ce petit ange qui n'a pas un an, nous mourrons tous de faim.

— Cela me fera certes beaucoup de peine, dit la vieille dame du ton le plus indifférent; mais s'il faut absolument cent écus à ton père, il lui est facile de se les procurer.

— Et comment? demanda Marietta en essuyant ses larmes.

— Cent écus sont promis depuis huit jours à celui qui livrera mort ou vif le brigand Sepolini, dit la tante, à celui même qui en donnera des nouvelles, qui mettra les sbires sur ses traces. Qu'il le cherche, qu'il le trouve; ces hommes ne se méfient pas d'un gondolier.

— Merci, ma tante, mon père ne fait pas le métier d'espion, dit Marietta en faisant un pas pour s'éloigner. Ainsi, vous me refusez? ajouta-t-elle en s'arrêtant.

— Que Dieu te conduise, ma fille, dit la tante pour toute réponse, et ne t'arrête pas plus longtemps ici; l'orage n'est pas loin, il pourrait te surprendre en route et tu as encore deux bonnes lieues avant d'arriver à Venise. Adieu, porte-toi bien.

Disant ces mots, la vieille signora rentra chez elle, et ferma sa porte sur la jeune fille et son frère.

— Oh! oui, que Dieu me conduise et sauve mon père! disait la jeune Vénitienne en hâtant le pas, car elle entendait déjà dans le lointain quelques sourds roulements de tonnerre. Hélas! je n'ai plus d'espoir qu'en lui.

Et elle marchait vivement, tantôt regardant le doux fardeau

dont elle s'était chargée, croyant par la vue de cette innocente créature attendrir sa tante; tantôt regardant autour d'elle la campagne déserte ou le ciel chargé de gros nuages noirs. Mais l'orage approchait à pas de géant, les roulements devenaient plus forts et plus terribles; Marietta sentit bientôt quelques larges gouttes de pluie tomber sur son front et l'inonder.

Si elle eût été seule, elle aurait continué sa route; mais exposer son jeune frère à une averse! Marietta chercha un refuge pour lui; elle ne tarda pas à voir, non loin de sa route, l'entrée d'une de ces grottes naturelles formées de terre et de plusieurs troncs d'arbres rapprochés : la pluie tombait alors à torrents, Marietta n'hésita pas à se mettre à couvert sous cet abri. Là, posant son frère sur un tertre de gazon, elle attendit la fin de l'orage. Celui-ci ne dura pas longtemps; après quelques roulements réitérés, il s'éloigna, la pluie cessa, et Marietta sortit de la grotte pour regarder l'état du chemin. A ce moment un coup de feu se fit entendre, et peu après un homme chancelant, blessé, couvert de sang, armé d'un long couteau et d'une carabine se précipita dans la grotte, et alla tomber non loin de l'entrée, en criant : — Je suis mort! Son couteau et son chapeau tombèrent d'un côté, sa carabine de l'autre.

Effrayée au dernier point, Marietta n'avait pu retenir un cri d'horreur; mais voyant l'immobilité du nouveau personnage et le sang qui coulait de son front, l'humanité prit le dessus sur la frayeur, elle s'approcha de lui.

C'était un jeune homme de vingt ans au plus; une légère moustache blonde cachait à peine sa lèvre supérieure; ses cheveux blonds mouillés et en désordre attestaient une course rapide et longue. Son costume n'avait rien de remarquable, c'é-

tait celui d'un paysan aisé; son gilet et son pantalon de velours noir faisaient admirablement ressortir la blancheur mate de son teint; une ceinture en laine rouge serrait sa taille. Le premier soin de Marietta fut d'appliquer son mouchoir sur la blessure pour en étancher le sang; puis, posant la main sur le cœur de l'inconnu et le sentant battre, elle vit bien qu'il n'était pas mort; effectivement il ne tarda pas à ouvrir les yeux.

— Enfin! dit-elle.

— Chut! dit l'étranger, sans regarder celle qui venait de le rappeler à la vie; chut! n'entendez-vous rien?

— Rien, dit la jeune fille, que le vent qui souffle encore : l'orage a cessé, la pluie ne tombe plus, mais votre sang coule toujours, signor; et si vous voulez prendre soin de mon frère, j'irai à quelque habitation voisine chercher du secours.

— Gardez-vous-en bien, signora, interrompit vivement l'inconnu.

— Vous vous sentez alors tout à fait bien? Tant mieux, répliqua naïvement la jeune fille du gondolier; dans ce cas je peux vous quitter et aller retrouver ma mère.

— Sa mère! elle a une mère! Qu'elle est heureuse! dit l'inconnu avec un tel accent de tristesse que Marietta s'arrêta...

— Heureuse! non, dit Marietta chez qui ce mot, en lui rappelant son chagrin, amena des larmes dans les yeux.

— Et quel chagrin pouvez-vous avoir, enfant? demanda le blessé, remarquant pour la première fois l'extrême jeunesse de Marietta.

— Un chagrin mortel, signor, dit Marietta en fondant en larmes; si je ne trouve pas cent écus d'ici à ce soir, mon père ira en prison.

— Cent écus! répéta l'inconnu... Hélas! si je les avais, je vous les donnerais, pauvre petite.

— Tous disent cela, et personne ne les a donc, car personne ne les donne, dit Marietta ; jusqu'à ma tante, la signora Pazzoa, qui demeure là-bas sur la route de Venise, qui prétend, elle aussi, qu'elle ne les a pas ; et cependant, si elle voulait fouiller dans sa grande armoire en bois des îles, sous ses jupons en basin rayé, je suis bien sûre...

— Chut ! dit l'inconnu, sur les traits duquel une pâleur livide passa ; chut ! on vient...

— Ce sont deux hommes qui passent au loin, dit Marietta ; mais qu'avez-vous ? que craignez-vous ?

— Ce que je crains !... non, je ne puis plus vivre ainsi, dit l'étranger. Attaquer la nuit, trembler le jour, il vaut mieux en finir une fois pour toutes ! Et se tournant vers la petite Vénitienne, qui l'écoutait sans le comprendre :

— Il vous faut cent écus, n'est-ce pas ?

— Oui, dit la jeune fille, qui recula effrayée.

— On les a promis ce matin à qui livrerait le brigand Sepolini.

— Oui, dit encore Marietta en respirant à peine.

— Eh bien ! je suis le brigand Sepolini ! livrez-moi, et vous aurez les cent écus, s'écria le blessé.

Marietta se recula en mettant les mains sur ses yeux.

— Qu'attendez-vous ? livrez-moi donc, lui dit Sepolini.

— Ah ! signor brigand, dit Marietta, si tremblante que ses jambes pouvaient à peine la soutenir, laissez-moi prendre mon frère, laissez-moi m'en aller.

— Blessé, mourant, si ce n'est vous, un autre me livrera et aura les cent écus, lui dit Sepolini de sa voix douce... Tenez, n'entendez-vous pas... on me cherche !...

— Cachez-vous, la grotte est profonde et noire ! dit Marietta excitée par l'effroi ; cachez-vous, et priez Dieu, signor, car Dieu seul peut vous sauver.

— Dieu! dit le brigand en secouant la tête avec incrédulité.

— Oh! vous me faites peur, vous ne croyez pas en Dieu, dit la jeune enfant, sublime de piété; mais j'y crois, moi, j'y crois, et je vous sauverai. Cachez-vous, vous dis-je.

Disant ces mots, la jeune fille poussa le brigand au fond de la grotte, prit sur ses bras son frère, que ce colloque avait éveillé, et, s'asseyant avec lui à l'entrée de la grotte, d'une voix émue elle se mit à chanter :

Sainte madone :
O ma patronne !
Du haut des cieux,
Au petit être
Qui vient de naître
Souris des yeux !

— Mais vos accents vont attirer les sbires de ce côté, lui dit le bandit d'une voix basse et émue.

— Ayez confiance en Dieu, signor, dit la petite, qui chanta plus fort :

Pour sa jeunesse,
De ta tendresse
Fais un berceau,
Et de ton aile,
Divine et belle,
Un blanc rideau.

Marietta en était au dernier vers de son couplet, lorsque les sbires, attirés par son chant, s'approchèrent d'elle.

— La belle enfant, dit l'un d'eux, y a-t-il longtemps que tu es là ?

— Depuis environ deux heures, signor, un peu avant que l'orage éclatât, répondit Marietta en barrant de son corps l'entrée de la grotte.

— Alors tu dois avoir entendu un coup de feu, répliqua un second sbire.

— A moins que d'être sourde, et certes je le ne suis pas, signor, répondit la petite chanteuse, affectant un air dégagé peu analogue avec les battements de son cœur; j'ai entendu un coup de feu.

— Alors, tu dois aussi avoir vu passer par ici un jeune homme? dit un troisième.

— A moins que d'être aveugle, et certes je ne le suis pas, signor, répliqua la jeune fille; j'ai vu passer par ici un jeune homme.

— Il devait être blessé? fit observer le premier qui avait parlé.

— Dame, signor, je ne l'affirmerais pas; car il courait, il courait... il doit être loin, allez, à l'heure qu'il est.

— Et quelle route a-t-il prise? dirent-ils tous à la fois.

— Celle de Venise, signori; s'il court encore, il doit y être rendu à l'heure qu'il est.

— Merci, la belle enfant, dirent les hommes en s'éloignant. En route, ajoutèrent-ils en se parlant entre eux.

Marietta acheva sa chanson d'un ton plus assuré.

A la lumière,
Clos sa paupière
D'un doux sommeil,
Et fais qu'il rie,
Vierge Marie,
A son réveil!

— Enfant, lui dit le bandit à genoux non loin d'elle, tu m'as sauvé, tu me fais croire en Dieu.

— Et vous avez raison d'y croire, signor, dit Marietta en se levant, car c'est lui qui vous a caché aux yeux de ceux qui vous cherchaient, c'est lui qui m'a donné de la force, du courage, de la voix; car... tenez... votre danger est passé, mon courage aussi ; je ne me soutiens plus.

Effectivement, Marietta, pâle comme une morte, aurait laissé tomber son enfant à terre si le brigand ne l'eût soutenue. En rouvrant les yeux et voyant son frère sur les bras du bandit, la jeune fille ne put retenir un geste d'effroi.

— Rendez-moi mon frère! cria-t-elle, rendez-moi mon frère!

— Je vous comprends, lui dit Sepolini humilié et baissant les yeux, je vous fais horreur.

— Non! oh! non, dit la jeune fille honteuse d'avoir été devinée; mais... Et sans doute ce qu'elle allait ajouter était plus humiliant encore, car elle se tut, reprit son frère, et fit un pas avec lui hors de la grotte.

— Un moment, dit le brigand timide et craintif, avant de nous séparer, sans doute pour toujours, dites-moi, charmante enfant, le nom de celle qui la première a fait entrer dans mon cœur un sentiment divin et religieux.

— Marietta Goldoni, la fille du gondolier de la place Saint-Marc, répondit la Vénitienne.

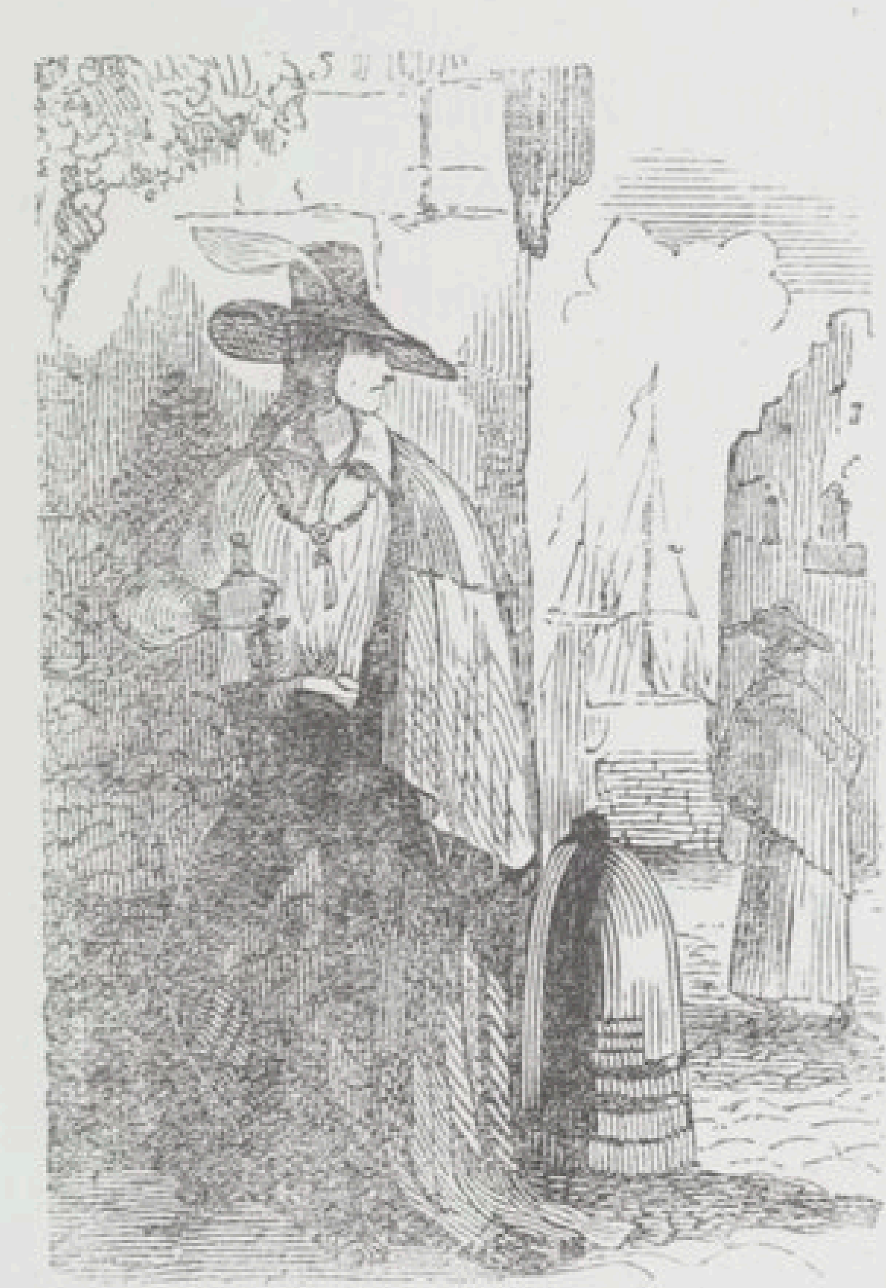
— Ma sœur!... cria le jeune homme, agité d'un tremblement nerveux. Et soudain, mettant ses mains sur ses yeux, il s'enfuit en courant et sans tourner la tête une seule fois vers Marietta, qu'il laissa étonnée et stupéfaite à sa place.

EUGÉNIE FOA.



LE BRIGAND SEPOLINI

(SUITE)



Marietta était rentrée au logis dans un état impossible à dépeindre. Ce nom de sœur que lui avait donné le brigand Sepolini, ce qui s'était passé dans la caverne, tout cela avait fortement ému cette jeune enfant, dont jusqu'à ce jour aucun événement n'avait troublé l'heureuse vie.

Pour une des lois de Venise que Goldoni avait enfreinte, il avait été condamné à une amende; si à la chute du jour elle n'était pas acquittée, il verrait sa gondole saisie, et irait en prison : c'était une ruine totale pour toute sa famille.

Environ une heure après qu'elle fut rentrée, Marietta, à l'oreille de laquelle ce titre de sœur vibrait encore, ne put y tenir plus longtemps, et, choisissant un moment de silence causé par l'abattement de la douleur et l'impossibilité reconnue de faire face au malheur, le rompit tout à coup en disant :

— Vous avez eu un fils avant moi?

— Qui te l'a dit? lui répliqua vivement son père.

— Ce matin... dit Marietta.

— Chez ta tante Trapani? interrompit la femme du gondolier.

— Hélas! ajouta Goldoni tristement, il aurait vingt-deux ans aujourd'hui.

— C'est donc vrai! Et qu'est-il devenu? demanda Marietta en hésitant, car elle sentait que c'était presque un mensonge que cette demande.

— Dieu seul le sait, petite, répondit Goldoni.

— Quoi ! vous n'avez jamais reçu de ses nouvelles? vous ne savez s'il est mort ou en vie, honnête homme ou...

— Enfant! comment veux-tu que je le sache? dit Goldoni, à qui le souvenir de son fils ôta pour un instant le sentiment de sa position actuelle. Enfant, ton frère avait quinze mois quand il nous fut enlevé. Ce jour-là ne sortira jamais de ma mémoire. Je n'habitais pas encore Venise, j'étais à Rome chez les parents de ta mère. Il y avait fête au village, mais ta mère et moi ne prenions aucune part à la joie commune; notre joie, à nous, c'était Fabiani, ton frère. Retirés derrière un quartier de roche, assis sur un tertre de gazon, le bruit de la fête, le son des instruments nous arrivaient lointains; et pendant que les autres s'amusaient, Teresa et moi nous essayions les premiers pas de notre enfant. Il était beau, beau comme l'enfant Jésus suspendu au cou de la Madone dans l'image qu'il y a au Vatican. Soudain

un bruit singulier et terrible vint nous alarmer jusque dans notre retraite : un taureau furieux s'était échappé, parcourait les rangs des danseurs, et les dispersait avec des cris d'effroi. On connaissait ma force, mon audace, mon nom résonnait de tous côtés. Je me levai, je courus au secours de mes concitoyens et fus assez heureux pour m'emparer du taureau et le ramener soumis à son maître... J'étais presque porté en triomphe par ceux que je venais de sauver, lorsque je vis venir à moi ma femme. Elle était seule.

— Tu es blessé? me dit-elle.

— Non. Et notre enfant? dis-je aussitôt.

— Là-bas, où nous étions tout à l'heure, une bonne femme le garde.

Rassuré par la tranquillité de Teresa, nous restâmes encore un moment avec nos amis; puis nous allâmes rejoindre notre fils. Je ne sais pourquoi, mais j'étais inquiet, je redoutais un malheur. Effectivement, notre enfant, la vieille femme, tout avait disparu!... Depuis, je n'ai plus revu Fabiani, je n'en ai jamais eu aucune nouvelle; la vieille femme n'était pas du pays, personne ne la connaissait... Et si je ne parle jamais de cet enfant, c'est que ta mère, qui se reproche son imprudence, croit voir un reproche dans ma bouche chaque fois que j'en parle...

— Oui, dit Teresa, et je me reproche ma coupable crédulité. Assise à l'endroit où m'avait laissée mon mari, je n'osais bouger, lorsqu'une vieille femme vint à moi.

— Votre mari est blessé, il vous demande, courez vite, me dit-elle. Attendez, ajouta-t-elle, cet enfant entraverait votre course; confiez-le-moi, je vous attends ici avec lui.

Sans prendre même le temps d'embrasser mon fils, je le lui mis sur les bras, et je partis en courant. Maudit empressement!

maudite confiance!... Que de fois en pleurant j'ai prié Dieu de me rendre mon enfant, et j'ai demandé pardon à mon mari de l'avoir privé d'un soutien!

Un cri d'étonnement poussé par Marietta interrompit Teresa, et tous les membres de cette famille se levèrent surpris, à la vue d'une vieille femme qui entrait dans la maison.

— La tante Trapani! dirent-ils tous.

— Oui, la tante Trapani elle-même, répondit d'un air de mauvaise humeur la nouvelle venue. Elle-même, répéta-t-elle en posant sur la table un sac qui rendit un son métallique, et qui vient vous apporter les cent écus sollicités ce matin par Marietta... Oh! pas de remerciement, c'est la force qui m'y a contrainte.

— La force! s'écrièrent à la fois le gondolier, sa femme et sa fille.

— Quand je dis la force, je dis vrai. Je ne savais pas, mon neveu Goldoni, que vous aviez des intelligences avec le brigand Sepolini, dit la tante.

Marietta devint blanche comme une morte, tandis que son père, qui ne la regardait pas, répondit brusquement :

— Où prenez-vous, ma tante, ce que vous dites?

— Écoutez, mon neveu, dit la tante en s'asseyant. C'était environ un quart d'heure après l'orage, tous mes gens étaient aux champs, j'étais seule au logis; et c'est ordinairement le temps que je choisis pour compter mon linge, arranger mes armoires... Bref, me croyant seule, je n'avais pas même pris la précaution de mettre le verrou, et j'en étais à mes jupons de basin piqué, lorsqu'une petite toux me fit retourner la tête, et à deux pas de moi, derrière ma chaise, était un homme armé jusqu'aux dents et couvert de sang.

— Que voulez-vous? lui criai-je en me levant.

— Je suis le brigand Sepolini, me dit ce monstre, et vous allez faire de point en point ce que je vais vous dicter; autrement, cette nuit, vous serez étranglée dans votre lit... Puis ce brigand, qui certes doit être un suppôt de Satan, étendit sa main, une main effrayante, vers mon paquet de jupons piqués, et ajouta : — Prenez là sous ces jupons cent écus, et portez-les vous-même, entendez-vous? vous-même, au gondolier Goldoni... Allons, dépêchez-vous, ajouta-t-il d'une voix terrible; vous voyez bien que je vous attends... Obligée d'obéir, je fis ce qu'il me dit, je comptai les cent écus... Pendant cette opération il me dit encore : — Vous voyez, vous êtes seule au logis, je pourrais vous assassiner, vous voler et m'enfuir sans qu'on soupçonne seulement que c'est moi qui ai fait le coup; mais je n'ai aucun meurtre sur la conscience, et je ne commencerai pas par vous. Quant à voler, c'est différent : ce sont les gens comme vous que je choisis de préférence. Je répare les injustices du sort, j'égalise les fortunes; je prends aux riches ce qu'ils ont de trop pour le donner à ceux qui n'en ont pas assez; et je ne garde pour moi que ce qui m'est nécessaire... Allons, en route, reprit-il, voyant que j'avais fini.

— Et il vous a accompagnée jusqu'ici? ne put s'empêcher de demander Marietta.

— Je ne saurais trop l'affirmer, petite, répondit la tante, je l'ai perdu de vue en route.

— Quoi qu'il en soit, ma tante, dit Goldoni redevenu joyeux, que ce soit de force ou de gré, je ne vous remercie pas moins du secours inespére que vous me rendez là.

La conversation ne roula plus que sur le brigand Sepolini, dont la vieille femme fit le portrait le plus épouvantable, portrait que vous connaissez, mes jeunes lecteurs; mais la peur décompose les objets et les grandit d'une façon gigantesque.

A la chute du jour deux sbires se présentèrent au logis de Goldoni pour l'arrêter; l'un d'eux portait en bandoulière une carabine que Marietta crut reconnaître, et tenait à la main un chapeau et un grand couteau qui ne lui laissèrent aucun doute sur le propriétaire : c'étaient la carabine, le couteau et le chapeau de Sepolini.

— Qu'avez-vous là? cria la jeune fille hors d'elle; car, bien que Sepolini fût un brigand, il n'en était pas moins un frère pour elle, de plus il venait de sauver son père.

— Ce sont les armes d'un brigand qui s'est fait justice lui-même, lui répondit cet homme. En venant ici, nous les avons trouvées au bord du canal, et au chapeau était attaché un billet contenant ces mots : —*Sepolini est mort!* Le corps de Sepolini était à deux pas. Je vais porter cette nouvelle au gouverneur et demander la récompense promise.

Marietta ne put retenir un cri de douleur. — Sepolini est mort! dit-elle; et éperdue, craignant que son secret ne lui échappât, elle sortit en courant.

— Où vas-tu donc, Marietta? lui cria sa mère.

— Prier pour lui, répondit la pieuse enfant. Et effectivement sa mère lui vit prendre le chemin d'une petite église dans laquelle elle entra.

— Sepolini est mort! répétait-elle malgré elle en s'agenouillant devant l'autel de la Madone.

— Oui, mais Fabiani existe! dit une voix derrière elle; et Marietta, en se retournant, vit un jeune homme vêtu en gondolier agenouillé près d'elle; elle n'eut pas de peine à reconnaître en lui le blessé de la grotte, il portait encore au front la trace d'un coup de feu.

— Mon frère! lui dit-elle.

— Oui, ton frère, Marietta, reprit le jeune homme avec

douceur, et que tout le monde ignore, mon père et ma mère surtout, que Sepolini et Fabiani ne sont qu'un. Il n'y a que deux jours que je connais le nom de mes parents; la vieille qui m'a enlevé, qui était affiliée à une bande de voleurs, et qui m'avait élevé en voleur, prétendait qu'il n'existaient plus. Il y a deux jours seulement que, se sentant mourir, elle m'a avoué ma naissance. Je suis aussitôt parti pour venir trouver mon père; c'est alors que ma tête a été mise à prise, et que ce matin, grâce à ton ingénieux courage, j'ai pu échapper à ceux qui me cherchaient. Tu sais ce qui s'est passé entre la tante Trapani et moi; en la voyant prendre le chemin de Venise j'ai eu peur d'être encore reconnu, et j'ai pris par une autre route; mais ne connaissant pas le pays; je me suis trouvé sur les bords du canal... Mais que faire? ou aller? Je pensais à toi, ma sœur, si bonne, si pieuse; puis à Dieu que tu invoquais dans tes chagrins; et moi aussi j'invoquai Dieu, et pour la première fois de ma vie je me mis à le prier, à lui demander de me sauver. A mesure que je priais, je sentais le calme et la confiance entrer dans mon cœur... Dans ce moment un corps mort soulevé par les vagues passa devant moi, et presque aussitôt une idée me vint, que ton Dieu me suggérait sans doute, Marietta. J'ôtai ma veste, que je posai sur le bord du canal, ainsi que mes armes et mon chapeau, j'attachai un billet avec ces mots : *Sepolini est mort!* et je m'éloignai en toute hâte. J'achetai ces nouveaux habits; mais avant de me présenter chez mon père j'ai voulu encore prier Dieu de m'inspirer ce que j'avais à dire, et j'ai trouvé auprès de lui mon bon ange, ma bonne sœur. Dieu est avec moi!

— Excepté ton état de voleur, il faut dire tout le reste à mon père, dit Marietta prenant son frère par la main et l'entraînant vers la maison.

— Mon père! cria-t-elle en entrant, réjouissez-vous, Fabiani est retrouvé.

— Où? comment?

Mais avant que Goldoni eût achevé le dernier mot, Fabiani était à ses pieds et peu après dans ses bras. La joie de cette heureuse famille était à son comble, et ils avaient oublié la vieille tante, lorsque celle-ci prit la parole pour complimenter aussi le nouvel enfant revenu.

— Comme les enfants bien nés portent au front un cachet de beauté que n'ont pas les autres! dit-elle en regardant son petit-neveu. Quelle différence entre lui et ce vieux scélérat de Sepolini!

— Vieux! ma tante, dit Marietta en souriant.

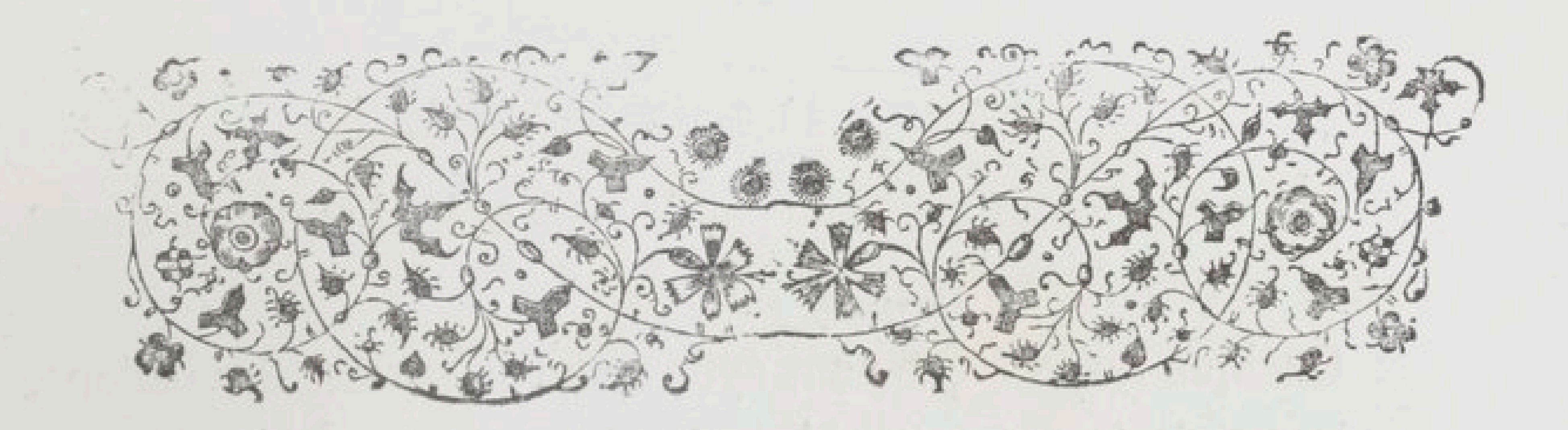
— Au moins cent ans, ma nièce, dit la tante; j'ai encore devant les yeux son grand vieux visage tout ridé.

— Sepolini est mort! ne parlons plus de lui, dit Fabiani avec une expression de tristesse chagrine dans la voix et dans les yeux.

EUGÉNIE FOA.



Anne de Boloyn.



LES

MALHEURS D'UNE REINE



Il n'est peut-être pas une seule d'entre vous, mes jeunes lectrices, qui ne se soit écriée bien souvent, dans quelque moment de joie : — *Ah! je suis heureuse comme une reine!*

Du reste, ce n'est pas seulement des bouches enfantines que s'échappe cette exclamation proverbiale; et bien des personnes dont l'âge et l'expérience auraient dû modifier les idées se laissent encore entraîner à croire que le bonheur habite immanquablement dans un magnifique palais, et qu'une reine, qui est la première

des femmes de son royaume par le rang et les honneurs, en est aussi la première par la félicité.

Quelque respect que nous ayons pour la sagesse des nations, puisque c'est sous cette dénomination pompeuse que l'on est convenu de désigner tous les vieux aphorismes qui se transmettent de génération en génération, nous nous permettrons de demander que l'on fasse une légère variante à la phrase qu'on applique si souvent aux reines, et que désormais l'on dise plutôt : — *Malheureuse comme une reine!*

Ne connaissant du rang suprême que les ennuis de la sévère étiquette, ces pauvres femmes n'ont même pas, pour se distraire, les deux grandes occupations des rois, la chasse ou la guerre; et, enfermées toute leur vie dans des prisons dont les barreaux sont dorés, et auxquelles ne manquent même pas des gardes nombreux qui veillent nuit et jour, — si elles sortent de cette magnifique prison, ce n'est trop souvent que pour monter sur l'échafaud.

L'histoire des reines qui périrent ainsi d'une mort affreuse n'est que trop nombreuse en sanglants chapitres, et chez tous les peuples on trouve une liste de ces tristes victimes des vengeances politiques; — vengeances d'autant plus cruelles que la plupart du temps elles ne craignent même pas de s'attaquer à de faibles femmes dont la vue attendrit le bourreau, — le bourreau moins impitoyable que les juges!

Une des reines dont le sort est le plus digne de commisération est l'infortunée *Anne de Boleyn,* qui fut sacrifiée par son propre mari, par ce terrible roi d'Angleterre, Henri VIII, dont tout le règne fut un si long tissu de crimes et d'horreurs.

Anne de Boleyn, fille d'un simple gentilhomme anglais, ne semblait pas destinée à monter jamais sur un trône, et plût

au ciel qu'il lui eût épargné cet avenir aussi brillant que misérable!

Demoiselle d'honneur de la reine Catherine', Anne de Boleyn était l'une des plus jolies personnes de la cour d'Angleterre, et sa beauté non moins que sa réputation de vertu ne tardèrent pas à faire impression sur Henri VIII, qui avait déjà l'idée d'un divorce avec Catherine; et en l'année 1532, ce divorce ayant été prononcé, contre la permission de la cour de Rome, le roi épousa la jeune fille d'honneur qu'il avait précédemment créée *marquise de Pembroke.*

Le bonheur de la jeune reine ne dura pas longtemps, si toutefois même elle put jamais goûter un instant de bonheur avec un mari comme le terrible Henri VIII, qui semblait taillé sur le modèle de Barbe-Bleue, et qui n'eut pas moins de huit femmes.

Après quatre ans de mariage le despóte se lassa d'Anne de Boleyn, comme il s'était lassé de Catherine; mais cette fois il n'eut pas recours aux longues formalités d'un divorce pour délier des nœuds qui lui étaient insupportables : il aima mieux les faire trancher tout d'un coup par la hache du bourreau. Quatre ans après qu'elle eut été couronnée reine d'Angleterre, la pauvre jeune femme, qui s'était endormie dans un palais brillant, se réveilla un matin dans une sombre prison de la Tour de Londres. — Henri VIII, dans un de ces accès de fureur auxquels il n'était que trop sujet, avait pris la résolution de sacrifier la malheureuse Anne de Boleyn.

Ce qui fit éclater ainsi tout à coup la colère du roi provint de ce que Henri, qui souhaitait ardemment un enfant mâle qui pût hériter de son trône, s'était vu frustré dans cette espérance par la mort de cet enfant le jour même de sa naissance. — Ce despote, dominé par un caractère violent et superstitieux, ne

craignit pas de rendre la pauvre reine responsable de son propre malheur, et l'accusa de *trahison!*

Anne de Boleyn, dont la conduite avait toujours été exempte de tout reproche, se vit faire un crime de ses démarches les plus innocentes; et, chose horrible, la malheureuse trouva son ennemie la plus acharnée dans sa propre belle-sœur, la vicomtesse de Rochefort, qui se plut à insinuer les plus cruels soupçons dans l'esprit du roi. — Il va sans dire que tous les courtisans qui encensaient la reine quelques jours auparavant l'abandonnèrent lâchement lorsqu'elle fut tombée en disgrâce, et ils furent les premiers à lui faire un crime de quelques fautes d'étiquette commises par la pauvre femme qui avait été élevée en France, et qui avait apporté à la cour d'Angleterre une gaieté enfantine que l'âge n'aurait que trop tôt fait disparaître.

A peine entrée dans sa prison, Anne de Boleyn se jeta à genoux et pria Dieu de la secourir contre les fausses imputations de ses ennemis; car elle connaissait le caractère implacable du roi, et prévoyait dès cet instant le coup terrible qui allait la frapper.

Quoiqu'elle ne conservât pas grand espoir, Anne de Boleyn écrivit une lettre au roi, dans laquelle cette infortunée princesse se défendait dignement contre toutes les odieuses imputations portées contre elle; puis elle terminait ainsi par ces généreuses paroles :

« ... Puissé-je porter seule ici-bas le poids de votre colère! « Puisse-t-elle ne pas s'étendre sur les innocents et malheu- « reux serviteurs que l'on m'a dit être en prison comme mes « complices! C'est l'unique et dernière prière que j'ose vous « adresser. Si jamais je trouvai grâce devant vos yeux, si ja- « mais le nom d'Anne de Boleyn fut agréable à vos oreilles,

« accordez-moi la faveur que je vous demande, et je ne vous
« importunerai plus des vœux et des gémissements que j'élève
« au ciel pour qu'il vous prenne sous sa garde et dirige toutes
« vos actions.

« De ma triste prison dans la Tour, ce 6 mai 1536.

« Votre loyale et toujours fidèle épouse

« ANNE DE BOLEYN. »

De toutes les personnes qu'Anne de Boleyn, naturellement bienfaisante, avait secourues de sa bourse ou de son crédit au temps de sa puissance, pas une n'éleva la voix pour la défendre.

Mais si, pourtant, et hâtons-nous de le dire à l'honneur de l'humanité : un des serviteurs de la reine, accusé d'être son complice, et jeté comme elle en prison, se vit offrir sa grâce s'il consentait, par ses révélations, à fournir des armes contre Anne de Boleyn, dont le procès ne pouvait s'instruire que bien difficilement par le manque absolu de preuves des crimes qu'on lui imputait; mais l'âme généreuse de cet homme repoussa avec horreur de semblables propositions. « J'aimerais mieux souffrir mille fois la mort, répondit-il à l'envoyé d'Henri VIII, que de calomnier une personne qui n'est pas coupable! »

Le nom de ce généreux Anglais mérite bien d'être conservé par l'histoire : il se nommait *Horris*.

Du reste, Henri VIII prouva, dans cette même circonstance, qu'on ne pouvait guère se fier à sa parole royale; car un autre

prisonnier, *Smeton*, se laissa séduire par cette promesse de grâce pleine et entière, et pour sauver sa vie il ne craignit pas de faire toutes les déclarations qu'on lui dicta. — Tant de lâcheté trouva une digne récompense, car il n'en fut pas moins exécuté avec les autres prisonniers.

Anne de Boleyn fut jugée par une assemblée de pairs, et ce tribunal était présidé par un de ses plus proches parents, par son oncle le duc de Norfolk.

Quoiqu'elle ne fût assistée d'aucun conseil, l'accusée sut se défendre elle-même avec beaucoup de force et de présence d'esprit; mais que pouvaient toutes les protestations et même toutes les preuves du monde aux yeux d'un tribunal qui avait reçu à l'avance l'ordre de condamner? — Les juges rendirent donc leur terrible arrêt; mais tous les spectateurs ne purent s'empêcher d'absoudre la pauvre femme au fond de leur âme.

Le dispositif du jugement portait que la condamnée serait brûlée ou décapitée, *selon le bon plaisir du roi.*

Lorsque cette terrible nouvelle fut apportée à la pauvre femme, elle n'en parut point épouvantée; elle se contenta de lever les mains vers le ciel en s'écriant : — « O mon père, ô mon Créateur, vous qui êtes la vérité et la vie, vous savez que je ne mérite point cette mort! »

Puis elle se tourna vers les juges et leur fit toutes les protestations les plus pathétiques de son entière innocence.

Rentrée dans la Tour de Londres, Anne de Boleyn ne songea plus qu'à se préparer à la mort, car elle savait bien que tout recours en grâce auprès du roi serait inutile. Elle écrivit donc une dernière lettre à Henri VIII; mais ce fut pour le remercier de ce qu'il continuait d'ajouter degré sur degré à son élévation. — « D'une simple particulière, disait-elle, il avait d'abord fait d'elle une marquise, ensuite une reine, et, ne pouvant

plus l'élever davantage dans ce monde, il lui procurait le rang de sainte dans l'autre! »

Cette lettre se terminait par des protestations d'innocence et par la prière d'accorder au moins quelques soins et quelque protection au pauvre enfant qui devait survivre à sa malheureuse mère, à la jeune princesse Élisabeth.

Puis, ces derniers soins remplis, la reine reprit toute sa sérénité, et j'allais presque dire toute sa gaieté; car elle plaisanta même sur son exécution en disant au lieutenant de la Tour de Londres: — « Je ne souffrirai pas longtemps sur l'échafaud, car l'exécuteur est très-habile, à ce qu'on dit, et, moi, mon cou est très-mince. » Et, se mettant à sourire, elle prit la mesure avec la main.

Le 29 mai 1536 fut le jour fixé pour l'exécution, et ce jour fatal, sans rien perdre de son admirable courage, Anne de Boleyn sentit cependant l'emporter dans son cœur les sentiments maternels, et elle recommanda de nouveau sa fille aux bontés de Henri VIII; — ensuite, sans faire de récriminations sur le terrible arrêt qui la frappait, elle se contenta de dire, en montant sur l'échafaud, qu'elle venait mourir comme elle y était condamnée par la loi, et qu'elle ne voulait accuser personne de cette mort.

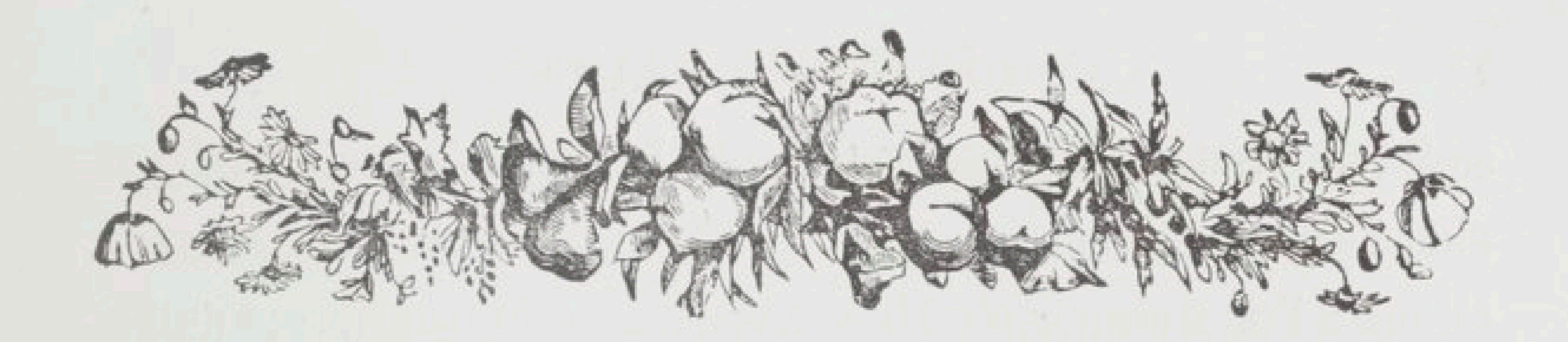
Puis elle pria Dieu avec ferveur pour le *roi*, pour ce cruel Henri VIII qui montrait si peu de pitié pour elle, — et s'abandonna ensuite aux mains du bourreau, que l'on avait fait venir exprès de la ville de Calais, comme étant le plus habile de tout le royaume.

Quelques secondes après, la tête d'une reine d'Angleterre roulait sur l'échafaud; et son corps fut négligemment jeté dans un cercueil de bois ordinaire, que l'on enterra dans la Tour de Londres, — dans cette mystérieuse Tour qui devait assister à

tant de lugubres scènes qui ont ensanglanté l'histoire d'Angleterre.

Le lendemain même de cette exécution, Henri VIII épousait Jeanne Seymour!

***



UN

BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU



Forcé de se rendre en Allemagne pour une mission importante que le ministre lui avait confiée, M. de Viarmes engagea sa femme à aller passer avec sa fille le temps de son absence dans un château qu'il possédait près de Tours. Madame de Viarmes se rendit d'autant plus volontiers aux désirs de son mari, que là du moins, pensa-t-elle, loin du monde, délivrée des visites importunes auxquelles elle était souvent condamnée, mais dont sa position et les convenances ne lui permettaient pas de s'affranchir, elle pourrait consacrer tous ses soins à l'éducation de sa fille, qu'elle chéris-

sait d'une tendresse toute maternelle. Le même jour donc, deux chaises de poste sortirent d'un fort bel hôtel de la rue Castiglione : l'une emportait M. de Viarmes à la frontière, l'autre conduisait dans la Touraine la jeune Clémentine et sa mère.

Le château était situé sur le penchant d'une colline, au milieu d'un bois dont la lisière se prolongeait jusqu'au fond d'une vallée délicieuse que la Loire baigne de ses eaux. C'était un séjour enchanteur, éloigné de toute habitation. Le gazouillement des oiseaux, qui le soir venaient s'abriter sous le feuillage, troublait seul le silence de ces lieux.

Madame de Viarmes éprouva un charme inexprimable en entrant dans cette solitude, dont le calme s'harmonisait si bien avec la situation de son âme. De tous les domestiques qu'elle avait à Paris, elle ne voulut emmener que sa femme de chambre Zcé.

Clémentine ne put modérer sa joie en voyant cette fraîche verdure, ces arbres majestueux qui balançaient fièrement leur tête au-dessus des tourelles du château, ces belles fleurs de mille formes, de mille couleurs, les fleurs qu'elle aimait tant, et dont elle respirait déjà le doux parfum. Comme elle se promit d'être bien sage, bien bonne, afin de récompenser sa mère du bonheur qu'elle allait goûter dans cette riante demeure!

Outre son amour pour l'étude, Clémentine possédait un cœur excellent. L'air vif et pur de la campagne ne fit que développer davantage ces heureuses dispositions. On la voyait, un livre à la main, rechercher de préférence les endroits solitaires.

Un jour elle avait poussé, sans y prendre garde, sa promenade jusqu'au delà de la grille du château ; elle suivait un petit sentier qui longeait la lisière du bois, lorsqu'un gémissement qu'elle entendit près d'elle la tira de sa rêverie ; elle lève la tête et aperçoit un vieillard assis au pied d'un arbre. Ses traits

pâles, son regard abattu frappèrent la jeune fille. Clémentine va à lui :

— Qu'avez-vous, bonhomme? lui demanda-t-elle.

— Hélas! ma belle demoiselle, lui dit le vieillard, depuis deux jours je suis sans asile; je n'ai pris aucune nourriture, j'ai senti mes forces m'abandonner, et je me suis appuyé contre cet arbre, peut-être pour ne me plus relever jamais.

— Est-il possible! s'écria Clémentine, depuis deux jours vous n'avez rien pris? Venez, venez avec moi.

Elle tendit ses petites mains au vieillard pour l'aider à se relever.

— Appuyez-vous sur mon bras, lui dit-elle, je vous soutiendrai; ne craignez rien, je suis forte.

La jolie enfant le conduisit ainsi jusqu'à l'entrée du parc. Là elle le fit asseoir sur un banc de pierre qui touchait à la grille; puis, légère comme une biche, elle courut raconter à sa mère sa rencontre et ce qu'elle avait fait.

— Oh! maman, ajouta-t-elle d'un air suppliant, aide-moi à le secourir. Il a l'air si faible, si souffrant! s'il allait mourir!

L'expression de ses traits, en prononçant ces paroles, révélait toute la bonté de son cœur. Cette touchante sensibilité lui valut les plus douces caresses qu'elle eût peut-être jamais reçues.

Madame de Viarmes voulut partager avec sa fille le bonheur d'une action charitable; elle alla à la cuisine remplir une tasse de bouillon, et le porta elle-même au pauvre malheureux.

Les yeux du vieillard s'animèrent à la vue de ce bienheureux secours; il saisit d'une main tremblante la tasse qu'on lui présentait, la porta à ses lèvres et la vida.

— Que le ciel répande ses saintes bénédictions sur vous,

dit-il, et sur cet ange de bonté. Sans elle, Madame, demain je n'existais plus : à mon âge les privations sont si cruelles !

— Qui êtes-vous, brave homme? lui demanda madame de Viarmes.

— Madame, je me nomme Gervais; depuis plus de vingt-cinq ans je travaillais chez le maître charron du village le plus proche d'ici. Il y a trois jours il m'a congédié, parce que, prétend-il, mes forces dépérissent et mes membres n'ont plus la même vigueur.

— Quel âge avez-vous ?

— Quatre-vingts ans.

— Quatre-vingts ans?

— Oui, Madame.

— Mais c'est une barbarie! vous renvoyer à votre âge!

— Oh! le méchant! s'écria Clémentine, si on le chassait, lui, quand il sera vieux... Et s'il se trouvait à son tour sans asile et sans pain!

— Bonhomme, dit madame de Viarmes, voulez-vous rester au château? Je vous donnerai une occupation que votre grand âge ne vous empêchera pas de remplir, vous ne manquerez de rien.

— Ah! Madame, tant de bonté!...

— Venez, venez, suivez-moi.

Madame de Viarmes conduisit le vieillard chez le jardinier, à qui elle donna tout bas ses instructions.

Le père Gervais fut installé dans un petit pavillon qu'on approvisionna d'objets utiles et commodes. Jamais il n'avait été si heureux. Au bout de quelques jours ses forces lui revinrent, il se sentit plus alerte, plus robuste.

— Et cette occupation, se disait-il, quand donc viendra-t-elle? Patience, attendons, c'est peut-être pour demain.

En attendant, l'occupation n'arrivait pas. Il passait sa journée à se promener dans le parc; quand venait le coucher du soleil, il visitait partout, comme si la garde du château lui eût été confiée; puis il allait à la grille, dont il avait la clef, la fermait et rentrait dans son pavillon.

Un soir, après avoir terminé sa ronde accoutumée, il s'était assis sur le banc de pierre. La nuit était sombre, le temps brumeux; il cherchait dans sa tête à quoi madame de Viarmes pourrait bien l'employer, lorsque la voix de deux individus qui parlaient en dehors du parc vint le distraire de ses réflexions. Il prête l'oreille.

— C'est bien à cet endroit? disait l'un d'eux.

— Oui, répondit l'autre, à cette grille.

— Et ce camarade qui doit nous conduire, où est-il donc? Moi, d'abord, je ne sais pas le chemin.

— Ni moi non plus. Le connais-tu, le camarade?

— Ma foi, non; et toi?

— Moi, pas davantage; mais Roland le connaît; il nous a dit que nous pouvions nous fier à lui : c'est un vieux renard qui sait par cœur tous les tours et détours de la localité, et qui a le moyen de nous introduire dans la maison.

— Mais où est-il donc? Il est pourtant neuf heures, c'est l'heure convenue.

Le père Gervais se sent tressaillir en entendant ces paroles; mais il se remet aussitôt, se lève, et va à la grille.

— Par ici, par ici, camarades! dit-il à voix baisse.

— Qui appelle?

— Moi. N'est-ce pas Roland qui vous envoie?

— Oui.

— Eh bien, je vous attends, c'est moi qui dois vous conduire. Venez.

— Mais par où diable faut-il donc passer?

— Escalader le mur à gauche de la grille ; il y a en dedans un banc de pierre qui vous facilitera l'abordage.

Les individus ne se firent pas répéter l'indication; ils franchirent le mur, et les voilà dans le parc.

— Silence! leur dit Gervais, le moment n'est pas favorable, le jardinier est encore sur pied, il fait sa ronde; mais je vais vous mener dans un endroit où vous pourrez vous cacher; et lorsqu'il sera rentré chez lui, je viendrai vous prévenir. Le reste me regarde; laissez-moi faire, je vous réponds d'un bon butin.

En prononçant ces mots, il prit à sa droite, sous une allée de charmille. L'obscurité était profonde. Les deux hommes le suivirent sans bruit. A deux cents pas de là environ ils s'arrêtèrent devant un petit caveau voûté, pratiqué sous l'escalier d'un grenier à foin.

— C'est ici, leur dit le guide. A propos, avez-vous des armes?

— Non, répondit l'un d'eux, nous ne venons que pour voler.

— Tant pis, on ne sait pas ce qui peut arriver; mais je vais vous en chercher. Entrez là-dedans, et surtout ne faites pas de bruit.

Les deux voleurs entrèrent dans le caveau. Au même instant Gervais poussa sur eux une porte de chêne qu'il ferma au moyen de deux énormes verrous placés au dehors; il reprit ensuite le chemin de la grille, et cinq minutes après il était déjà bien loin du parc. On aurait dit qu'il avait recouvré toute sa vigueur d'autrefois, tant son pas était ferme et précipité.

La nuit fut tranquille au château.

Le lendemain, de grand matin, Zoé entre précipitamment dans la chambre de sa maîtresse.

— Madame, lui dit-elle, un officier de gendarmerie demande à vous parler.

— Un officier de gendarmerie! répond madame de Viarmes toute troublée d'une pareille visite.

— Oui, Madame, il est dans le jardin, qui vous attend.

Madame de Viarmes s'empressa de descendre, Clémentine la suivit.

— Madame, lui dit l'officier après l'avoir saluée respectueusement, je vous demande bien pardon de venir ainsi vous déranger.

— Nullement, Monsieur.

— Ma présence n'a pourtant rien qui doive vous alarmer.

— Parlez, Monsieur, je vous écoute.

— Des voleurs se sont introduits cette nuit dans votre château.

— Juste ciel! s'écria avec effroi madame de Viarmes.

— Rassurez-vous, Madame, vous n'avez rien à déplorer. Leur complot a échoué, grâce au sang-froid de ce brave vieillard, ajouta-t-il en désignant le père Gervais qui se tenait à l'écart.

— Il serait vrai?

— Oui, Madame ; sans son courage, sans son sang-froid, les misérables auraient probablement accompli leurs coupables desseins. Voyez, Madame, ils sont arrêtés.

Madame de Viarmes vit en effet les gendarmes emmenant enchaînés les deux voleurs que Gervais avait enfermés dans le caveau.

Celui-ci raconta alors comment le hasard lui avait fait découvrir les projets de ces malfaiteurs, et ce qu'il avait fait pour les déjouer. Quand il les eut mis en lieu de sûreté, il était allé en toute hâte, au village prochain, prévenir les gendarmes; et,

comme il était certain que les voleurs ne pouvaient s'échapper, il avait prié l'officier de remettre son expédition au lendemain matin, afin de ne pas troubler le sommeil de son excellente maîtresse.

Madame de Viarmes remercia beaucoup l'officier de ses bons procédés pour elle.

— Quant à vous, bonhomme, dit-elle à Gervais, vous ne quitterez plus le château; vous m'avez préservée d'un grand danger, et, ne fût-ce que pour intimider les voleurs s'ils osaient se montrer encore, vous resterez ici.

— Ah! Madame, répondit le vieillard, mes jours sont comptés là-haut, mais le peu qui me reste vous appartient. Vous m'avez recueilli quand j'étais sans asile, vous m'avez nourri quand je n'avais plus de pain, je vous dois la vie, à vous et à cette belle enfant; je ne l'oublierai jamais.

Le vieux bonhomme Gervais vécut fort longtemps encore; il fut assez heureux pour assister aux noces de sa jeune bienfaitrice, qui se célébrèrent au château. L'année suivante il mourut, il était âgé de quatre-vingt-treize ans.

Tonin CASTELLAN.



A. de Vresse, édit. Quai des Gds Augustins, 7. Lith. Laurant et Cie r. des Bernardins, 34, Paris.

Pleurait en regardant alternativement son chien qui dormait à ses pieds, tantôt la muraille en face d'elle.



LE CHAPEAU DU NOYÉ



Un petit garçon assez mal mis, et tout au plus âgé de douze ans, traversait, en chantant, la longue avenue du parc de Saint-Cloud, dont un bout commence dans le village de ce nom et va s'achever à Sèvres. On était au mois de juin 1820, et le soleil se couchait à l'horizon. En le voyant disparaître derrière les hauts arbres qui entourent le château, l'enfant hâta le pas; mais il s'arrêta bientôt à la vue d'un petit garçon plus jeune que lui, dont le costume attestait une riche aisance, et qui pleurait en regardant à droite et à gauche.

— Qu'avez-vous? demanda le premier garçon au second.

— Je suis perdu, répondit le second.

— Où demeurez-vous? demanda encore le premier enfant.

— Au village de Billancourt. Maman est allée dîner chez des voisins; ma bonne n'a pas voulu me mener promener; pour la faire enrager, j'y suis allé tout seul : d'abord je ne voulais que côtoyer un peu la rivière, puis je n'ai pu résister au désir de traverser le pont. Un beau gros chien marchait devant moi en regardant un gâteau que je tenais à la main : je lui en ai donné, et, la connaissance faite, j'ai suivi le chien; mais voilà que tout à coup il s'est mis à courir, j'ai couru; il a disparu, et je me suis trouvé au milieu du parc sans savoir seulement par quelle porte je suis entré, et par quelle porte il faut que je sorte.

— Ne pleurez plus, répliqua le premier enfant, je vais vous conduire chez vous; mais avant nous allons entrer chez ma mère lui dire un mot, afin qu'elle ne s'inquiète pas si je rentre plus tard qu'à l'ordinaire.

— Pourvu que la mienne ne soit pas rentrée! dit le second enfant.

— Comment l'appelez-vous? demanda le premier.

— Madame de Chamerolle; moi, Théodore. Et votre mère, et vous? demanda à son tour le second enfant.

— Moi, je m'appelle Julien; et ma mère, la mère Mathurine, ou la veuve du caporal; parce que, voyez-vous, mon père est mort à Waterloo; c'était un soldat, il a servi sous l'empereur. Nous sommes très-pauvres. Maman tricote des bas de laine pour les paysans, et moi je travaille chez un charron, maître Radeau, Grande-Rue, à Saint-Cloud. Je gagne quatre sous par jour, quelquefois cinq, bien rarement dix. Nous demeurons à Sèvres, sur le port... aujourd'hui et demain encore, ajouta Julien en poussant un soupir.

— Ah! vous déménagez? demanda Théodore.

— Par force, monsieur Théodore; mais, bah! il ne faut pas penser à cela, Dieu est bon, et avant qu'on nous mette à la rue, maman et moi, il aura pitié de nous deux.

Tout en marchant et causant, les deux enfants étaient sortis du parc. Ils avaient tourné à gauche; puis, ayant un peu dévié du chemin qui conduisait au pont, ils s'approchèrent d'une petite maisonnette d'une fort triste apparence.

— Entrons doucement, c'est l'heure où la mère pleure; et, faisant signe à son compagnon de ne faire aucun bruit, Julien ouvrit la porte d'une chambre obscure sur le seuil de laquelle il s'arrêta un instant.

Le spectacle qui s'offrit aux yeux de Théodore le rendit pensif et muet; c'était la première fois que l'image du malheur se présentait devant lui. Dans une pauvre chambre, où pour tout meuble il y avait un lit de sangle, une table et deux chaises, une vieille femme, assise sur l'une d'elles, pleurait en regardant alternativement tantôt son chien qui dormait couché à ses pieds, tantôt la muraille en face d'elle, où sur une carte de géographie déployée on voyait accrochés un sabre, deux épaulettes de laine, et au-dessus un chapeau qui certes n'avait jamais dû être le complément d'un si modeste uniforme : c'était un chapeau d'officier supérieur.

En apercevant son fils, la mère Mathurine dit :

— Hé bien! ton maître le charron Radeau a-t-il consenti à prolonger notre bail?

— Ah ben oui! Savez-vous ce qu'il a répondu, le méchant? dit Julien : — Ta mère a de l'argent, il faut qu'elle paye.

— Plutôt mourir! dit la mère Mathurine avec une énergie qu'on n'aurait pas cru devoir trouver chez un être faible et abattu par le chagrin.

— Alors, ma mère, dit Julien tristement, il nous faudra faire nos paquets et déguerpir.

— Mon Dieu! mon Dieu! fut tout ce que la pauvre veuve répondit en levant les yeux au ciel; en les rabaissant elle aperçut le compagnon de son fils, et voulut se lever.

— Restez, ma mère, dit Julien, c'est un enfant qui s'est égaré; je vais le remener chez lui, et je reviens.

— Ne tarde pas, mon garçon, lui répondit sa mère, car lorsque tu es loin de moi il me semble que tous les malheurs vont tomber sur ma tête... Ah! en passant devant M. Michaut, ajouta-t-elle en baissant la voix, sache s'il veut bien nous faire crédit d'un pain; autrement... Et un soupir acheva la phrase, qui sans doute pouvait se traduire : — Nous ne souperons pas.

— Oui, ma mère, dit Julien en s'éloignant.

Le jeune de Chamerolle le suivait pensif. Il avait entendu la dernière phrase de la veuve, il avait compris le soupir, et son jeune cœur s'en était ému. Toutefois il ne dit rien, mais en arrivant chez lui, et sachant que son père était rentré, il pria Julien de l'attendre un moment. Celui-ci y consentit. — Pourvu que ce ne soit pas long, avait-il ajouté. Effectivement, cinq minutes après, il vit venir à lui un homme d'un certain âge, décoré, et que Théodore suivait en le nommant son père.

— C'est toi qui m'as ramené mon fils? dit M. de Chamerolle à Julien.

— Il le fallait bien, Monsieur, répondit naïvement Julien, puisqu'il était égaré.

— Tiens, mon enfant, dit M. de Chamerolle en sortant une pièce de cinq francs de sa poche et l'offrant à Julien.

Celui-ci se recula en rougissant.

— Merci, Monsieur, dit-il, ça n'en vaut pas la peine.

— Prends donc, reprit le père de Théodore.

— Je ne prends de l'argent que lorsque je l'ai gagné, répliqua Julien.

— Tu l'as certes bien gagné en me ramenant mon fils, dit M. de Chamerolle insistant toujours. Je sais que ta mère est pauvre, et que si le boulanger ne vous fait crédit...

— Nous nous coucherons sans souper, dit Julien gaiement; il ne faut pas que ça vous inquiète, Monsieur, ça nous arrive souvent.

— Entre au moins et soupe avec mon fils, dit M. de Chamerolle étonné de la résistance du petit paysan.

— Souper! dit Julien faisant un pas en avant, puis un en arrière. Non, non, Monsieur, merci, vous êtes bon; mais si ma mère ne soupe pas, je ne souperai pas.

M. de Chamerolle dit un mot à voix basse à son fils, qui partit comme un éclair, et revint un moment après, tenant une corbeille dans laquelle il avait placé à la hâte un poulet froid, un pain et une bouteille de vin.

— Marianne va bien rire, dit-il à son père, quand elle verra le souper desservi sans qu'on ait soupé.

— Tiens, dit M. de Chamerolle donnant la corbeille à Julien, porte cela à ta mère; va, tu es un brave enfant, j'aurai soin de toi.

Pour être franche, nous sommes forcée de convenir que Julien ne se sentait pas d'aise en pensant au régal qu'il allait faire avec sa mère.

Le lendemain, M. de Chamerolle prit son fils par la main et se rendit avec lui chez le charron, où le premier objet qu'il aperçut fut Julien faisant rougir un fer au feu.

— Bonjour, monsieur Radeau, dit le père de Théodore en entrant; mon carrosse de voyage a les roues un peu dérangées;

il faudra aller voir ça. Bonjour, Julien, ajouta-t-il en saluant l'enfant.

— Monsieur le comte connaît Julien? demanda le charron.

— Oui, c'est un honnête enfant, dit le comte; je voudrais avoir quelques détails sur sa mère.

— Une honnête femme, monsieur le comte, mais entêtée, entêtée comme un vieux gond rouillé.

— Très-pauvre? demanda le comte.

— Pauvre... si l'on veut, répondit le charron en hochant la tête.

— Comment, maître Radeau? expliquez-vous.

— C'est-à-dire, monsieur le comte, que la mère Mathurine a des louis d'or, voyez-vous, gros comme moi peut-être, et qu'elle se laisserait mourir de faim, elle et son enfant, plutôt que de toucher à un seul.

— S'ils ne lui appartiennent pas? répliqua Julien avec l'indignation contenue d'un enfant devant lequel on accuse sa mère.

— Bah, bah! dit le charron, on n'est pas bête comme ta mère, voilà tout.

— Voyons, explique-toi, Julien, dit M. de Chamerolle qui lisait dans les yeux du petit charron tout le désir qu'il avait de parler, et que la timidité seule le retenait.

— C'est que c'est une histoire, monsieur le comte, dit Julien.

— Eh bien! raconte-la à papa, puisqu'il te le dit, dit Théodore, tutoyant déjà son ami de la veille.

— Dame, je ne sais pas si je saurais bien l'expliquer; maman la dirait bien mieux; tout de même voici ce qui arriva à papa — C'était au passage de la Bérésina, tout le monde se sauvait; il y avait un grand tumulte; il y en avait qui tombaient dans l'eau, qui se noyaient. De ceux entre autres qui se noyaient il y en avait un qui appela papa à son secours : c'était un offi-

cier. Papa avait bien envie de passer son chemin, mais il pensa que cet homme avait peut-être une femme, une mère, et il revint sur ses pas, il se jeta à la nage, il sauva l'homme. A peine l'homme fut-il hors de l'eau qu'il cria : — Mon chapeau ! mon chapeau ! Papa se rejeta à l'eau et sauva le chapeau. Quand il revint, l'officier n'y était plus, et papa fut obligé de garder le chapeau.

— Et ton père s'appelait Sans-Peur? demanda M. de Chamerolle vivement ému.

— Il s'appelait Gros-René, dit Julien.

— Au village peut-être, reprit M. de Chamerolle. Mais dans le chapeau n'y avait-il pas des cartouches, huit, je crois?

— Dix, dit Julien.

— Et dans ces cartouches de l'or?

Julien répondit vivement : — Et c'est cet or, qui ne nous appartient pas, que le patron veut que nous dépensions à payer le loyer. Non, non, ma mère n'est pas une entêtée; mais papa, en mourant, lui a dit : Je ne connais pas le propriétaire du chapeau, mais lui me connaît puisqu'il m'a appelé par mon nom; il viendra réclamer son chapeau, son argent; meurs, toi et notre fils, plutôt que de toucher à une de ces pièces d'or; et c'est pour cela, Monsieur, que nous mourrons, ma mère et moi, devant ce trésor plutôt que de désobéir à notre père.

— Oh! viens dans mes bras, viens, tu seras mon second fils, dit M. de Chamerolle tellement ému que des larmes brillaient dans ses yeux; viens, c'est moi que ton père a sauvé; ta mère sera ma sœur, comme toi tu seras le frère de mon fils. Oh ! conduis-moi chez toi, mon brave Julien; je suis heureux de pouvoir récompenser une si noble, une si rare délicatesse.

Et M. de Chamerolle, prenant Julien par une main et son fils de l'autre, quitta le charron, entra dans le parc de Saint-Cloud

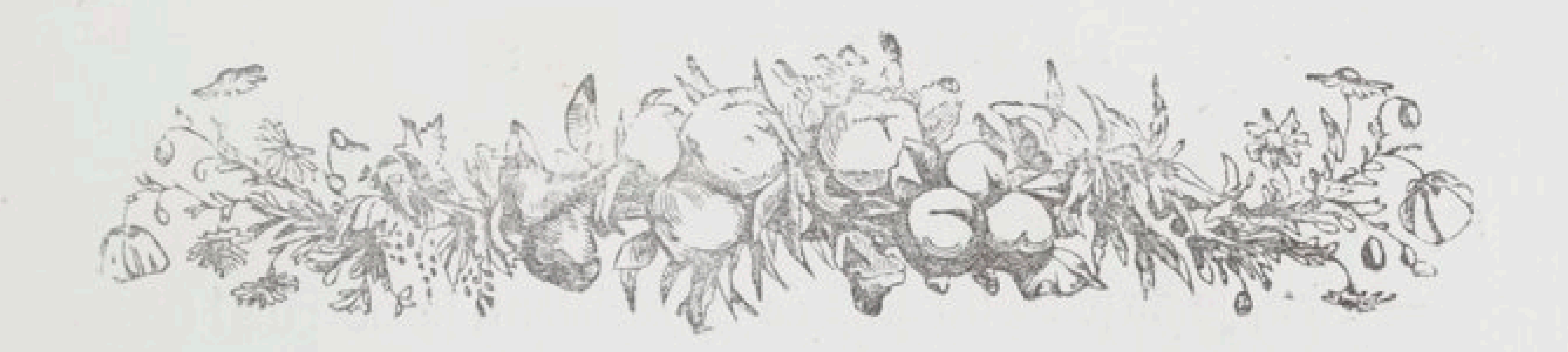
pour le traverser et aller à Sèvres. En revoyant la place où il s'était perdu la veille, Théodore dit :

— C'est là où tu m'as rendu service, Julien.

— Ce qui prouve, mes enfants, que Dieu ne laisse rien sans récompense, dit le comte. Ici tu as trouvé un frère, Julien ; et ta mère, en gardant fidèlement un dépôt confié, a trouvé un ami pour elle, un père pour toi. Un trésor s'épuise, et en dépensant l'or trouvé dans le chapeau elle en aurait sans doute vu la fin : le cœur d'un ami ou d'un père est un trésor inépuisable.

Il est inutile de dire que Mathurine, conduite chez le comte, y vécut heureuse et à l'abri du besoin, et que Julien, qui a suivi les mêmes études que Théodore, est aujourd'hui un homme très-distingué.

Eugénie FOA.



LE

VIEUX MARCHAND DE RELIQUES



Au moment où le soleil en se levant éclairait le beau lac de Genève, en Suisse, la porte d'une fort jolie maison blanche s'ouvrit, et deux enfants en sortirent. L'un et l'autre touchaient encore à l'enfance; le garçon pouvait avoir seize ans, la jeune fille quinze : leur ressemblance était parfaite. Un ruisseau de larmes baignait leurs joues. Au moment de dépasser le seuil, la jeune fille se retourna et jeta, dans l'intérieur du logis, un de ces longs regards qui révèlent toute une pensée douloureuse.

— Allons, Edmée, du courage, dit le jeune garçon en essayant de l'entraîner plus loin.

— Non, je ne puis, dit Edmée en résistant, je ne puis! Oh! que nos cousins sont cruels et méchants... A leur place, n'est-ce pas, Guillaume, à leur place nous n'agirions pas ainsi?

— A leur place, répéta Guillaume dont l'œil s'alluma d'indignation, je leur aurais dit : — Ce n'est pas notre faute si nous sommes riches et si vous êtes pauvres; vous n'en êtes pas moins les enfants du frère de notre père; notre père vous gardant, mes sœurs et moi nous vous garderons; notre père vous regardant comme ses enfants, mes sœurs et moi nous vous regarderons comme notre frère et notre sœur : restez avec nous.

— Au lieu de cela, répliqua Edmée, Augusta, l'aînée de la famille, nous a dit : — Tant que mon père vivait, il était le maître de faire la charité...

— La charité! répéta la pauvre enfant avec un de ces sanglots qui indiquent un cœur brisé.

— De faire du bien à qui il voulait; aujourd'hui chacun pour soi, Dieu pour tous, telle est la devise que, frères et sœurs, nous avons adoptée. Vous possédez une chaumière au bord du lac; avec de l'ordre et de l'économie vous pourrez y vivre sans être à charge à personne. Guillaume pêchera; je serai la première à lui acheter son poisson. Quant à toi, Edmée, tu es adroite; eh bien! mes sœurs et moi, nous te donnerons de l'ouvrage... Vous pouvez rester ici encore huit jours si vous voulez. Huit jours!...

— Oh! pas une heure de plus, ma sœur; viens, dit Guillaume s'éloignant avec sa sœur: si hier, quand Augusta a parlé, il avait fait jour comme aujourd'hui, certes nous n'aurions pas passé une nuit de plus sous le toit qui nous à vus naître, et où nous avons vécu jusque aujourd'hui.

Comme le frère et la sœur dépassaient la grille qui entourait la cour et la séparait de la grande route, ils s'entendirent appeler : c'était la voix d'Augusta.

— Elle se repent peut-être, mon frère, dit Edmée retenant Guillaume. Mais les premiers mots de leur cousine démentirent cette opinion.

— Vous oubliez vos effets, leur dit-elle.

— Nous n'y avions pas pensé, répondirent les deux orphelins.

— Heureusement que je pense à tout, répliqua Augusta. Je les ai préparés moi-même ; et comme je n'ai pas de domestique de reste pour vous les apporter, vous me feriez plaisir de vous en charger vous-mêmes.

Les deux malheureux enfants qu'on chassait d'une façon si cruelle ne répondirent rien; l'un et l'autre revinrent sur leurs pas, prirent chacun un paquet que leur remit Augusta ; puis les cousins pauvres et les cousins riches se séparèrent.

— Au revoir! dirent même les derniers aux premiers.

— Jamais, répondit Guillaume d'une voix sombre et entrecoupée.

— A moins que vous n'ayez un jour besoin de nous, se hâta d'ajouter Edmée.

Les cousins riches éclatèrent de rire ainsi que leur sœur, et Guillaume et Edmée poursuivirent leur chemin, le cœur brisé de cette joie insultante.

La distance qui séparait leur chaumière de l'habitation qu'ils quittaient n'était pas si éloignée qu'ils ne pussent y être rendus une heure après. Sans être belle, leur nouvelle habitation était commode; les deux enfants s'y installèrent, et, suivant le conseil d'Augusta, la chasse de l'un et la couture de l'autre répandirent l'aisance, sinon la richesse, dans ce petit ménage.

Bien que les cousins riches et les cousins pauvres ne se parlassent plus, ils ne se rencontraient pas moins tous les dimanches sur un petit sentier, au bord du lac, qui conduisait à l'église : un salut insolent d'une part et fier de l'autre s'échangeait seulement entre eux. Depuis deux ans que cet état de choses durait, c'était tout. A cette époque le bruit courut dans le pays que les héritiers Martel, ainsi se nommaient les cousins riches, faisaient mal leurs affaires. Un dimanche même les Génevois virent à la porte de leur maison un écriteau énonçant que la maison était en vente. Ce même dimanche, Guillaume et Edmée s'étaient attardés dans l'église : ils sortirent du lieu saint bien après les autres, et furent bien étonnés de trouver le petit sentier qu'ils pensaient libre encombré de monde. Au milieu de la foule, et contribuant même à l'augmenter, Guillaume ne tarda pas à remarquer un âne chargé de reliques et conduit par un homme dont l'aspect était des plus misérables; puis sa cousine Augusta avec ses deux frères et ses deux sœurs en grande querelle avec l'homme aux reliques.

— C'est affreux, disait le vieillard, de juger si mal les gens que l'on ne connaît pas; si vous ne voulez pas de mes reliques, passez, et ne les insultez pas!

— Est-ce les insulter que de vous demander à quoi elles servent? demanda Augusta en ricanant.

— Je reviens de Jérusalem, et je les ai toutes ramassées autour du Saint-Sépulcre, lui dit cet homme.

— Qui le prouve? demanda le frère d'Augusta.

— Ma parole, qui est celle d'un honnête homme, répondit le vieillard.

Mais loin que ces mots, dits cependant avec un accent de profonde tristesse, fissent quelque effet sur les héritiers Mar-

tel, leurs rires redoublèrent; et tel est malheureusement le résultat de l'influence plus ou moins réelle exercée sur la multitude, qu'elle s'écoula sans qu'une seule personne achetât une relique. Restaient Guillaume et sa sœur.

— Et vous, leur dit le vieillard, passerez-vous aussi sans m'étrenner?

— Hélas! dirent les deux jeunes gens en s'inclinant respectueusement devant les reliques du voyageur, nous les vénérons; mais nous ne sommes pas assez riches pour les acheter.

— Excuse comme une autre pour mépriser les gens, dit l'homme aux reliques.

— Mon frère et moi nous vous offrons l'hospitalité, bon vieillard, lui dit Edmée pour toute réponse. Est-ce vous prouver que nous ne vous méprisons pas?

— Non, non, dit l'étranger ému... et... et j'accepte.

Disant ces mots d'un accent singulier, il fit marcher son âne, et bientôt lui, Guillaume et Edmée se trouvèrent dans une petite habitation dont l'étranger admira l'ordre et surtout l'admirable propreté.

— Restez avec nous autant que vous le voudrez, lui avait dit Guillaume; et le vieillard profita si bien de l'hospitalité qu'il ne parlait plus de s'en aller.

— Tu sais, dit un jour Guillaume à sa sœur devant l'étranger, qu'on vend demain la maison Martel?

— Oh! mon Dieu, dit Edmée toute saisie, comme Augusta et les autres vont souffrir en la quittant!

— Ils souffriront ce qu'ils vous ont fait souffrir; car ici chacun m'a raconté leur conduite infâme envers vous, dit l'homme aux reliques.

— C'est pour cela que je les plains, dit Edmée... Puis elle ajouta en hésitant : — Mon frère, puisqu'on vend la maison

demain, tout le monde a le droit d'y entrer, n'est-ce pas?

— Pourquoi? lui demanda le vieillard.

— C'est que, dit Edmée tout émue, je serais heureuse de revoir les lieux où j'ai passé mon enfance, les allées du jardin où, toute petite, je me suis promenée avec ma mère, la chambre où elle est morte, celle de mon oncle aussi, qui était si bon pour nous; enfin chaque coin de cette maison a pour moi un attrait que je n'explique que par mon bonheur passé... Oh! une petite pierre détachée de cette maison, une feuille des arbres, un grain de sable, un brin d'herbe de cette habitation adorée, voilà mes reliques, à moi... car dans chacun de ces objets il y a pour moi le souvenir d'une caresse ou d'un bienfait.

— Me permettrez-vous de vous y accompagner, Mademoiselle? lui demanda le vieillard.

— Je le veux bien, Monsieur, répondit Edmée.

— D'autant mieux, ajouta Guillaume, que je ne veux pas y aller, moi; mes cousins pourraient y voir un désir de vengeance ou d'insulte.

— Tandis que moi, dit Edmée, bien cachée sous le capuchon de ma mante et appuyée au bras d'un inconnu, personne ne me reconnaîtra.

Ainsi dit, ainsi fait : le lendemain Edmée, mêlée avec la foule qui se rendait à la vente, rentra sans être reconnue dans cette maison où elle avait vécu ses quinze premières années. Son cœur battait à se rompre, ses yeux versaient des larmes que personne ne voyait. Elle s'assit si émue sur le premier siége qu'elle trouva dans la salle de vente, que pendant un moment elle fut incapable de voir ou d'entendre rien de ce qui se faisait ou se disait autour d'elle. Quand elle fut un peu remise, elle s'aperçut qu'aucun des héritiers Martel n'était là, ce qui acheva de la rassurer; et elle remarqua que son vieux conduc-

teur, qui l'avait quittée, causait avec un jeune homme d'une figure intéressante, qui était suivi de deux hommes portant un coffre de fer.

Il revint, et dit à Edmée en lui montrant le jeune homme :

— C'est un riche propriétaire de France qui me charge de pousser pour lui à la vente; j'ai accepté, parce que, service pour service, si, comme je le présume, il devient propriétaire de cette maison, je lui demanderai pour vous la faveur de vous y laisser passer une journée toute seule.

Edmée le remercia seulement du regard. L'enchère commença : chacun des assistants s'étonna d'abord de voir l'homme aux reliques se poser en acheteur; mais comme il déclara tout de suite n'être là qu'un chargé de procuration, l'étonnement cessa et l'enchère continua. Elle continua même si bien et le vieillard haussa tant le prix, que personne ne voulut plus enchérir, et, la maison étant restée en vieillard, on le somma de déclarer le nom de l'acheteur.

— D'abord voici l'argent, dit-il en faisant signe aux deux hommes qui portaient le coffre d'approcher; puis, l'ayant ouvert, il montra aux assistants l'or que ce coffre renfermait. Et quant au nom de l'acheteur, ajouta-t-il, écrivez : — Guillaume Martel, neveu de l'ancien propriétaire.

Un cri s'échappa de toutes les bouches, et au même instant Edmée, ne songeant plus à son incognito, écarta son capuchon et, se frayant un passage à travers la foule, elle s'élança éperdue vers l'homme aux reliques : — Mon frère! dites-vous, mon frère !

—Oui, dit le vieillard d'une voix forte. L'homme aux reliques est riche ; il ne s'était déguisé ainsi que pour traverser les montagnes avec ce trésor caché dans ses reliques, sans craindre les voleurs qui infestent ces contrées; et il achète la maison à

Guillaume-Martel, afin que celui-ci puisse la donner en dot à sa sœur si elle veut accepter mon fils pour époux..... le riche propriétaire français, ajouta-t-il bas à Edmée en lui montrant le jeune homme avec lequel il avait causé en entrant. Edmée ne répondit rien; ce qui était, ajouta la personne de qui je tiens cette histoire, d'un bon augure pour le jeune homme proposé. Et la vente ayant été conclue, huit jours après Guillaume, sa sœur, l'homme aux reliques et son fils y entraient par la grande porte, lorsqu'on vint dire à Edmée que ses cousins et ses cousines en sortaient par l'autre. Cette charmante enfant courut après eux.

— Votre père et mon oncle trouvaient la maison assez grande pour nous tous; restez-y donc, leur dit-elle.

— Mais votre mari? lui dirent les autres.

— Mon mari, qui m'a choisie pauvre, sait donc honorer l'infortune, leur répondit Edmée.

Mais les parents d'Edmée, trop orgueilleux ou trop envieux pour soutenir la vue du bonheur d'une cousine qu'ils avaient chassée, se retirèrent, et Edmée, heureuse épouse, heureuse mère, rend grâce à Dieu tous les jours du bonheur qu'il lui a accordé.

EUGÉNIE FOA.



... Gds Augustins, 7.

Lith. Laurant et Cie r. des Bernardins, 34, Paris.

Jacqueline s'agenouilla au pied de ce monument funéraire.



LA

CASSETTE MYSTÉRIEUSE



— Vous connaissez tous, mes petits amis, la petite ville de Tréport. Vous savez qu'elle est située sur le bord de la mer, à cinq lieues environ de Rouen, et que son principal commerce est la pêche; mais ce que vous ne savez pas, je gage, c'est un fait singulier, je dirai presque fabuleux, qui s'y passa en l'an de grâce 1654, et dont un pauvre diable de pêcheur fut le héros.

— Oh! contez-nous cela, monsieur Bonnel, nous vous en prions.

— Volontiers, mes petits amis; asseyons-nous à l'ombre de ce marronnier.

— David Chabert était, comme je viens de vous le dire, pêcheur de son état. On ne l'appelait que David le Sans-Souci, à cause de son caractère franc et jovial; jamais il ne s'inquiétait de rien : bon marin, du reste, alerte, vigoureux et d'une ardeur infatigable quand il se mettait à l'ouvrage; mais il ne s'y mettait pas souvent. Dès que David avait débité sa marchandise, il ne songeait qu'à dépenser gaiement le produit de sa vente. Tous les moyens lui semblaient bons, pourvu qu'il menât joyeuse vie. Marthe, sa femme, ne le secondait que trop dans ses prodigalités, de sorte que bien souvent ils se trouvaient privés du nécessaire.

Son oncle Morel, pêcheur comme lui, mais fort riche et fort considéré dans le pays, lui faisait souvent de vives remontrances sur sa vie dissipée.

— Laissez donc, mon oncle, lui répondait toujours David, il y a temps pour tout; je suis jeune : plus tard je ferai comme les autres, je travaillerai.

Un matin, après un orage épouvantable qui durait depuis deux jours, le ciel avait repris sa sérénité, les vents s'étaient apaisés pendant la nuit; les femmes des pêcheurs se rendirent sur la plage, le cœur dévoré d'inquiétude sur le sort d'un père, d'un frère, d'un époux. Toutes, en arrivant, s'agenouillaient au pied de la croix. Après une courte mais fervente prière, elles se relevaient plus calmes; leurs regards se portaient alors sur ce vaste horizon qui se perdait dans les cieux : quand une voile apparaissait, elles la saluaient par les plus vives acclamations.

Successivement tous les bateaux rentrèrent au port; mais ils n'apportèrent rien, la tempête les avait horriblement maltraités.

Chabert seul n'était pas sorti; une circonstance l'avait retenu, et ce matin-là il se disposait à gagner la mer.

— Où vas-tu donc, Sans-Souci? lui demanda l'oncle Morel.

— Ma foi, répondit David, ils reviennent tous les paniers vides, je veux voir si je serai plus heureux.

— Eh bien! je vais avec toi; et, si tu veux jeter les filets dans l'endroit que je te désignerai, je te promets d'avance un excellent butin.

— Volontiers, mon oncle.

— Soit! attends-moi un instant, je vais jusqu'à la maison et je reviens.

Un quart d'heure après il revint avec son manteau roulé sous le bras. L'oncle et le neveu levèrent l'ancre, tous deux prirent le large en gouvernant à droite, et marchèrent de conserve l'espace de trois lieues environ.

— Nous y voilà, dit Morel. Tiens, David, ne bouge pas d'ici; crois-moi, maintiens-toi dans un rayon d'un mille tout au plus, et tu m'en diras de bonnes nouvelles.

— Suffit, mon oncle, suffit.

— Maintenant je te laisse, je retourne au port. Bonne chance, mon garçon!

— Au revoir, mon oncle! à bientôt!

Le lendemain, au point du jour, Marthe allait sortir; on frappe violemment à la porte.

— Ouvre, femme! ouvre vite! c'est moi!

Marthe s'empresse d'ouvrir.

— Te voilà déjà, David! Tu as donc fait une bonne pêche?

— Superbe, femme, et comme personne n'en a jamais fait, je m'en vante! une pêche miraculeuse!

— Vrai? Oh! quel bonheur!

— Une pêche qui va nous rendre riches à des millions, plus riches que le roi!

— Vraiment! Mais ce n'est pas possible; explique-toi, Chabert, ou je croirai que tu as perdu la raison.

— Il y a de quoi la perdre en effet.

— Parle donc! Voilà que tu me fais peur.

— Peur? quand je t'apporte un trésor!

— Ah! mon Dieu, que dis-tu! un trésor...

— Eh! sans doute, femme; tiens, je l'ai là

En disant ces mots, Chabert déposait avec précaution sur la table un petit paquet soigneusement enveloppé dans un morceau de toile goudronnée.

— Qu'est-ce que cela? fit Marthe.

— Je te le dis, des millions.

— Voyons, David, parle sérieusement.

— Rien de plus sérieux, et tu vas en juger toi-même.

Chabert déroula lentement les longs plis de la toile et en retira une petite cassette en bois de cèdre.

— Tiens, vois-tu ce petit bijou-là? Regarde un peu comme il est gentil!

— Il est donc vrai! s'écria Marthe en fondant en larmes, mon mari est fou!

Laisse donc, laisse donc, reprit Chabert d'un ton fort calme, jamais je ne fus plus sensé! Allons, femme, sèche tes pleurs pour mieux lire ce qui est écrit en lettres d'or sur le couvercle de cette cassette.

Marthe essuya ses yeux; elle vit en effet des caractères en or sur le couvercle, et lut ces mots :

Je contiens un trésor, trésor d'un prix immense;
Mais, pour le posséder, dans huit jours ouvre-moi :
Car, je te le prédis, dans ton impatience,
Si tu m'ouvres avant, il est perdu pour toi.

— Ah! mon Dieu, qu'est-ce que cela signifie! fit la pauvre femme saisie de frayeur. Ne touchons pas à cela, David; c'est quelque piége du démon.

— Du tout, du tout, reprit tranquillement Chabert, ce n'est point un piége du démon, c'est une cassette que j'ai prise dans mes filets. Ce que cela signifie, je vais te l'expliquer, rien de plus simple. Un vaisseau chinois aura fait naufrage sur nos côtes; quelque grand mandarin qui était à bord, voyant qu'il n'y avait pas moyen de l'échapper, ce sera dit : — Puisqu'il faut périr, puisse au moins ma mort être profitable à quelque pauvre diable; et il aura jeté à la mer cette cassette qui contient des perles, des diamants, ou de bons billets sur la banque de Hollande ou d'Angleterre.

— Tu crois!

— Sans doute.

— Mais, au fait, pourquoi pas?

— Je te dis que j'en suis sûr.

Chabert n'eut pas de peine à persuader sa femme, qui se voyait déjà plus riche que la reine du Grand-Mogol. Ils étaient dans l'enchantement. Mais huit jours, c'était un siècle pour eux. Dans son impatience, Marthe voulait à l'instant même briser la cassette; Chabert l'arrêta.

— Veux-tu donc voir toutes ces belles richesses s'en aller en fumée? lui dit-il.

— C'est juste! mais c'est dur de penser qu'on a dans les mains une grande fortune, et qu'il ne vous reste pas à la maison la plus petite pièce de de monnaie.

— N'est-ce que cela? sois tranquille, je te réponds que dimanche, à la fête, nous nous amuserons tous les deux comme des rois.

— Et comment?

— Puisque dans huit jours nous serons millionnaires, qu'avons-nous besoin de notre bateau, de nos filets, de nos ustensiles de pêche? Vendons tout cela, Marthe; c'est bien le diable si, avec l'argent que nous en retirerons, nous ne trouvons pas moyen de bien nous divertir pendant une semaine.

L'avis de Chabert fut adopté par sa femme avec des transports de joie. Le jour même il annonça la vente de son matériel; le lendemain il fut vendu et payé comptant. Les deux époux tinrent si bien parole, ils employèrent si bien leur temps, que le huitième jour ils n'avaient plus rien. Qu'importe! n'allaient-ils pas enfin posséder ce précieux trésor? Vous jugez qu'ils ne fermèrent pas l'œil de la nuit.

Enfin le jour parut. Chabert et sa femme s'emparèrent de la bienheureuse cassette; un coup de hache la fit bientôt voler en éclats.

— Que devinrent-ils, grand Dieu! Au lieu des perles, des diamants, des billets de banque, il ne trouvèrent qu'un parchemin plié en quatre sur lequel étaient tracés ces mots :

Aime Dieu, sois honnête, et si dans cette vie
Tu sais joindre au travail l'ordre et l'économie,
Bientôt dans ta maison l'abondance viendra.
Le plus grand des trésors ici-bas, le voilà!

Ils demeurèrent atterrés à cette lecture, comme si la foudre fût tombée à leurs pieds; ils se regardèrent longtemps sans pouvoir articuler une seule parole.

Ce fut Chabert qui rompit le premier le silence :

— Femme, dit-il, le ciel nous donne là une leçon terrible, mais juste; sachons en profiter.

— Oui, David, soupira Marthe.

— Nous avons été prodigues, dissipés; la prodigalité, la dissipation engendrent la misère, et la misère conduit sou-

vent au crime. Remercions Dieu de nous avoir arrêtés dans cette voie perfide où, sans nous en apercevoir, nous nous étions imprudemment engagés.

— Oui, David.

— Je suis jeune, j'ai du courage, je travaillerai; et cette fois je serai sage, je te le jure.

— Oui, David; mais comment faire, nous avons tout vendu?

— J'irai aujourd'hui même trouver mon oncle Morel; je lui avouerai franchement mes torts et ma dernière folie; mais il connaîtra aussi l'engagement que je viens de prendre et le serment que j'ai fait de le remplir.

Ainsi que l'avait prévu Chabert, son oncle vint à son secours.

La semaine suivante, un bateau tout gréé à neuf, bien équipé, sortait à pleines voiles du port. C'était notre pêcheur Sans-Souci, plus actif, plus résolu que jamais. Le sort continua de lui être favorable : la pêche la plus abondante, les poissons les plus beaux étaient toujours pour lui. Mais David fut fidèle à son serment : plus de plaisirs, plus de dépenses folles; l'ordre le plus parfait, la plus grande économie régnèrent dans sa maison : en peu de temps il vit se réaliser les prédictions de la cassette.

Au bout de six ans Chabert était un des plus riches particuliers de Tréport, chéri, vénéré de tout le monde; car les malheureux trouvaient en lui un bienfaiteur. C'est du reste le seul emploi qu'il fit de sa fortune. Voilà mon histoire terminée, mes petits amis; comment la trouvez-vous?

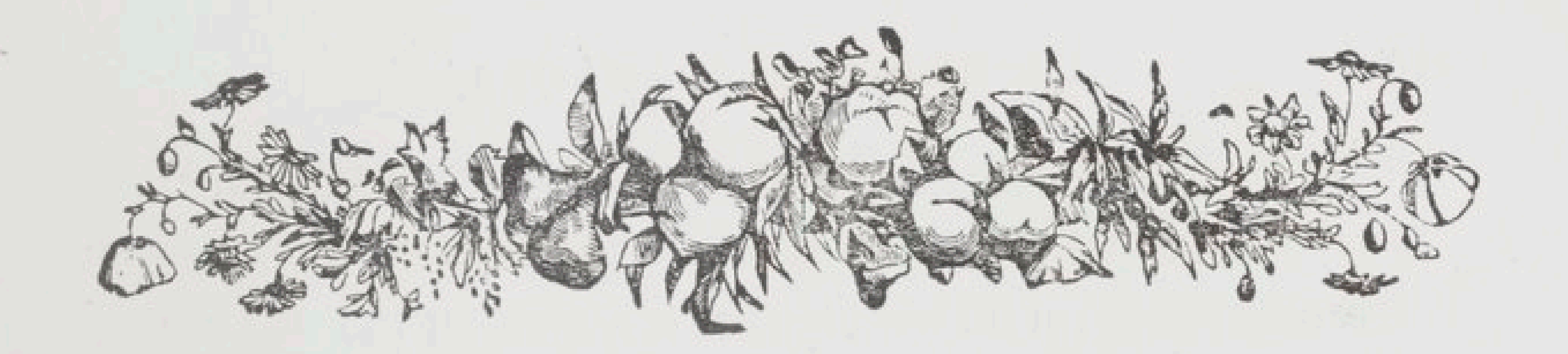
— Fort jolie, monsieur Bonnel. Mais cette cassette, d'où venait-elle donc?

— Je vais vous le dire. L'oncle Morel aimait beaucoup son neveu; il déplorait sa vie dissipée, et voyait avec chagrin l'inu-

tilité de ses conseils. — S'il était possible, se dit-il un jour, de faire parvenir à David un avis accompagné de circonstances tellement extraordinaires, surnaturelles même, qu'il crût lui être adressé par le ciel, peut-être ferait-il sur son esprit une impression que mes paroles ont vainement cherché à produire. Essayons. Après avoir longtemps ruminé dans sa tête, il imagina cette singulière cassette; il la disposa selon son idée, et attendit une occasion favorable d'en faire usage. Le matin, quand il vit David se préparer à partir pour la pêche, jugeant le moment opportun, il lui proposa de le conduire. Son offre fut acceptée. Alors il courut chez lui prendre la cassette, qu'il roula dans son manteau. Arrivé sur les lieux, il la jeta à la mer sans que son neveu le vît. Le succès surpassa son attente, ainsi que vous l'avez vu : vous connaissez tous l'heureux résultat de son stratagème.

— Ah ! c'est donc ça! Merci, monsieur Bonnel, merci pour votre histoire.

Tonin CASTELLAN.



LE REMORDS



— De tous les nobles seigneurs qui, à l'époque où commence notre histoire, faisaient l'ornement et la gloire de la cour de Naples, le marquis de Casanova était celui qui jouissait de la plus haute considération. Ses longs et loyaux services, son caractère noble et généreux, son grand âge, sa prudence reconnue dans les conseils, lui avaient mérité la faveur du roi.

Ce qui faisait l'orgueil du vieux gentilhomme, ce n'était ni

son immense fortune, ni les dignités, ni les grandeurs qui l'entouraient, ni les hommages dont il était l'objet, ni même la déférence que le roi lui témoignait; il n'ignorait pas que l'idole qu'on encense aujourd'hui peut être brisée demain; il suffisait pour cela d'un mot, d'un caprice du maître. Mais le marquis avait deux fils; l'amitié la plus tendre les unissait depuis leur enfance, et son cœur paternel ressentait une joie sans égale en pensant que cette amitié, toute d'abnégation, toute de dévouement l'un pour l'autre, rien ne l'avait encore altérée. Cependant on se demandait comment un accord aussi parfait pouvait subsister entre deux frères d'un caractère si opposé, de goûts si différents.

Rodrigo, l'aîné, passionné pour les arts, vivait sans éclat : marié depuis quelques années à une femme de mœurs douces et simples comme les siennes, il n'avait d'autre plaisir que celui que lui faisaient éprouver la musique et la peinture ; il n'aspirait à d'autre gloire que celle de voir un jour son nom mêlé à ceux des artistes célèbres dont sa patrie était le berceau.

Paolo, plus jeune de deux ans, ne rêvait que grandeurs, titres, richesses. Vain de sa naissance, jaloux, ambitieux à l'excès, il ne trouvait parmi la noblesse du royaume aucune famille digne de lui ; aussi n'était-il point marié : il pensait sans doute que quelque fille de sang royal viendrait briguer un jour l'honneur de son alliance, et, dans cet espoir, il étalait un luxe que pas un jeune seigneur de Naples ne pouvait égaler. Le roi était charmé de son assiduité à la cour ; mais il blâmait hautement l'éloignement de son frère.

Depuis quelque temps, le vieux marquis sentait ses forces s'affaiblir; sa santé, usée par les fatigues de la guerre et les veilles, commençait à inspirer de vives inquiétudes. Prévoyant

sa fin prochaine, il réunit un jour ses deux enfants et leur parla ainsi :

— Mes enfants, Dieu m'appelle à lui ; je quitterai cette terre heureux et tranquille, si je vois votre union, dont j'ai toujours été fier, demeurer inébranlable devant les dispositions que j'ai prises à votre égard. Les lois du royaume, je le sais, instituent le fils aîné seul héritier de la fortune de son père. Rodrigo, loin de moi la pensée de te frustrer des droits que la loi t'accorde; mais Paolo est ton frère, ma tendresse pour vous deux est la même, et il me serait doux, avant de mourir, d'assurer à chacun une position égale dans ce monde.

— Mon père, reprit Rodrigo, vos désirs seront remplis. Paolo, ajouta-t-il en tendant la main à son frère, jusqu'ici tout fut commun entre nous, tout le sera encore : ce partage, je l'avais déjà arrêté dans mon cœur.

Paolo saisit la main de son frère ; mais ses traits prirent tout à coup une expression étrange : il eût été difficile de définir le sentiment qui l'agitait.

A quelques jours de là le marquis mourut. Les deux frères se retirèrent à la campagne pour y cacher, loin de tous les yeux, leur douleur et leurs larmes. Quand les convenances le permirent, ils revinrent à Naples. Rodrigo reprit sa vie paisible d'artiste; Paolo se jeta, plus ardent que jamais, dans le tourbillon du monde.

Deux ans après la mort du marquis, la police saisit les fils d'un complot tramé contre les jours du roi. Tous les conjurés furent arrêtés et condamnés à mort. L'un d'eux promit que, si on voulait lui accorder la vie sauve, il livrerait des papiers importants et qui feraient connaître le principal coupable. Le roi y consentit; ces pièces lui furent remises. Mais que devint-il en les parcourant ! Des lettres de Rodrigo, écrites de sa propre

main, ne laissaient aucun doute sur sa complicité; ces lettres le désignaient comme le chef de la conspiration.

— Le traître! s'écria le roi; c'est donc pour cela qu'il fuyait ma présence? Mais le châtiment suivra de près le crime, je le jure.

Et dans son indignation il prononça la mort de Rodrigo.

D'une pièce voisine, Paolo avait assisté à cette scène.

Aussitôt il courut chez son frère pour l'avertir de ce qui se passait. Rodrigo, révolté d'une semblable accusation, voulait aller à l'instant même protester de son innocence.

— Non, lui dit Paolo; si tu parais, tu es perdu. Qui sait jusqu'où peut aller la colère du roi? Fuis, et laisse-moi le soin de te justifier; je saurai bien confondre les auteurs de cette infâme calomnie.

Rodrigo ne voulait rien entendre; mais sa femme, sa petite fille Léona le conjurèrent en pleurant de ne point s'exposer au danger qui le menaçait. Vaincu par leurs larmes, par les prières de son frère, il céda à leurs instances, et prit la fuite.

A cette nouvelle la fureur du roi ne connut plus de bornes; il rendit un arrêt qui bannissait à tout jamais Rodrigo du royaume, qui le dépouillait de tous ses biens en faveur de son frère, et qui défendait, sous peine de mort, à sa femme et à sa fille de sortir de Naples. Le bruit se répandit bientôt que le vaisseau sur lequel Rodrigo s'était embarqué avait péri corps et biens sur les côtes d'Espagne.

Paolo se montra inconsolable de cette perte, il s'éloigna encore de la ville comme il avait fait à la mort de son père. Cependant sa douleur parut s'apaiser; au bout de quelque temps il revint à Naples, où il recommença sa vie fastueuse: les fêtes qu'il donna dans son palais étaient les plus brillantes qu'on eût jamais vues. Immensément riche par la

fortune de son frère, il déploya un luxe vraiment royal.

Cependant, au milieu des plaisirs, souvent une sombre tristesse s'emparait tout à coup de lui; il devenait rêveur, taciturne et comme insensible à ce qui l'entourait.

Un jour, environ cinq ans après l'arrêt qui l'avait privé de son frère, au plus brillant d'un bal qu'il donnait à l'occasion d'une princesse polonaise dont il recherchait la main, on le vit se lever; il paraissait en proie à une vive agitation : il traversa les salons d'un pas assuré, se dirigea vers les jardins et ne reparut plus de la soirée.

La nuit il eut un rêve affreux : l'ange exterminateur lui apparut le glaive à la main, le regard menaçant.

— Paolo, lui dit-il d'une voix terrible, lève-toi, prends le bourdon, et va en Terre-Sainte chercher la rémission de ton crime! Dieu te l'ordonne par ma voix. Obéis, et que le jour de demain ne te revoie pas dans les murs de Naples!

Paolo se réveille; il était pâle, une sueur froide inondait son visage.

— Grâce! s'écria-t-il en se précipitant hors de sa couche, grâce, mon Dieu! grâce! Grâce aussi, mon frère! je t'ai sacrifié à mon ambition, je suis un misérable! Oui, j'obéirai, je partirai pour la Terre-Sainte; mais pitié, pitié, mon Dieu! Et, tombant à deux genoux devant une image du Christ, il appuya son front brûlant sur les dalles de marbre.

Aux premiers rayons du jour il était à bord d'un navire sicilien faisant voile pour la Syrie.

Deux ans s'étaient écoulés depuis le départ de Paolo. Un jour, par une chaleur accablante du mois de juin, un pèlerin traversa la ville de Naples : sa robe couverte de poussière, ses traits hâlés par le soleil, indiquaient assez qu'il venait des climats lointains. Chacun se précipitait sur son passage pour

recevoir sa bénédiction. Le voyageur visitait les églises et les monastères. On le voyait s'agenouiller au pied des autels, où il restait dans un pieux recueillement; puis il se frappait la poitrine, élevait les yeux au ciel dans l'attitude d'un grand coupable que le remords poursuit, et, après avoir baisé avec componction les marches de pierre, il sortait pour aller dans quelque autre lieu saint implorer la miséricorde de Dieu.

Il venait de pénétrer dans l'enceinte d'un couvent de moines; sur le point de gravir les marches qui menaient à la chapelle, une procession en sortait : notre pèlerin se met en prière. Tout à coup le son d'un instrument frappe son oreille; l'air qu'on joue le fait tressaillir : cet air, il le reconnaît. Il se lève : c'était un mendiant qui cherchait à attirer sur lui la pitié des âmes charitables. Deux femmes étaient près de lui : la plus âgée semblait aussi dominée par ses accents, chaque modulation produisait sur son âme une émotion à la fois douce et poignante. Tous les trois écoutaient muets, et respiraient à peine. Quand le musicien eut fini, la femme, qui le contemplait à genoux, s'écria :

— Rodrigo! Rodrigo! est-ce toi?

A ces mots, Rodrigo, car c'était lui, tourne la tête.

— Lorenza! fit-il en volant vers elle; oui, c'est moi. Le vaisseau qui me portait a péri; seul j'ai échappé à la mort. Reviens à toi, Lorenza; le ciel permet que je te revoie encore.

L'autre femme s'était élancée dans ses bras en l'appelant son père. Le proscrit était heureux; il pressait sur son cœur les deux êtres qu'il chérissait le plus, sa femme et sa fille.

Le pèlerin considérait cette scène debout, immobile; de grosses larmes coulaient sur ses joues, sa voix, étouffée par les sanglots, ne put articuler une seule parole. Rodrigo le regarde, et jette un cri :

— Paolo !

Il veut aller à lui. Paolo lui fait signe de la main ; et, après un violent effort :

— Arrête, lui dit-il ; fuis, Rodrigo, fuis, et maudis-moi comme le ciel m'a maudit.

— Paolo ! mon frère !

— Non, je suis un misérable ; je t'ai trahi, toi, je t'ai lâchement calomnié !

— Que dis-tu ?

— Ces lettres remises aux mains du roi, et qui ont provoqué sa colère, c'est moi qui les avais écrites.

— Qu'entends-je !

— Je savais que je livrais ta tête, mais je devenais possesseur de ta part d'héritage ; et, pour me l'approprier, j'ai tout sacrifié, tout, jusqu'à toi, mon frère, toi si bon, si généreux pour moi !

— Grand Dieu !

— N'est-ce pas que c'est infâme ? Depuis ce moment, pas un jour de repos, pas une nuit de sommeil ; le remords est là, il me ronge, il me consume !

— Paolo, reviens à toi !

— J'ai prié sur le tombeau de notre Rédempteur ; il a pris en pitié mes souffrances, puisque je te revois. L'heure de la justice a enfin sonné pour toi, Rodrigo ; mais mon crime n'est point racheté : il faut que l'expiation soit complète. Adieu ! adieu, mon frère !

En prononçant ces mots, il franchit rapidement les degrés de la chapelle et disparaît. Il courut se jeter aux pieds du roi, à qui il fit l'aveu de son crime.

Le lendemain l'innocence de Rodrigo était publiquement reconnue. Le roi rendait un arrêt qui le réhabilitait et le réintégrait dans les titres et les biens de son père.

Le malheureux Paolo se réfugia dans un couvent, où il mourut après une vie de pénitence et de prière.

Toujours passionné pour les arts, Rodrigo retrouva près de sa femme, de sa fille, dont il se plaisait à reproduire sur la toile le visage pur et gracieux, cette félicité intime qui avait tant de charme pour lui. Dix ans se passèrent ainsi : le souvenir de son frère venait parfois l'attrister; depuis leur rencontre dans le cloître de la chapelle il n'en avait plus entendu parler.

Un jour on vient lui dire qu'un religieux du couvent de San-Francisco, prêt à rendre le dernier soupir, demandait à le voir. Il se rend au monastère. Ce religieux, c'était Paolo. En voyant Rodrigo, le regard du moribond semble se ranimer; il lui tend les bras, et le pressant sur son cœur : — Merci, mon frère, merci, lui dit-il, maintenant je puis mourir.

Ses forces s'épuisèrent dans cette douce étreinte, il expira. La vie du pauvre pécheur s'était consumée dans les larmes et la prière.

TONIN CASTELLAN.



Arnauld de Vresse. 55 r. de Rivoli
Imp. Roche Paris.

Blanchette.



BLANCHETTE



Autrefois, j'étais bien jeune alors et j'étais encore au collége, j'allai passer le temps des vacances dans un joli petit village nommé l'Isle-Adam, situé aux environs de Paris, un peu au delà de Pontoise.

Le soir, à l'heure du calme et de la fraîcheur, j'aimais à errer dans la campagne. Quelquefois je parcourais les rives de l'Oise, suivant ou remontant le cours de cette rivière paisible. D'autres fois je gravissais la colline, et je m'enfonçais, un livre à la main, dans la forêt.

Bientôt je m'accoutumai à ma demeure nouvelle; et au bout de quelques semaines il me sembla que j'avais toujours habité ce village. Je rencontrais sur ma route peu de visages qui me fussent inconnus. C'était pour moi comme d'anciens amis; ils me souriaient quand je passais, et moi je m'arrêtais, rendant à ces bons paysans le salut affectueux qu'ils m'avaient donné.

Parmi toutes ces figures connues il y en avait une que j'avais surtout remarquée. Il était rare en effet que je ne rencontrasse pas dans mes promenades une jeune paysanne d'environ onze ans, toujours vive et courant, et qui m'intéressait sans que je pusse trop m'expliquer pourquoi, car je ne savais pas même son nom. Ma jeune et mystérieuse amie semblait avoir une raison supérieure à son âge et une élégance de manières supérieure à sa condition. Elle était ordinairement enveloppée dans un mantelet dont le capuchon relevé cachait à moitié sa jolie tête blonde et souriante. C'était surtout cette grâce, ce sourire et cet air d'innocence qui me charmaient à mon insu. La jeune enfant portait à son bras un petit panier chargé de vases et d'ustensiles de ménage. Quelquefois, en arrivant devant une habitation, elle s'arrêtait, déposait à terre son fardeau, frappait doucement, puis attendait qu'on lui ouvrît ou qu'une voix à l'intérieur lui permît d'entrer.

Un jour qu'elle venait de passer et qu'elle m'avait fait une jolie révérence, je rencontrai un paysan que je connaissais. Je lui demandai quelques renseignements sur mon inconnue.

— Cette petite-là, me répondit-il comme étonné de mon ignorance, c'est Blanchette. C'est-à-dire, c'est Blanchette et ce n'est pas Blanchette. Son nom c'est Marie Dubois, la petite à la mère Lefèvre; mais elle est si blonde et si fraîche, qu'on l'a surnommée Blanchette.

Puis, parlant toujours, voici ce qu'il m'apprit.

Blanchette était orpheline. A la mort de ses parents elle avait été recueillie par madame Lefèvre, qu'on appelait la mère Lefèvre, qui l'avait élevée et qui était devenue comme sa seconde mère. La mère Lefèvre était pauvre, trop vieille déjà pour se soutenir par son travail; mais quand son enfant d'adoption était restée seule avec un petit frère orphelin comme elle, cette bonne femme n'avait pas hésité à accepter cette charge nouvelle, sans même calculer ses forces. Le bon Dieu y avait pourvu. Depuis ce temps Blanchette avait grandi; elle était devenue toute la ressource de la pauvre vieille, et c'était elle qui faisait aller la maison. C'était sur son industrie que reposaient l'existence de son frère et celle de la femme qu'elle appelait grand'maman : triste existence, pleine de gêne et de privations! Blanchette cependant suffisait à tout, quoique bien pauvrement; elle avait un bon cœur et beaucoup de courage : que ne fait-on pas avec cela? Pendant le jour elle travaillait chez une blanchisseuse, elle apprenait son état; mais déjà elle gagnait quelque chose. Quand venait le soir et que la journée était finie, elle se mettait en tournée avec le petit panier qu'on lui connaît, elle visitait les gens du village. Elle s'était fait aimer par son intelligence et par sa bonté, et tous s'empressaient de lui être utiles. Elle faisait leurs commissions, elle allait chercher leurs provisions du lendemain, elle leur rendait mille petits services dans leur ménage; elle était comme une petite servante commune sur la fidélité et le zèle de laquelle ils pouvaient compter, et ils la récompensaient par quelques légères rétributions en argent ou en nature.

On peut juger si le récit d'André augmenta mon affection pour l'aimable Blanchette. J'aimais cette enfant comme une sœur et je la respectais comme un ange : elle était bien meil-

leure que moi, et je sentais, en la voyant, toute sa supériorité, celle du cœur, la seule qui soit véritable. Tant de raison, de résignation, de contentement, on pourrait dire, dans l'accomplissement de ses devoirs pénibles, en faisaient pour moi comme un guide sûr dans la vertu, que les âmes moins bien douées ne pouvaient suivre que de loin. Je l'abordai, je causai avec elle; elle me répondit avec simplicité, en peu de mots, sans embarras, sans empressement affecté, et j'admirais toujours la sagesse, la grâce et la finesse même de ses réponses. J'étais pauvre comme un écolier et je ne pouvais pas beaucoup pour le soulagement de l'humble famille; mais je ne quittais jamais Blanchette sans lui laisser quelque petit présent. En vérité, ce n'était pas elle qui était l'obligée; et bien certainement je trouvais plus de bonheur à lui offrir qu'elle à accepter. C'était le plus doux emploi que je pusse faire du peu que j'avais.

Tout à coup je cessai de voir Blanchette. J'en accusai d'abord le hasard; mais bientôt je m'informai, et l'on me répondit que Blanchette était malade, mais que cela n'était rien et qu'on ne tarderait pas à la revoir.

Cette réponse ne me satisfit qu'à demi; j'aimais trop vivement Blanchette pour rester indifférent à son état. Je voulus la voir. On m'indiqua la chaumière qu'elle habitait : triste réduit dont la misérable et ruineuse apparence n'annonçait que trop la misère dont on voyait partout les funestes traces en pénétrant à l'intérieur. Mon cœur se serra quand je franchis le seuil de cette habitation délabrée. Blanchette était couchée sur un grabat, couverte de quelques haillons; la maladie l'avait déjà maigrie, et sa jolie figure était pâle et défaite. En me voyant entrer elle me sourit encore. Je m'informai de cette santé qui m'était si chère : elle ne souffrait pas, on assurait qu'il n'y avait aucun danger, et on lui faisait prendre je ne sais

quel remède indiqué par une voisine; car on n'avait pas voulu même appeler le médecin. Je reprochai une telle négligence; Blanchette me paraissait abattue, et je craignais qu'on ne se méprît sur la gravité de son mal. J'allai moi-même chercher ce médecin; c'était un brave et digne homme, il connaissait et il aimait Blanchette, et je n'eus rien à faire pour l'intéresser au sort de la pauvre enfant.

Elle parut d'abord se rétablir; mais, après la semaine écoulée, l'état de la malade empira, et nous ne conservâmes plus que bien peu d'espérance. Un soir, c'était un lundi, je me le rappelle, ce bon médecin sortit en essuyant une larme. Je courus après lui, car je ne quittais guère la chaumière, pour lui demander ce à quoi je devais donc m'attendre?

— Mon bon ami, me dit-il, il faut prendre courage, Dieu fait bien ce qu'il fait; mais Blanchette ne passera pas la nuit. Je n'ai plus rien à faire ici; allez trouver M. le curé, c'est lui que cela regarde maintenant.

Je fis ce qu'il m'avait dit, j'allai en hâte au presbytère; le curé vint en même temps que moi, et, penché près du lit de la tendre mourante, il reçut sa confession et la réconcilia avec le ciel. Réconcilier! Qu'avait-elle à dire, et que pouvait-elle craindre de la suprême justice? Blanchette était un ange; jamais peut-être une mauvaise pensée n'avait pesé sur son cœur, et sa vie était une bonne action sans repos. Le vénérable prêtre semblait plutôt admirer une sainte en silence que pardonner à un pécheur. Il l'embrassa en la quittant; il venait de lui donner la dernière et la plus précieuse aumône, celle qui nous aide à monter vers le ciel. Je restai, je passai la nuit dans l'angoisse, attendant à chaque moment le dernier soupir de Blanchette; et quand le jour vint elle vivait encore, son état me sembla même meilleur; mais mon affection pouvait me faire prendre mon

désir pour la réalité. Je sortis. En un instant je fus chez le médecin.

— Elle n'est pas morte, Monsieur! m'écriai-je.

Je l'entraînai au lit de la malade; oh! bonheur, elle était sauvée. Sa santé en effet se rétablit, la maladie ne dura que quelques jours; mais la convalescence devait être longue, et la chère enfant ne pouvait songer de longtemps à reprendre ses travaux.

Je vis alors s'ouvrir sous les pas de Blanchette un abîme auquel je n'avais pas songé tant que j'avais craint de la perdre. La misère, déjà si grande, augmentait tous les jours dans la maison. Véritablement la mort se représentait encore et sous un aspect bien plus funeste, et l'hiver approchait.

Je l'ai déjà dit, je n'étais pas riche, et il m'était impossible de penser à suffire tout seul à tant de besoins; cependant j'étais résolu à tout tenter pour aider ma chère Blanchette. J'avais laissé à Paris une cousine, aimable femme, bonne et riche, qui dépensait sa fortune à secourir les pauvres et sa jeunesse à les consoler. Je lui écrivis. Je lui racontai l'histoire de Blanchette. Je me croyais sûr de l'intéresser; je la priais de m'envoyer quelque argent pour la pauvre famille, d'obtenir une place pour la mère dans un hospice de vieillards, et de chercher à Blanchette une condition modeste et honnête, où elle pût vivre heureuse et, j'osais le dire, honorée comme elle le méritait.

Ma lettre envoyée, j'attendis la réponse avec une anxiété que l'on devinera sans peine. Je comptais les heures, les minutes; le temps se passa. Un matin on frappe à ma porte; on entre avant d'attendre ma réponse, c'était ma cousine.

— Vraiment, monsieur mon cousin, me dit-elle en m'abordant, vous êtes un grand étourdi : vous m'écrivez et vous

ne prenez pas le soin de me donner votre adresse! Il a bien fallu que je vinsse moi-même, et depuis plus d'une heure je cours sans pouvoir vous découvrir. D'ailleurs, je veux voir votre protégée puisqu'elle va devenir la mienne.

Je ne trouvai pour lui répondre que les larmes de ma reconnaissance. Nous allâmes voir Blanchette, qu'elle aima bientôt comme je l'aimais moi-même; pouvait-il en être autrement? Elle pourvut au plus pressé et promit d'aviser dans peu au principal.

Nous étions ensemble depuis plusieurs jours, ma cousine avait déjà donné à Blanchette mille preuves de son attachement et de l'intérêt sérieux qu'elle lui portait, lorsqu'un soir, dans une promenade que nous dirigions vers la forêt par les mille détours de la campagne, nous passâmes devant une petite maisonnette propre et heureusement située. Un petit jardin l'entourait, d'un demi-arpent tout au plus, proportionné à l'habitation et entretenu avec soin. Ma cousine regarda cette maison avec attention, puis tout à coup :

— Allez toujours, mon cousin, me dit-elle, j'entre ici pour un instant; je vous rejoins avant les premiers arbres du bois.

Je voulus entrer avec elle, elle insista pour rester seule; je m'éloignai. Je marchai lentement, m'arrêtant souvent, et ma cousine ne revenait pas; j'atteignis le bois : je m'assis sur la lisière et j'attendis. Elle vint enfin bientôt.

— Mon cousin, me dit-elle en m'abordant, allons chez Blanchette.

Pendant la route elle semblait affecter de me parler de choses indifférentes; je ne voulus pas paraître indiscret, et je suivis le caprice de ses pensées.

Nous arrivâmes chez Blanchette; elle lui dit de venir avec elle, qu'elle avait quelque chose à lui montrer; puis elle la

prit par la main et la conduisit vers la maison devant laquelle elle m'avait quitté. Nous y entrâmes alors.

— Blanchette, dit ma cousine, aimerais-tu cette maison?

— Oh! Madame, répondit Blanchette, une maison comme celle-ci n'est pas faite pour nous, et c'est bien plus qu'il ne nous en faut.

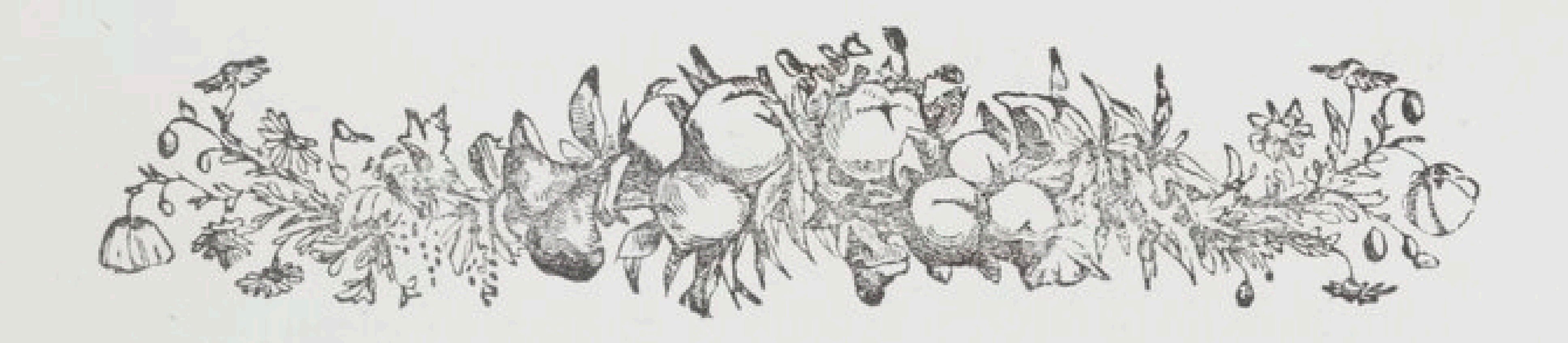
— Eh bien, Blanchette, je te la donne, reprit ma cousine en regardant l'enfant avec cette douce curiosité bien pardonnable à la vertu qui cherche à saisir l'impression que produit un bienfait.

Puis Blanchette chancela; je pensai qu'elle allait se trouver mal, et je la retins dans mes bras. Ce n'était rien; elle se remit, regarda ma cousine et voulut la remercier; mais sa poitrine se gonfla, des sanglots arrêtèrent sa voix et elle se mit à pleurer, douces larmes auxquelles je mêlai les miennes en embrassant ma cousine.

— Blanchette, reprit celle-ci, tu continueras à travailler; le produit de tes journées, ce jardin et la protection du bon Dieu t'aideront à vivre assez commodément. D'ailleurs je ne t'oublierai pas; ce pays me plaît et j'y reviendrai souvent.

Quinze jours après, ma cousine et moi nous étions à Paris.

ÉDOUARD LASSÈNE.



LA DETTE PAYÉE

(Suite à l'Histoire de Blanchette.)



Trois ans à peine après les événements qu'on vient de lire, Blanchette, toujours bonne, aimable et intelligente, avait fait de nouveaux progrès vers cette aisance et cette prospérité que je lui souhaitais si ardemment. Clara, ma cousine, avait gardé un vif souvenir du charmant village et de la belle forêt de l'Isle-Adam. Ses enfants grandissaient; nous désirions tous pour eux le grand air, les plaisirs et les exercices de la campagne. On résolut d'en acheter une à quelques lieues de Paris : Clara avec ses enfants et son mari devaient y passer l'été; et sa mère, madame Précy, y résiderait toute l'année.

Clara, on l'imagine, n'oublia pas l'Isle-Adam. Nous y allâmes vers le printemps. Elle trouva sur le penchant du coteau, près de la forêt, une belle et commode maison; le mari de ma cousine la vit à son tour, elle leur plut, et en peu de temps ils en furent devenus les propriétaires.

Madame Précy vint d'abord s'y établir avec les enfants; elle ne quittait pas cette habitation, qui lui plaisait beaucoup, et qu'elle nommait en riant son château. Comme on en était convenu, ma cousine y passait la belle saison avec son mari, et moi-même, chaque été, j'allais m'y reposer pendant quelques mois de mes études et de mes travaux. A peine ai-je besoin de dire que madame Précy avait pris Blanchette en affection. Cette enfant était si bonne, si tendrement aimable, elle trouvait tant de moyens ingénieux pour prouver sa reconnaissance à la famille de sa bienfaitrice, qu'il eût été impossible de ne pas s'attacher à elle.

Dans l'année qui suivit l'acquisition de ma cousine, la mère Lefèvre mourut. Blanchette lui ferma les yeux. Il est impossible de dire ce que la chère enfant tenta d'efforts, se donna de peine, dépensa de tendres soins pour prolonger de quelques jours la vie de la pauvre femme, ce qu'elle versa de larmes sur sa tombe. Quand elle fut restée seule, madame Précy la prit auprès d'elle. Sa petite maison était louée à son profit, le prix en était amassé tous les ans et lui préparait une modique fortune. Pour elle, elle vivait avec ma tante, qui pourvoyait à tous ses besoins et qui la traitait en amie, en fille plutôt qu'en domestique. Enfin Blanchette, on peut le dire, était tout à fait à son aise et un des meilleurs partis de l'endroit; aimée de tous, elle voyait s'ouvrir devant elle l'avenir le plus heureux, quand un événement funeste faillit détruire en un instant de si légitimes espérances. Voici comment cela arriva.

Madame Précy, que son âge obligeait à une vie un peu sédentaire et qui marchait difficilement, avait choisi dans la maison un logement au rez-de-chaussée, qui communiquait avec le jardin. Blanchette entrait le matin dans sa chambre, l'aidait à sa toilette, lui préparait son déjeuner, l'égayant par quelques contes du village, par quelques propos d'enfant. Après son déjeuner ma tante ordinairement prenait un livre de piété, en méditait quelques pages pour élever son esprit vers le ciel, et y faisait lire ensuite Blanchette.

Un jour, vers la fin de novembre, elle venait de lire selon sa coutume; ma tante lui en marquait son contentement, et, avec cette familiarité douce et respectueuse d'une âme bien née, Blanchette entourait de ses bras le cou de sa maîtresse et la remerciait par un baiser, lorsqu'on entendit de la cour et au loin des cris d'effroi poussés par plusieurs personnes en même temps. Blanchette et madame Précy se retournèrent aussitôt, et elles furent saisies d'horreur en voyant un loup qui, affamé, gueule béante, se posait sur l'appui de la fenêtre. Blanchette ne manquait pas de courage, elle en avait, dans diverses circonstances, donné plus d'une preuve; mais le danger était si disproportioné à ses forces, qu'il était impossible de conserver quelque espérance. Madame Précy, pâle et à moitié morte de peur, restait immobile sur un fauteuil, sans avoir même la force de crier. Blanchette n'éprouva qu'un instant de crainte; mais, résolue à tout, elle prit bien vite son parti. Elle pouvait facilement se sauver dans la maison et échapper au péril, elle n'y songea même pas : elle avait les jours de sa bienfaitrice à défendre, elle voulut du moins la sauver en succombant. Tout cela se passait beaucoup plus vite que nous ne pouvons le dire. Le loup s'était arrêté un instant sur la fenêtre; il examinait les lieux, semblait s'assurer qu'on ne lui tendait aucun piége et

choisir à loisir la proie la plus facile. Blanchette avait un couteau dans son tablier, elle s'en saisit à tout hasard, résolue à se défendre et à défendre surtout madame Précy qu'elle couvrait de son corps, et qui, égarée, ne songeait pas à l'en empêcher. La ferme attitude de Blanchette sembla intimider un peu le féroce animal. Il hésita un instant, se pelotonna, jeta un dernier regard autour de lui, et d'un bond s'élança vers la malheureuse Blanchette. Madame Précy poussa un cri désespéré. Blanchette garda le silence; mais elle leva son couteau. Le loup tomba à ses pieds, et d'un second bond aussi rapide que l'éclair se précipita sur elle, la saisit par ses vêtements, la renversa, et la fit rouler à ses pieds. Blanchette voulut se défendre; elle ne réussit pas même à porter un coup à l'animal furieux, qui déchirait sa robe avec sa gueule et ses griffes. Cette scène n'avait pas duré deux minutes. Mon amie infortunée était destinée à une mort certaine, et allait expirer entre les pattes de cette terrible bête.

A cet instant la porte s'ouvrit; et l'un des hommes qui avaient poussé des cris pour avertir entra dans la chambre armé d'un fusil et d'un long couteau de chasse. Mais comment frapper l'animal qui roulait avec la victime, sans courir le danger de frapper Blanchette elle-même? Le domestique qui était entré frémit à cette pensée; l'horreur l'arrêta un instant; enfin, il était adroit, cette chance, si terrible qu'elle fût, était la seule : il ajusta l'animal, le coup partit. Le loup tomba roide mort : la balle lui avait traversé la poitrine. Blanchette resta immobile et baignée dans son sang; madame Précy était sans connaissance. On accourut bientôt dans cette chambre funeste; elle se remplit en une minute d'une foule empressée. On s'approcha de Blanchette; on pensa d'abord qu'elle était morte, mais elle n'était qu'évanouie : par un bonheur inespéré et

qu'on a peine à comprendre, le loup, irrité contre les vêtements épais de Blanchette qui lui faisaient obstacle, s'était acharné après eux, et la rage avec laquelle il les déchirait avait protégé sa victime. Le sang qui couvrait celle-ci s'échappait de quelques égratignures peu graves à la figure et aux mains; en un mot, il n'y avait aucune inquiétude à concevoir; Blanchette n'était pas même blessée, et on en était quitte pour la peur. Madame Précy et elle reprirent leurs sens presque en même temps. En même temps, et par un mouvement spontané, Blanchette se précipita sur le sein de ma tante, et ma tante ouvrit les bras pour la recevoir. Elles restèrent ainsi longtemps embrassées et versant un torrent de larmes; l'émotion, le bonheur, la reconnaissance se faisaient jour enfin par les pleurs.

— Ma bonne maîtresse, disait Blanchette, comme vous avez eu peur!

— Chère enfant, répondait celle-ci, est-ce bien vrai que tu n'as pas de mal? Cher ange, tu m'as sauvé la vie!

Et leurs embrassements, et leurs caresses, et leurs touchantes actions de grâces ne finissaient pas. Puis madame Précy prit la main de Blanchette, et d'une voix émue :

— Mettons-nous à genoux, ma fille, lui dit-elle, et remercions Dieu, qui nous a assistées.

Après cette touchante prière, ma tante se sentit affaiblie : tant d'émotions l'avaient brisée. Elle fut obligée de garder le litpendant quelques jours; mais, grâce aux tendres soins de Blanchette, elle fut bientôt rétablie.

Ma cousine avait été informée aussitôt de ce tragique événement; elle me montra quelques heures après la lettre qu'elle venait de recevoir : qu'on juge de mon trouble en la lisant. Je n'hésitai pas un instant; je partis pour voir ma tante et Blanchette : Clara devait me rejoindre deux jours après.

La Providence confond en se jouant notre sagesse insensée, et l'on s'épuise vainement pour sonder la profondeur de ses desseins et pour prévoir ses décrets. Le dévouement et le courage de Blanchette furent bientôt connus dans le village; la nouvelle courut et fit du bruit; on ne s'entretint pendant longtemps que de cela, et enfin le journaux en retentirent : plusieurs feuilles me vinrent de Paris dans lesquelles toute cette scène dramatique était au long racontée.

Un matin cependant, de fort bonne heure, je me promenais dans le jardin; un domestique vint m'annoncer qu'un étranger voulait me parler. J'ordonnai qu'on l'introduisît.

— Monsieur, me dit-il en me saluant, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, je m'appelle Jules de Raineberg. J'ai lu récemment dans un journal que voici, et il me montrait la feuille, un récit qui m'a touché pour plus d'un motif. Une jeune fille nommée Marie Dubois, et surnommée Blanchette, a sauvé au péril de ses jours madame votre tante, qui était sa bienfaitrice. Le fait sans doute, Monsieur, a été exactement rapporté, et Marie Dubois est un personnage véritable? elle est, je crois, au service de votre tante?

— Très-véritable heureusement, répondis-je. Blanchette, Monsieur, est notre amie. Nous la considérons depuis longtemps comme une fille ou comme une sœur, et nous la chérissons tendrement dans ma famille.

— Monsieur, vos paroles me réjouissent plus que vous ne pensez, reprit l'étranger; et vous allez bientôt voir que j'ai quelque droit aussi de m'intéresser au sort de cette aimable enfant : il paraît que le dévouement est de tradition dans son honnête famille. Il y a dix-huit ans, Monsieur, Pierre Dubois était mon domestique. Je fus obligé de m'éloigner et de sortir de France. Pierre Dubois m'était très-attaché; mais sa mère,

qui était dans ce village, avait besoin de lui et de ses secours fréquents; il n'osa pas me suivre et il préféra revenir à son pays. Je le quittai avec l'espérance de le revoir bientôt, et je lui promis de ne pas l'oublier. C'était un devoir pour moi, Monsieur, car Pierre Dubois, dans une circonstance qu'il est inutile que je vous rapporte, m'avait sauvé la vie, comme sa fille vient de sauver la vie à madame votre tante. Je dois l'avouer à ma honte, Monsieur, depuis si longtemps j'avais oublié Pierre Dubois, lorsque le courage de sa fille est venu me rappeler ma promesse et mon devoir. Vous m'aiderez à le remplir, Monsieur, et j'espère que vous seconderez mes vues. Je me fais vieux. Je suis seul, absolument seul, sans enfants, sans famille. Je suis riche, ou au moins j'ai une fortune suffisante à des désirs modestes. Je compte assurer un avenir honorable à Marie Dubois; je veux en faire ma fille et mon héritière.

A ces mots l'étranger se tut. Je lui marquai, comme il me fut possible au milieu de mon trouble, l'admiration que m'inspirait sa reconnaissance.

L'heure s'était écoulée; Madame Précy et Clara pouvaient recevoir M. de Raineberg, et je le conduisis près d'elles. Notre joie fut vive, comme on pense; Blanchette seule paraissait affligée. Des larmes s'échappaient de ses yeux à la pensée de se séparer de nous. M. de Raineberg la rassura; il ne voulait pas, disait-il, faire un fardeau de ses bienfaits; et elle avait trouvé une trop bonne mère pour qu'il voulût l'en priver. Cependant la position nouvelle de Blanchette devait changer son genre de vie. Madame Précy, avec bien de la peine et quelques larmes, la laissa revenir avec nous. Elle fut mise en pension; et, en peu de temps, sa distinction et ses grâces naturelles, cultivées avec un soin intelligent, en firent une jeune personne

accomplie : son application en fit aussi, je puis le dire, une femme distinguée. Depuis ce temps, elle a épousé un homme honnête et digne d'elle; une petite famille grandit autour d'elle, édifiée par l'exemple de ses vertus. Le monde, qui l'aime et la respecte, l'appelle madame Lasalle; pour ma tante, pour Clara et pour moi elle est toujours Blanchette, et les heures les plus douces sont celles que je passe auprès d'elle.

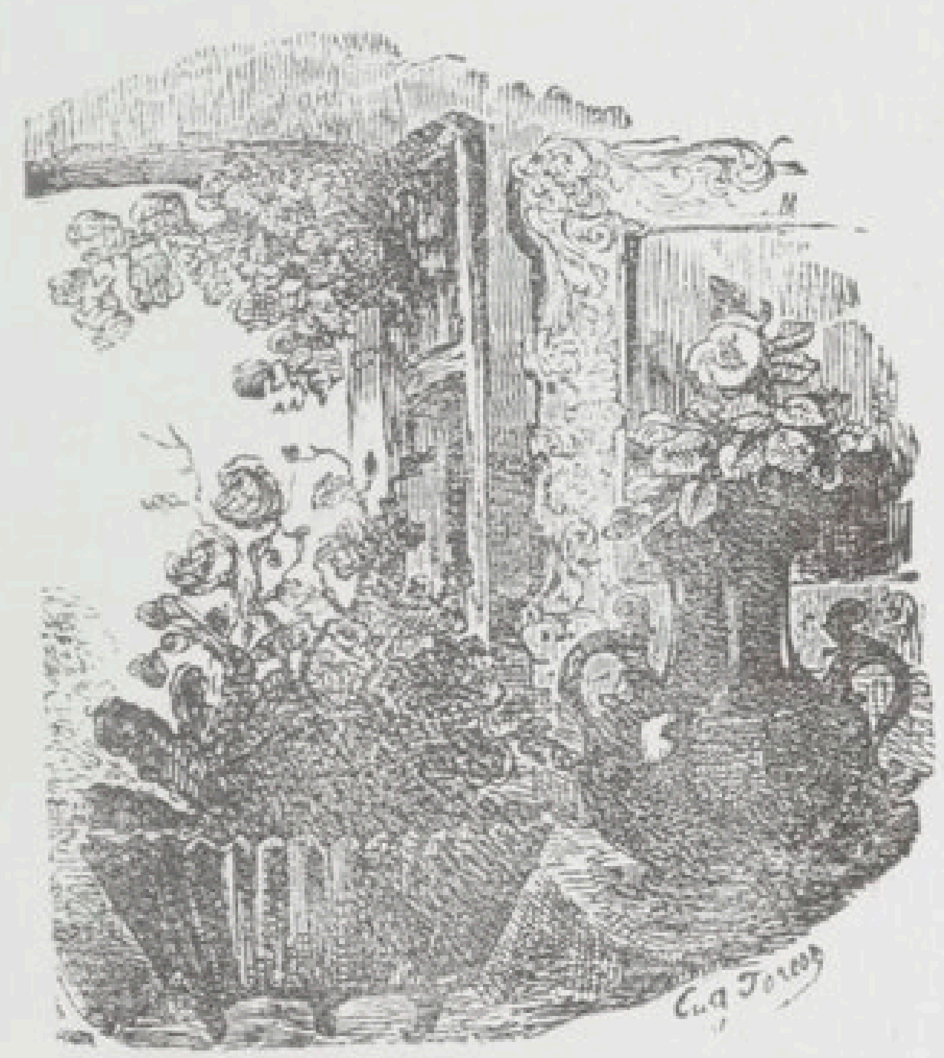
Édouard LASSÈNE.



LES CORNES D'ANE

I

LES DEUX SOEURS.



— Non, je ne peux pas deviner à quoi ça sert d'apprendre à lire, si ce n'est à faire enrager les enfants! disait un matin du mois de janvier la petite Manette, restant obstinément devant une de ces grandes cheminées de campagne, pendant qu'une autre petite fille du même âge, car elle était jumelle, préparait dans un papier une tartine de pain au raisiné.

— Quand ce ne serait qu'à faire plaisir à maman et à papa! répondit cette seconde petite fille.

— Tais-toi donc, Marie; quel plaisir veux-tu que ça leur fasse? ce sont des contes, répliqua la première. Je te dis et je te répète que la lecture ne sert à rien... Peut-être pour les grandes dames de la ville, je ne dis pas : elles lisent quand elles n'ont rien à faire, et elles n'ont jamais rien à faire; mais nous, de pauvres petites filles de fermier... Pour planter des choux, de l'oseille, des carottes, les arracher et aller les vendre à la ville aux maraîchers, nous aurons toujours bien assez de lecture pour ça.

— Tu ne vois pas plus loin que ton nez, qui n'est pas déjà fort long, lui répondit sa sœur.

— Que si, que si, Marie, je vois plus loin; à preuve que je vois que ce n'est pas tout d'apprendre à lire : c'est que lorsque je saurai il faudra apprendre à écrire; je sens ça, vois-tu, d'une lieue... D'ailleurs nos parents ne savent pas lire, ils n'en sont pas moins très-gros et très-gras; et moi, qui ne sais pas plus lire qu'eux, je suis un peu plus grosse que toi, qui es maigre, maigre comme un cent de clous; et cependant tu sais lire, toi.

— Voyons, ma petite Manette, dit Marie allant prendre sa sœur par la main et essayant de l'entraîner vers la porte, ne te fais pas plus méchante que tu ne l'es. Vois cette pauvre madame Ravel; c'est un exemple, ça. Son mari était un des plus riches fermiers de la Normandie. Il est mort, elle est restée veuve avec deux enfants, un incendie l'a ruinée; heureusement qu'elle avait reçu de l'éducation : elle s'est mise à ouvrir une école, et elle peut vivre et élever ses enfants.

— Eh bien! qu'elle élève ses enfants et pas ceux des autres, répliqua Manette.

— Ingrate! Oh! quand ce ne serait que pour la récompenser de ses bontés, je ne voudrais pas être inappliquée et

mauvaise, dit Marie. Rappelle-toi, Manette : c'est elle, la première, qui a dit à nos parents : — Il faut envoyer vos enfants à l'école chez moi, mère Thibaud. — Je ne suis pas assez riche pour ça, mère Ravel, que lui répondit notre mère. — Il ne faut pas que ça vous arrête, mère Thibaud, que répliqua la mère Ravel : envoyez toujours; vous payerez si vous pouvez, comme vous pourrez : un sac de pommes de terre un jour, un chou frisé, une salade, rien même; mais il faut que la jeunesse d'aujourd'hui sache lire, autrement c'est honteux pour elle. Aussi, depuis un an que j'apprends, j'ai profité, dame! faut voir. Je sais lire couramment, presque écrire; not' père est si content quand le soir je peux lire le journal, que je suis sûre, Manette, que tu voudrais être à ma place, dis...

— Nous n'avons pas besoin d'être deux pour lire le journal, dit Manette.

A ce moment les enfants du village passaient, allant à l'école. L'un d'eux mit la tête à l'entrée de la maison de la mère Thibaud et appela Marie et Manette; plusieurs voix répétèrent Marie et Manette, et les deux petites paysannes parurent, l'une traînant l'autre.

II

L'ÉCOLE.

Madame Ravel était une femme d'une quarantaine d'années, grande, sèche, l'abord dur; mais ce n'était qu'une feinte, car sa voix était douce, et à peine avait-on causé une minute avec elle que la bonté de son âme se décelait dans chacune de ses paroles. Quand les enfants entrèrent dans l'espèce de classe

qui n'était autre que la cuisine de la maison, elles trouvèrent leur maîtresse occupée à tourner en cornets deux feuilles d'un vieux journal.

— Voilà des cornes d'âne pour ceux qui ne seront pas sages, dit-elle en les élevant au-dessus de sa tête; car, puisque j'ai dans ma classe des enfants méchants, il faut bien que je me montre sévère.

Cela dit, la classe commença. Madame Ravel s'assit sur une chaise, posa ses pieds sur une chaufferette, mit sur ses genoux un réchaud dans lequel elle réchauffait ses mains et plus souvent celles de ses petites élèves; puis appela Marie, qui ouvrit ainsi la classe.

C'était charmant d'entendre la jeune voix de cette petite fille donner à tout ce qu'elle lisait une inflexion particulière et toujours juste. Madame Ravel ne put s'empêcher de l'embrasser :

— Tu sortiras un jour tes parents du besoin, lui dit-elle.

— Dame! dit la petite fille, je n'étudie que dans cette idée-là.

Vint le tour de Manette. Jamais encore elle ne s'était montrée plus indocile, plus insolente.

— Ça n'est bon à rien, disait-elle; est-ce que j'ai besoin de savoir ce que chantent tous ces morceaux de papier? Apprenez-moi à coudre, bon; apprenez-moi à blanchir, à repasser, bon...

— Mais l'un peut aller avec l'autre, petite entêtée. Voyons, voici ton livre, étudie, mets-y de la bonne volonté au moins, répliqua la maîtresse d'école.

Mais, emportée par un de ces brusques mouvements, fruit d'une mauvaise éducation, Manette prit son livre et le jeta à terre en disant : — Je ne veux pas même l'ouvrir!

Sans répliquer, car devant une pareille insubordination il fallait une punition, madame Ravel prit les cornes d'âne qu'elle

avait préparées avant la leçon, les attacha au-dessus de chaque oreille de la petite indisciplinée, et, au milieu des huées de ses petites compagnes, la fit mettre à deux genoux, et prononça d'une voix sévère :

— Toute la journée vous porterez les insignes de l'âne, dont vous imitez l'entêtement et l'ignorance.

Se voyant ainsi attifée et un objet de raillerie pour les autres enfants, Manette se mit à pleurer et demanda pardon, mais inutilement : la sentence était prononcée, il fallait qu'elle eût son exécution.

Vers le milieu de la leçon, madame Ravel fut obligée de s'absenter.

— Que tout reste dans le même état de choses où je le laisse, dit-elle en s'éloignant; chacune de vous à sa place avec son livre; Manette aussi à sa place et avec ses cornes.

Puis, comme quelques voix s'élevèrent pour demander grâce pour cette dernière, la maîtresse ajouta :

— Celle de vous qui détachera les cornes de Manette les verra à mon retour attachées à son bonnet.

Après son départ les larmes de Manette coulèrent avec d'autant plus de violence que la présence de la maîtresse n'était plus là pour les comprimer.

— Je serai battue en rentrant, disait-elle; ma mère m'a bien promis que, si je n'étais pas sage, elle me punirait : je serai battue, c'est sûr. Mon Dieu! mon Dieu! que je suis à plaindre!

Voyant cette douleur si vive, Marie s'approcha de sa sœur.

— Si tu voulais me promettre de mieux apprendre ta leçon demain et les jours suivants, lui dit-elle, je prendrais aujourd'hui, moi, ta place et tes cornes.

— Quoi! tu ferais cela pour moi? demanda Manette avec la plus grande incrédulité.

— Oui, lui dit sa sœur; car moi, vois-tu, je ne suis pas habituée à être punie, et ceux qui me verront ainsi me plaindront; puis ma mère me consolera au lieu de me punir; tandis que toi, c'est différent : les enfants du village te feront enrager, et ma mère, si elle ne te bat pas, te mettra toujours au pain et à l'eau... Ainsi, je te le répète, je prends ta place, mais à une condition.

— Oh! ma sœur, oh! je te promets; oh! tu verras; oh! tu es bonne! aussi tout le monde t'aime... Je veux dans huit jours savoir lire !...

— Dans huit jours, c'est beaucoup dire, répondit Marie détachant les cornes du bonnet de sa sœur, et priant une des élèves de les attacher au sien; mais étudie au moins et mets-y de la bonne volonté.

Quand la maîtresse revint et qu'elle vit Marie à la place de sa sœur, elle eut comme une idée de revenir sur ce qu'elle avait dit; mais, réfléchissant qu'une maîtresse de pension ne devait avoir ni préférence ni partialité, elle se contenta de regarder Marie avec tant d'amitié et d'attendrissement, que celle-ci se trouva déjà récompensée de son dévouement.

Ainsi qu'elle l'avait prévu, à son retour au logis ses parents furent si étonnés de la rigueur de la maîtresse d'école envers une enfant ordinairement si charmante, qu'ils se proposaient d'aller lui en faire des reproches, lorsque Manette ne put les laisser plus longtemps dans leur erreur.

— Battez-moi, maman, dit-elle en pleurant et en tombant à genoux devant sa mère; punissez-moi, mettez-moi au pain sec, mais n'accusez ni ma sœur ni madame Ravel. Puis, avec une franchise adorable, elle raconta toute la vérité.

Vous devinez, mes enfants, que la mère de Manette, loin de la gronder, la complimenta au contraire des bonnes dispositions

dans lesquelles elle était, l'encouragea et ne put s'empêcher de verser des larmes sur le dévouement de sa fille aînée.

Dieu devait aussi une récompense à cette charmante enfant, et il la lui fit trouver dans sa volontaire pénitence même. En détachant ses cornes d'âne, Marie, qui avait l'habitude de lire tous les imprimés qui lui tombaient sous la main, lut celui-ci; et tout à coup son père, qui la regardait, la vit pâlir.

— Qu'est-ce? lui demanda-t-il.

— Mon père, n'avez-vous pas un frère qui se nomme Jacques Thibaud? lui demanda-t-elle.

— Oui, mon frère aîné de vingt ans au moins, et que je n'ai jamais connu, répondit le père; il partit pour les Indes bien longtemps avant ma naissance... Mais pourquoi cette question?

Pour toute réponse, Marie lut sur une de ses cornes :

« Londres, 17 juillet 1835.

« Un nommé Jacques Thibaud d'Argentan, dans la Normandie, est mort dernièrement ici en débarquant; il laisse une fortune de 25,000 livres sterling; s'il a des parents, ils sont priés d'écrire à sir Ginger, notaire à Londres, et d'envoyer les preuves de leur parenté... »

— Mon pauvre frère! dit Thibaud, c'est bien lui... Mais écrire, comment? je ne sais pas.

— Eh bien? ne suis-je pas là? dit Marie. Puis, se retournant vers sa sœur, elle ajouta : Tu vois, Manette, qu'il est utile de savoir lire. Toi, qui ne le sais pas, tu serais restée toute ta vie avec 25,000 livres sterling sur ta tête, sans avoir pour cela un sou de plus dans ta poche... 25,000 livres sterling, combien cela fait-il?

— Ma fine! je n'en sais rien, répondit Thibaud; mais cela doit faire des sous et des liards en grande quantité.

— Mes chères cornes! dit Marie, je les garderai toute ma vie.

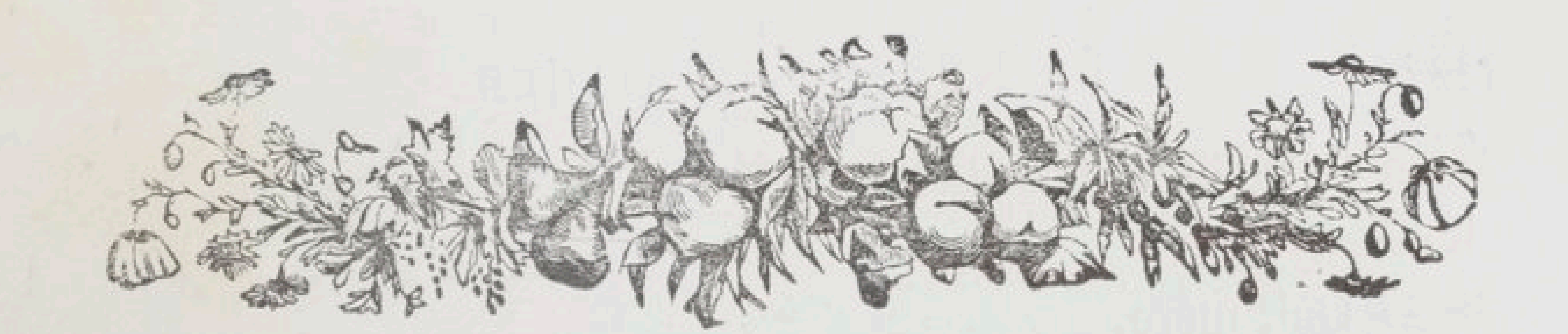
EUGÉNIE FOA.



A. de Vresse, édit. Quai des Gds Augustins. 7.

Lith. Laurant et Cie r. des Bernardins. 34, Paris.

La Sentinelle perdue.



L'ANE MALADE



— Bonjour, madame Micheline ; bonjour, papa Michelin ; bonjour, Jeannet ; bonjour, mademoiselle Madeleine.

— Eh! c'est M. Baptiste !

— Moi-même, madame Micheline.

— M'apportez-vous des nouvelles de mon enfant?

— Oui, madame Micheline, et de bonnes. Voici une lettre de M. Jules pour vous.

— Une lettre de mon enfant! donnez, monsieur Baptiste.

Tiens, Jeannet, lis-nous ça, mon garçon, et proprement, entends-tu?

— Oui, mère.

Jeannet ouvre la lettre, et lit à haute voix :

« Ma bonne nourrice,

« Depuis hier seulement j'ai pris mes vacances. Comme j'ai
« bien travaillé cette année, papa a consenti à ce que j'aille
« passer quelque temps avec vous; il m'accompagnera avec
« maman. Samedi soir, nous arriverons. »

— Samedi! entends-tu, Michelin? c'est aujourd'hui jeudi.

— Laisse donc finir, femme; continue, Jeannet.

« Fais préparer mon petit pavillon du jardin; et comme le
« docteur Bellet m'a ordonné de faire beaucoup d'exercice, je
« retiens mon ami Grison pour faire tous les matins une longue
« promenade. »

— Ah! mon Dieu!

— Qu'as-tu donc, femme?

— Et Grison qui est malade.

— C'est, ma foi, vrai!

— Comment faire?

– Il faudra bien qu'il marche.

— Il n'a plus de jambes.

— Bah! il en trouvera; je l'attacherai plutôt à la queue de Cocotte. Ensuite, Jeannet.

« Ainsi donc, ma bonne mère, à samedi. En attendant, je
« t'embrasse mille fois, ainsi que papa Michelin, Jeannet et
« ma gentille sœur de lait Madeleine. »

— Ce cher petit ange! il n'oublie personne.

— C'est bien, dit Michelin. Maintenant il faut tout de suite

s'occuper de mettre en ordre et de bien arranger le petit pavillon ; n'est-ce pas, femme ?

— Sans doute, sans doute ; mais Grison?

— N'aie donc pas peur; je te dis qu'il marchera.

— Dis donc, père, si nous le menions chez ce médecin arrivé depuis peu ? On dit qu'il est fameux pour les bêtes.

— Ce gros trapu ! qui, depuis l'autre jour où je lui ai donné Cocotte à ferrer, me dit chaque fois qu'il me rencontre :

— Eh bien, mon voisin Michelin,
Comment z'allez-vous ce matin?

— Il rime toujours en parlant, dit Jeannet; ce doit être un grand savant, n'est-ce pas, père?

— Faut y conduire Grison pour que, s'il y a moyen, il le mette sur pied pour dimanche. Va le chercher, Jeannet.

— Sans adieu, mère Micheline.

— Vous partez, monsieur Baptiste ?

— Oui, on m'attend à Bordeaux.

Baptiste remonta à cheval et piqua des deux. Dans ce moment parut Jeannet tirant Grison par le licou.

— Hu ! criait-il ! hu donc, mon vieux ! nous allons chez le médecin : demain tu seras guéri.

— Allons, en route ! fit Michelin.

La maison du vétérinaire était tout au plus à une portée de fusil.

Une enseigne en lettres blanches sur un grand cadre de bois noir, et qu'on apercevait de fort loin, énumérait pompeusement les noms et qualités du célèbre esculape. Cette enseigne, d'une dimension prodigieuse, était ainsi conçue :

« César-Nicolas Krakoloscoff, ci-devant directeur des haras
« de S. M. l'empereur de toutes les Russies, ex-médecin par-

« ticulier de S. M. la reine de Madagascar, connu par ses cures
« merveilleuses, breveté, patenté, salarié et décoré de tous
« les souverains des quatre parties du monde, guérit radicale-
« ment et indistinctement toutes les maladies qui s'attaquent
« aux animaux, soit bipèdes, quadrupèdes, volatiles, aquati-
« ques et autres. »

— Nous y voici, dit Michelin ; justement je l'aperçois.

Celui-ci les avait vus de sa boutique ; se doutant qu'il s'agissait d'une consultation, il vint se placer majestueusement sur le seuil de sa porte.

— Eh ! bonjour, voisin Michelin,

lui cria-t-il du plus loin qu'il put se faire entendre ;

Comment z'allez-vous ce matin ?

bien qu'il fût trois heures de l'après-midi.

— Bien, quant à moi ; mais c'est le camarade qui ne va pas, répondit Michelin en désignant Grison.

— Ah ! c'est le jeune camarade ?
En effet, z'il m'a l'air malade.

— Ah ! monsieur Krakoloscoff, dit Micheline, ce pauvre ami est bien mal ; nous désirerions pourtant qu'il pût trotter d'ici à dimanche. Notre enfant doit venir ce jour-là ; et il serait si chagrin, s'il n'avait pas son Grison.

— Oh ! oh ! puisqu'il en est z'ainsi,
Nous allons à l'instant z'examiner ceci.

Il posa alors une de ses mains sur le museau de l'animal ; et, le poing sur la hanche, la jambe droite en avant, l'air grave et attentif, comme serait un médecin étudiant avec inquiétude le pouls de son malade, il demeura longtemps dans cette attitude,

prolongeant ainsi l'anxiété de la famille Michelin qui, le regard attaché sur lui, n'osait l'interroger de peur de le troubler dans ses observations. Enfin, après un long silence, il dit :

— Votre âne me paraît z'atteint d'hypocondrie,
Je crois même entrevoir z'un peu d'hydrophobie.

— Juste ciel! s'écria Micheline.

— Mais dimanche, pour sûr, grâces à mon talent,
Il trottera, z'a moins qu'il ne meure z'avant.

— Il serait vrai, monsieur Krakoloscoff! Ah! quel bien vous me faites!

— Mais jusque-là z'il faut me laisser votre bête.

— Volontiers, monsieur Krakoloscoff. Quel bonheur! il trottera dimanche. Viens, Michelin; viens, Jeannet; vot' servante, monsieur Krakoloscoff.

Les bonnes gens s'en allèrent bien rassurés sur le sort de Grison.

Le samedi soir, M. et madame de Monteuil arrivèrent à Lormont. Jules, après avoir embrassé sa nourrice, qui pleura de joie en le voyant, puis le papa Michelin, puis Jeannet, puis sa sœur Madeleine, voulut voir son ami Grison.

— Il est malade, lui dit Micheline.

— Mon ami Grison est malade!

— Mais rassure-toi, mon enfant; nous l'avons mis chez un savant médecin qui nous a promis de nous le rendre demain en bonne santé.

Mais Jules ne tint pas à son impatience; il se fit indiquer la demeure du médecin, et pria son père de l'accompagner chez lui. M. de Monteuil se rendit sur-le-champ aux désirs de son fils. Quelle fut sa surprise en reconnaissant dans le célèbre

Krakoloscoff un ancien serviteur de son père. Celui-ci le reconnut aussitôt.

— Monsieur de Monteuil! s'écria-t-il.

— Comment! c'est toi, Nicolas, qui viens faire ici le charlatan?

—Dieu m'en préserve, Monsieur! Après la mort de M. votre père j'ai eu tant de chagrin, que j'ai senti qu'il me serait impossible de rester à l'hôtel; d'un autre côté, j'avais fait le serment de ne jamais servir d'autre maître. Cependant il fallait bien gagner sa vie. Alors je pensai à mon premier métier. Et comme j'ai su qu'il n'y avait pas de vétérinaire dans ce village, je suis venu m'y établir.

— Mais que signifie cette enseigne?

— C'est pour me donner un peu d'importance, Monsieur. Que voulez-vous! aujourd'hui il faut cela pour réussir. Vous savez, du reste, que je connais parfaitement mon état.

— Oui, je sais cela. Et, dis-moi, où est l'âne du papa Michelin?

— Hélas! Monsieur, il est mort!

— Mort!

— Oui, Monsieur, mort de vieillesse; vingt-cinq ans passés : il n'y avait plus de ressources. Quand le principe vital est éteint... C'est bien malheureux pour moi, Monsieur; c'était ma première affaire de ce genre dans ce pays; et quoiqu'il n'y ait pas de ma faute, je crains bien que cela ne me fasse du tort dans l'esprit de ces bons paysans. On va me traiter d'ignare, de charlatan, comme vous le disiez tout à l'heure; et cependant, vrai, Monsieur, je connais mon état, et je me flatte d'avoir de la conscience.

— Écoute, Nicolas, je n'ai pas oublié tes bons services; je me souviens avec quel dévouement tu as soigné mon père dans

à longue et cruelle maladie qui nous l'a ravi; tu es d'ailleurs un brave et honnête homme, je le sais. Je veux te servir; je veux que tu justifies, par l'importance que tu vas acquérir, tout ce que tu annonces dans ton enseigne.

— Vous vous moquez de moi, Monsieur.

— Non, et tu vas le voir. L'âne du père Michelin était accablé de vieillesse; il ne pouvait aller loin, dis-tu. Si donc tu lui rendais son âne, leste, alerte, et plein de vigueur, ta réputation deviendrait universelle; et je te prédis alors une fortune rapide. Qu'en penses-tu?

— Je vois bien que vous vous moquez de moi, Monsieur!

— Non, te dis-je.

— Mais comment voulez-vous que je redonne la vie à ce pauvre Grison, puisqu'il est mort?

— Dis-moi : ne connais-tu pas dans le voisinage un âne qui, par la taille et la couleur, soit, à peu de chose près, semblable à celui de Michelin?

— Il y a, à deux lieues d'ici, le meunier Brossard qui en a un en tout conforme.

— C'est à merveille!

— Seulement il est un peu plus grand.

— N'importe!

— Il n'a que cinq ans.

— Tant mieux!

— La tête plus blanche.

— Quand on devient vieux, on blanchit.

— C'est juste. Il a sur le milieu du dos une large tache noire que l'autre n'avait pas.

— Ce sera l'effet des remèdes que tu lui auras administrés.

— Au fait, pourquoi pas!

— Crois-tu qu'il veuille le vendre?

— S'il en trouve un bon prix, sans doute.

— Et combien?

— Dame! au moins cinquante francs.

— En voilà cent. Va ce soir même trouver le meunier Brossard; achète-lui son âne; donne-lui quelque chose pour qu'il soit discret; et demain tu rendras au père Michelin son Grison fringant et léger comme il était il y a vingt ans.

— Je comprends, Monsieur, mais ma dignité, ma conscience?

— Sont parfaitement à couvert. Tu rendras la joie à cette bonne mère Micheline; tu seras proclamé le plus habile médecin du monde, et tu feras le bonheur de mon fils. N'est-ce pas, Jules?

— Oh! oui, papa! que je serai content d'avoir un âne qui trotte bien!

Ce qui fut dit, fut fait.

Le lendemain, de grand matin, maître César-Nicolas Krakoloscoff présenta à la mère Micheline son Grison, bien lustré, bien harnaché, et qui ne tenait pas en place, tant il était impatient de caracoler. Aussitôt Jules saute sur la selle, et lance l'animal au grand galop, aux yeux d'une foule étonnée et aux cris mille fois répétés de : « Vive Krakoloscoff!!! vive Krakoloscoff!!! »

Cette cure merveilleuse mit le comble à la réputation de Nicolas; on venait le consulter de vingt lieues à la ronde, et, comme l'avait prédit M. de Monteuil, sa fortune fut bientôt faite.

Tonin CASTELLAN.



L'ANGE GARDIEN



Quelle est la mère qui, même quand son enfant n'a pas encore vu le jour, ne prie Dieu pour lui avant de le prier pour elle? Quelle est la mère qui ne lui demande avec ardeur d'envoyer auprès du berceau de son nouveau-né un ange gardien pour lui souffler l'amour du bien et les vertus qui assurent le bonheur et le repos?

Catarina Ganganelli, fille et femme de laboureurs des environs de Sant' Angelo in Vado, dans les États-Romains, mit au

monde un fils attendu et reçu comme le trésor de la famille. Sa mère ne le perdait jamais de vue; elle travaillait près de lui durant son sommeil, et cherchait déjà sur le front de son fils la destinée que Dieu lui ferait. Catarina baisait de temps en temps les petites mains délicates de l'enfant et se demandait bien bas :

— Pousseront-elles la charrue? se calleront-elles en maniant la bêche et le râteau? Et ce joli visage se brunira-t-il à l'ardeur du soleil comme celui de son père?

Puis Catarina reprenait son fuseau et l'habillait et le déshabillait d'un fin lin avec une ardeur nouvelle; elle ne se permettait de repos que pour faire glisser entre ses doigts les grains d'érable de son chapelet, et toujours, toujours sa prière avait pour but son fils.

Un jour, il faisait une de ces chaleurs méridionales qui accablent le courage, l'enfant reposait; la mère, après avoir dit son rosaire, essaya de travailler, mais la quenouille tomba de ses mains; elle s'endormit.

Tout à coup la belle figure de Catarina s'égaya d'un sourire : elle vit le ciel bleu s'entr'ouvrir et un ange paré de ses blanches ailes s'abattit près du berceau où dormait le fils de Catarina. L'ange posa une de ses mains sur le chevet où reposait la tête de l'enfant, et prononça d'une voix douce et sonore :

— Cet enfant sera doué des vertus les plus élevées, du caractère le plus patient et le plus aimable : il sera à la fois modeste et savant; aimé de Dieu, il deviendra plus qu'un roi....

Puis l'ange couvrit un instant l'enfant de ses blanches ailes, posa son doigt sur le cœur endormi de la naïve créature, et ajouta :

— Il a reçu du ciel les dons les plus précieux, la science, l'espérance, la foi et la charité.

Depuis ce jour, Catarina, voyant son fils grandir en intelligence et en bonté, conjura son mari d'accepter les offres d'un parent qui se chargea de faire entrer le jeune Laurent au séminaire de Rimini. Laurent trouva là un ami qui ne lui manqua jamais.

Les deux jeunes gens suivirent cependant un chemin bien différent : Carlo Bertinazzi passa en France après avoir été militaire et mené une vie assez aventureuse; là il se fit acteur, et sous le nom de Carlin il acquit une grande réputation à la Comédie-Italienne. Nous ne ferons pourtant mention de lui qu'en ce qui concerne son ami. L'attachement de ces deux jeunes gens fut cimenté à son aurore par le dévouement et la reconnaissance.

Dans une promenade, ils s'étaient écartés de leurs camarades; Carlo était occupé à ouvrir des *frutti di mare*. Laurent voulut se baigner : il s'avança imprudemment jusqu'à un endroit où les flots salés et les eaux du fleuve Marecchia bouillonnent et se confondent, il perdit pied et jeta un cri d'angoisse; Carlo accourut, se précipita tout habillé dans les flots et sauva son ami au péril de sa vie.

En sortant du séminaire, Laurent retourna habiter le pauvre village de Sant' Angelo in Vado. Sa mère était morte, et il trouva bien triste la maison où elle n'était plus; il aimait Dieu avec ardeur, il éprouvait cette profonde abnégation de soi-même qui fait les bons prêtres, et après de mûres réflexions il entra comme novice au couvent d'Urbino; Laurent vint ensuite à Rome, et prononça ses vœux au couvent des Apôtres.

A cette époque, Lambertini venait d'être élu pape ; il sut apprécier le jeune professeur de philosophie de Pesaro ; Laurent occupait cet emploi. Les honneurs venaient à lui, mais il reculait toujours devant eux; il vivait sobrement et dans la

solitude, et se refusait même les choses les plus nécessaires pour donner aux malheureux. Mais, tout en aimant cette vie retirée, il fallut à Ganganelli plus d'un effort pour faire taire son imagination, cet hôte précieux que la raison ne soumet pas toujours. Cependant Laurent était indulgent et ne demandait point aux autres une dévotion outrée; il disait que l'on ne guérissait point les plaies de l'âme seulement avec des prières réitérées ou faites à la hâte, mais bien par une longue volonté de devenir meilleur.

Tant de modestie, la réelle supériorité de ses talents, sa piété profonde attiraient à l'abbé Ganganelli autant d'admirateurs que d'amis; son humilité restait toujours la même. Laissons-lui raconter les sentiments qu'il ressentit quand il fut élevé à une haute dignité de l'Église.

« Hier le neveu du nouveau pape, celui qu'on appelle le cardinal Patron, m'a fait appeler. Après m'avoir adressé amicalement des reproches de ce que j'avais refusé d'être général de notre ordre, il m'a dit en souriant :

« — Pour vous punir... puis il s'est arrêté et a ajouté en hésitant : Je crains de vous causer une trop vive émotion.

« — Que la volonté de Dieu soit faite! me suis-je écrié.

« — Eh bien, Ganganelli, le pape vous nomme cardinal.

« A cette annonce je suis demeuré atterré et sans voix; mais aussitôt que j'ai pu m'exprimer, je me suis jeté aux pieds du neveu du pape; je l'ai conjuré de faire révoquer cet arrêt par Sa Sainteté. Ce n'était point une fausse modestie qui me faisait tenir ce langage, non; c'est du fond du cœur que j'ai assuré au cardinal qu'il y avait dans mon couvent des sujets bien plus dignes de recevoir l'honneur qu'on voulait me faire. Tout a été inutile, il ne me reste plus qu'à prier Dieu de me donner la force de porter dignement l'honneur d'un tel fardeau. »

Ganganelli était d'une sensibilité profonde, et il exprime avec charme et douceur la peine que lui fit éprouver le nouveau ton de respect humble que prenait son ami Carlin en lui écrivant.

« Pourquoi ce changement dans ton style, Charles? lui « mandait-il; ne suis-je pas le même à qui tu as sauvé la vie? « Reprenons nos premières façons, crois-moi; ne suis-je pas « Laurent comme devant, et le chapeau rouge qui me couvre « n'abrite toujours que le même paysan de Sant' Angelo. « L'âme ne prend aucune couleur, ami, et c'est par elle que « nous devenons quelque chose. »

Cet homme si humble et à qui les grandeurs pesaient si fort devait monter cependant aussi haut que possible.

Clément XIII mourut subitement; au moment où il allait se mettre au lit, il éprouva de violentes convulsions, jeta un grand cri et expira. Le conclave fut assemblé, le plus profond mystère régnait au sujet de la nouvelle nomination. Ganganelli était si loin de désirer que le choix tombât sur lui, que dans sa pensée il avait fait le sien et écrivait à Carlin :

« Sais-tu ce que c'est qu'un conclave, mon ami? C'est une « réunion de vieillards moins occupés du ciel que de la terre; « dont quelques-uns se font plus maladifs, plus goutteux qu'ils « ne le sont réellement, afin d'inspirer à la fois plus d'intérêt « et plus d'espérance. Un rhumatisme est un titre à la con- « fiance; l'hydropisie a ses partisans, car l'ambition et la mort « comptent sur la même chance. »

Enfin, après quatre-vingt-dix-sept jours de mystère et de débats, on choisit Laurent Ganganelli, qui fut élu pape sous le nom de Clément XIV.

Si le désespoir eût été permis à une âme aussi pure, à une âme aussi douce, Ganganelli l'eût éprouvé; il s'écriait souvent :

— Mon Dieu! mon Dieu! que ce calice s'éloigne de moi!

Quand il en eut pris son parti, le désir d'exercer son pouvoir le tourmentait si peu qu'on eut beaucoup de peine à le réveiller le lendemain de son élévation. Pourtant Ganganelli savait porter la tiare avec une véritable dignité; mais il répandait tant de bienfaits, il était si généreux qu'on peut dire qu'il était le plus pauvre prêtre de Rome. Il avait engagé une partie des propriétés qui lui appartenaient pour racheter quelques chrétiens captifs à Alger. Aussi se trouvait-il si gêné que, quand le roi d'Espagne lui envoya un ambassadeur pour le prier d'être parrain de son fils, le Saint-Père ne savait comment faire pour payer les langes bénits que Rome a coutume d'envoyer à cette occasion. Ces langes sont d'un prix très-élevé, et Sa Sainteté trouvait cruel de ne pouvoir ni accepter ni refuser un si fastueux honneur.

Carlo Bertinazzi, qui s'était enrichi au théâtre, se trouvait à Rome à cette époque; il envoya secrètement à son ami une somme de trente mille ducats. Clément XIV devina qu'elle était la main qui le tirait d'embarras; il ne lui écrivit que cette ligne :

« Il n'y avait que de Charles que Laurent pût accepter. »

Le pape aimait et protégeait les arts; ce fut lui qui fit le plus travailler à fouiller le Tibre. On retira de ce fleuve d'immenses richesses artistiques qui furent déposées au Vatican; on en forma un musée qui prit le nom de Musée-Clémentin, qu'il porte encore.

Les jours qui lui paraissaient les plus agréables étaient ceux que le pape passait dans sa retraite de *Castel-Gandolfo*, située sur les bords du lac Albano. Il projetait d'assainir toute cette campagne, car ses plaisirs avaient toujours un but utile; Laurent disait qu'il aimait mieux réparer des chaumières qu'élever des pyramides.

Clément XIV, sur les instances de tous les princes de l'Europe, prononça l'abolition de l'ordre des Jésuites. Cette mesure lui fit des ennemis redoutables. Cette société, qui avait des membres partout, se tenait toujours à l'affût pour accomplir une horrible vengeance.

Ce fut quelques mois après que le pape tomba malade. Au milieu de ses souffrances, sa plus grande consolation était d'écrire à Carlo, et il lui mandait de sa main débile :

« Je me suis senti cruellement atteint comme je rentrais « à *Monte-Cavallo*, après avoir officié à Saint-Pierre; j'é- « prouvai tout à coup une forte commotion à la poitrine et un « grand froid intérieur; puis au bout de quelques heures ma « voix se voila au point qu'à peine on pouvait m'entendre. Je « sens depuis ce moment dans la gorge et dans la poitrine un « feu intérieur qui me fait horriblement souffrir, et j'ai à me « reprocher de montrer quelquefois trop d'impatience et d'oser « murmurer contre mon sort. »

Dans la dernière lettre qu'il écrivit à son ami il disait :

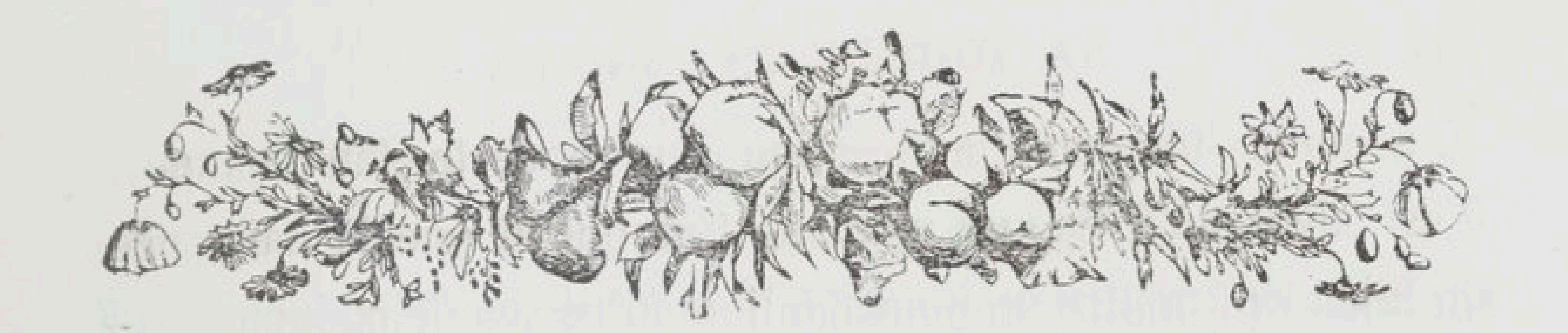
« Ils ont beau m'assurer que dans peu je serai mieux, je « sens, moi, que je suis frappé à mort. On m'affaiblit à force « de sangsues, je perds toute force pour souffrir : les ongles de « mes mains se détachent, mes cheveux, blanchis, se dis- « persent sur l'oreiller où j'essaye de reposer ma tête. Ah! il « est heureux, Charles, que tu ne voies point le spectre qui « fut autrefois Clément XIV. Garde plutôt mon souvenir, « garde-le comme tu m'as revu le jour où tu reçus ma béné- « diction. Je relis sans cesse cette lettre où tu me dis :

« ... En vous voyant j'ai compris comment le fils de Dieu « avait dû revêtir une forme humaine; en relevant ma tête pu- « rifiée par votre bénédiction, j'ai rencontré vos regards, et « dans vos yeux, Laurent, j'ai vu briller une larme. Ah! si

« j'avais pu la recueillir et la déposer sur le front de mon der-
« nier enfant! »

Clément XIV fut près de six semaines à mourir; il écrivit presque jusqu'à son dernier moment. On avait placé près de son lit, sur un prie-Dieu, du papier et des plumes dont il avait toujours l'habitude d'être entouré pendant sa vie si studieuse. Accablé de cruelles douleurs, tous les écrits qu'il laissa furent une protestation contre les bruits qui pouvaient courir sur sa mort. Il répétait avec une noble confiance, que les hommes ne pouvaient se montrer si cruels pour avoir songé à une si atroce vengeance. Dieu ne lui envoya pas Carlo, son ami terrestre; mais au moment où les yeux de Clément XIV allaient se fermer pour toujours, l'ange gardien qui avait présidé à sa naissance, et qui tant de fois était venu le visiter pendant son sommeil, descendit à son chevet et posa sa main sur ce cœur qui battait à peine; les cieux s'ouvrirent, et l'âme de Clément XIV remonta vers son créateur.

Madame Camille BODIN.



LES DEUX AMIS



M. Dumont, qui appartenait à une famille de braves laboureurs, était venu de bonne heure à Paris. Il avait abandonné son pays après la mort de son père, avec quelque argent, fruit de son héritage, qu'il avait vendu à son frère aîné pour ne pas morceler le patrimoine de la famille. Il était entré dans une maison de commerce, s'était fait remarquer par son intelligence et par la régularité de sa conduite, et grossissant sa petite fortune de ses laborieuses économies, il avait été bientôt en état

de prendre lui-même la direction d'un modeste établissement. C'est alors qu'il épousa madame Dumont et que la naissance de Jules vint mettre un nouveau lien entre ces deux époux, qui ne cessèrent jamais de s'aimer tendrement. Peu à peu les affaires de M. Dumont s'agrandirent, sa probité et son habileté appelèrent le succès, et en moins de douze ans il se vit en possession d'une brillante fortune. Jules était aimé de ses parents comme un fils unique dans lequel on a mis ses plus douces espérances; son esprit était vif et aimable; dès le plus jeune âge il annonçait le meilleur naturel, et son père, au grand contentement de madame Dumont, résolut de le garder dans la maison. Quand il fut arrivé à l'âge où commencent les études, un professeur fut placé auprès de lui, et Jules marcha lentement, mais avec une bonne volonté toujours soutenue, dans la voie des sciences, si pénible quelquefois, mais adoucie avec tant de soin pour sa jeune intelligence. Il atteignit ainsi sa seizième année, n'ayant goûté encore de la vie que les plus honnêtes plaisirs, lorsque des intérêts de famille obligèrent son professeur à s'éloigner et à abandonner un élève qu'il chérissait et une éducation si heureusement commencée. Sur ces entrefaites, M. Dumont fit des réflexions : il craignit les dangers d'un nouveau choix; il se demanda si Jules trouvait au sein de sa famille toute l'émulation nécessaire aux études supérieures, la discipline rigoureuse et la forte obéissance auxquelles il faut qu'un homme s'accoutume quelque temps au moins dans sa vie; et, calculant en bon père les véritables et sérieux intérêts de son fils, il résolut de lui faire achever ses classes au collége. Madame Dumont eut bien de la peine à consentir à une séparation si cruelle; mais habituée à condescendre en tout aux volontés de son mari et à accorder d'ailleurs la plus respectueuse confiance à la supériorité de sa raison, elle se rendit en

pleurant, persuadée qu'elle assurait en cela le bonheur de son fils, qui lui était bien plus cher que son propre bonheur.

Il partit en effet. Sa mère versa encore bien des larmes avant de le quitter. M. Dumont s'éloigna avec lui, le conduisit en soupirant jusqu'au collége; et, après une exhortation touchante, des encouragements et un dernier baiser, le confia aux maîtres qui promettaient d'en faire un esprit éclairé et un homme de bien.

Jules se fit bientôt aimer de ses camarades par sa douceur et son excellent caractère. Toujours obligeant, toujours égal, et doué de cette politesse facile et gracieuse qu'on trouve dans la maison paternelle et qu'on n'apprend guère dans les colléges, il ne laissait jamais échapper l'occasion de rendre un service à ses condisciples, et il le faisait de manière à en augmenter le prix. Il était bien avec tous; mais il ne prodiguait pas cependant son amitié; il avait su choisir parmi eux quelques jeunes élèves d'élite, qui partageaient ses goûts et ses travaux affectionnés, et il avait formé avec eux des liens sérieux. L'ami qui lui était le plus cher était un jeune homme que ses camarades nommaient Charles, et auquel on ne connaissait pas d'autre nom : il était à peu près du même âge que Jules; ils ne se quittaient guère, et quand l'un paraissait quelque part, on était sûr que l'autre n'était pas loin. Charles était, de l'aveu de tous, le meilleur élève de sa classe, laborieux avec délices, et dont quelquefois les maîtres étaient obligés de tempérer l'ardeur. Il s'était acquis l'amitié de Jules par des conformités singulières de caractère, et par de petits services qu'on peut se rendre si facilement entre condisciples. Charles ne faisait pas les devoirs de Jules : tous deux ils étaient trop honnêtes, l'un pour le faire, l'autre pour le souffrir; mais il l'aidait de ses conseils. Plus instruit que lui, il lui montrait ses erreurs; il était en quelque

façon pour lui un second professeur, et il n'avait certes pas peu de part dans les progrès de son ami.

Ce qui, peut-être plus que tout autre chose, avait séduit le bon cœur de Jules, c'est que Charles était triste et rêveur. Sa belle tête blonde conservait toujours une vague expression de mélancolie; son front pâle semblait cacher une triste pensée; et quand il vous regardait avec ses limpides et grands yeux bleus, vous auriez dit qu'il vous demandait de le plaindre et de l'aimer, et vous vous sentiez attiré involontairement vers lui.

L'année s'écoulait déjà plus rapidement; l'époque des vacances approchait, et tous les jeunes élèves s'animaient à la pensée des plaisirs qui les attendaient. Ils comptaient chaque jour qu'il leur restait à attendre, et marquaient sur un calendrier le jour qui venait de s'écouler. Jules partageait franchement leur joie, et plus impatiemment que tous peut-être soupirait après l'heure de la délivrance. Charles cependant conservait toujours la même gravité; et sa mystérieuse tristesse semblait même augmenter, malgré les efforts qu'il faisait pour la cacher, craignant dans sa bienveillance d'attrister ses camarades et de paraître envier leur bonheur.

Un jour il était assis avec Jules à l'ombre des grands arbres, au milieu desquels ils aimaient à poursuivre leurs sérieuses causeries. Charles éclaircissait quelques passages dont son ami ne comprenait pas bien le sens.

—Charles, lui dit Jules, laissons la lecture et parlons d'autre chose. Vous êtes triste, vous avez un chagrin que rien ne peut dissiper. Nous sommes tous joyeux ici, et il n'y a guère de douleur pour nous qui ne cède à l'approche des vacances, à l'espoir de revoir nos familles; vous seul restez le même. J'ai cherché à vous pénétrer; vous m'avez répondu vaguement; j'ai craint de vous blesser en insistant; mais notre amitié est vieille

aujourd'hui, et j'ai le droit d'exiger plus de confiance. Charles, mon cher Charles, pourquoi êtes-vous malheureux, quand tout vous sourit, quand des couronnes vous attendent, quand votre famille vous appelle? dites-le moi si vous m'aimez!

— Oui, Jules, oui, je vous aime, et je regrette de ne vous avoir pas témoigné déjà plus de confiance. Mais, hélas! que voulez-vous que je vous dise? Mes peines sont de celles que l'on ne console pas; sans cela, votre amitié les eût consolées. Vous parlez de vacances! il n'en est pas pour moi; de votre famille! oui, vous avez une famille, vous avez une mère dont bientôt vous recevrez les caresses; et moi, excellent Jules, je n'ai pas de famille, je n'ai pas de mère. En disant ces derniers mots, il couvrit sa face de ses deux mains et il pleura avec des sanglots.

— Charles, Charles, reprit Jules en saisissant la main de son ami, pardon! je suis cruel de vous avoir rappelé d'aussi tristes souvenirs.

— Non, Jules, j'avais besoin de raconter mes peines. Nul n'est plus digne que vous de ma confidence. Vous saurez tout ce que je sais moi-même : aussi bien le récit n'en peut être long. De qui suis-je né? je l'ignore : ce secret-là Dieu seul sans doute le connaît maintenant; et si je vis, je le dois à un miracle de sa providence. Il y a treize ans que je fus jeté par la tempête sur la côte d'un village maritime de la Normandie. Les braves gens accourus sur les bords de la mer pour porter quelques secours à de malheureux naufragés furent réduits, par la grandeur du danger, à rester les tristes témoins du désastre. Le bâtiment qui avait échoué sur les brisants du rivage fut englouti par les vagues, sans même qu'on en pût sauver un débris et qu'on pût savoir son nom. J'échappai seul; je fus recueilli par la charité des habitants et confié aux soins du curé. C'était un brave et

vertueux prêtre, hélas! qui m'aima comme si j'eusse été son fils, et que j'aime comme s'il eût été mon père. Il intéressa en ma faveur son évêque et quelques personnes considérables de la ville voisine; et enfin il me fit obtenir une bourse dans ce collége, où je fus reçu gratuitement. Voilà quatre ans que j'y suis entré, mon ami. Hélas! une fois seulement je l'ai quitté, triste et déchirant souvenir! pour aller recevoir le dernier soupir de mon protecteur mourant. Ah! Jules, depuis ce temps je suis doublement orphelin. Vous qui n'avez jamais souffert, vous ignorez le prix des caresses d'une mère.

— Bon Charles, je comprends toute votre peine, répondit Jules; et ces paroles que vous avez dites en terminant je ne les entends pas pour la première fois. Un jour déjà je les ai entendues. J'étais bien jeune alors, trop jeune pour qu'aucun autre événement de ce temps soit resté dans mon souvenir; et pourtant elles ont fait sur moi une si vive impression, que je retrouve encore avec joie dans ma pensée toutes les circonstances qui les ont accompagnées. Un matin j'étais dans mon berceau, et je me réveillais joyeux; ma mère, ma bonne mère entre à ce moment dans ma chambre : je me retourne et je lui tends les bras; et, comme si je trouvais qu'elle n'arrivait pas assez vite, je me jette à terre, je cours au-devant d'elle. Se rapprochant de moi et se faisant petite pour son petit enfant, elle me reçut souriante dans ses bras; puis tout à coup, prenant cette noble et grave expression de tendresse qui la rendait si belle : « Oh! mon enfant, s'écria-t-elle, tu sauras un jour ce que c'est que l'amour d'une mère. » Charles, je le sais depuis ce temps-là; ce mot a été comme une lumière qui éclaira mon cœur et n'a plus cessé de briller. Vous aussi, Charles, vous aurez une mère, autant qu'une étrangère puisse la remplacer. La mienne est bonne, elle saura combien je vous aime,

combien vous êtes digne de ma préférence, et elle vous consolera.

Jules et Charles continuèrent à causer quelque temps, se donnant à l'envi des témoignages de sincère attachement; enfin la cloche les rappela à l'étude.

Jules avait déjà apprêté son projet; il écrivit à son père, lui parla de Charles, lui en fit l'éloge que ses sentiments lui dictaient, et lui demanda la permission de l'emmener avec lui en vacances. Elle fut accordée aisément : M. Dumont savait bien la confiance qu'il fallait accorder à la sagesse de son fils et à la prudence de ses choix.

Les deux amis arrivèrent bientôt à la campagne que Jules avait depuis si longtemps quittée; ils étaient chargés de couronnes. L'heureux fils de M. Dumont fut comblé de caresses par ses parents. Charles fut reçu avec une bienveillance pleine de grâce et d'affabilité. On fit des projets, on se promit de nombreux plaisirs; à peine avait-on la patience d'attendre un jour. On était arrivé tard, on était fatigué; les jeunes gens se retirèrent dans une chambre qui leur avait été préparée.

Jules sans doute dormit bien et fit de doux rêves. Le soleil était depuis longtemps sur l'horizon qu'on ne l'avait pas encore vu paraître. M. Dumont, moitié grondant de tant de paresse, entra dans la chambre des deux jeunes amis; ils étaient encore profondément endormis. Charles, un peu découvert, laissait voir suspendu à son cou un médaillon attaché à une chaîne d'or, et sur lequel étaient gravées quelques figures de saints. M. Dumont s'approche; il regarde : son visage s'altère; il saisit violemment Charles par le bras.

— Monsieur Charles, lui dit-il en le secouant, d'où tenez-vous ce médaillon?

Le jeune homme, réveillé en sursaut, reprend ses esprits

et peut enfin répondre à la question qu'avait répétée M. Dumont.

— Monsieur, il ne m'a jamais quitté, et je ne connais pas ceux qui l'ont placé à mon cou.

— Mais qui êtes-vous donc?

— Je ne sais, Monsieur; mais ce médaillon a été trouvé sur moi lorsque les flots m'ont poussé sur le rivage.

— Les flots, une tempête, un naufrage! Vous étiez sur le brick *le Goëland?*

— Je ne sais.

— Oui, sans doute, en 1828?

— Oui, Monsieur.

— C'est cela ; capitaine Jacques Dumont?

— Je l'ignore.

— Je le sais bien, moi! Charles, embrassez-moi donc, mon ami; vous êtes le fils de Jacques Dumont, vous êtes le fils de mon frère, le pauvre marin qui a péri dans les flots. Jules, continue M. Dumont en s'adressant à son fils étonné, Jules, embrasse ton cousin.

ÉDOUARD LASSÈNE.



